14
14 F
12

BIBLIOTECA NAZIONALE
6
39 MH
37
VITTORIO EMANUELE

V. A. 1764.

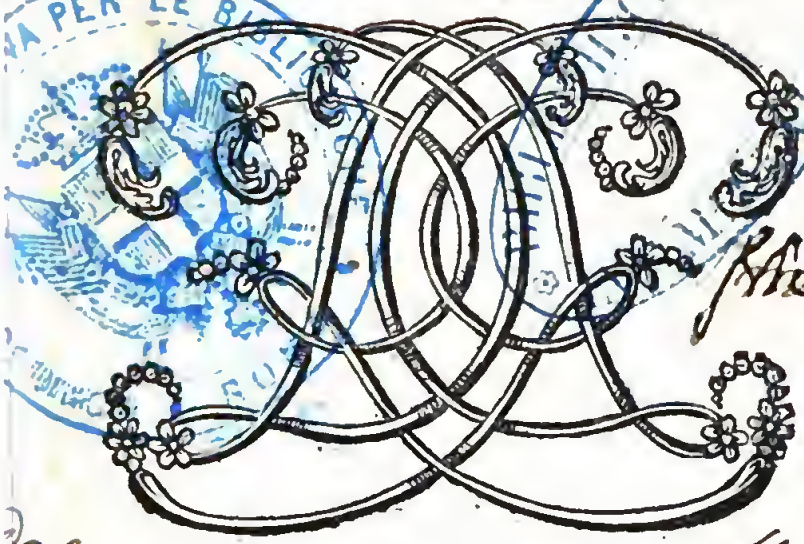
12-12. F. 12

ESSAIS
DE
MORALE
CONTENUS

En divers Traitez ſur pluſieurs devoirs importans.

Troiſiéme Volume.

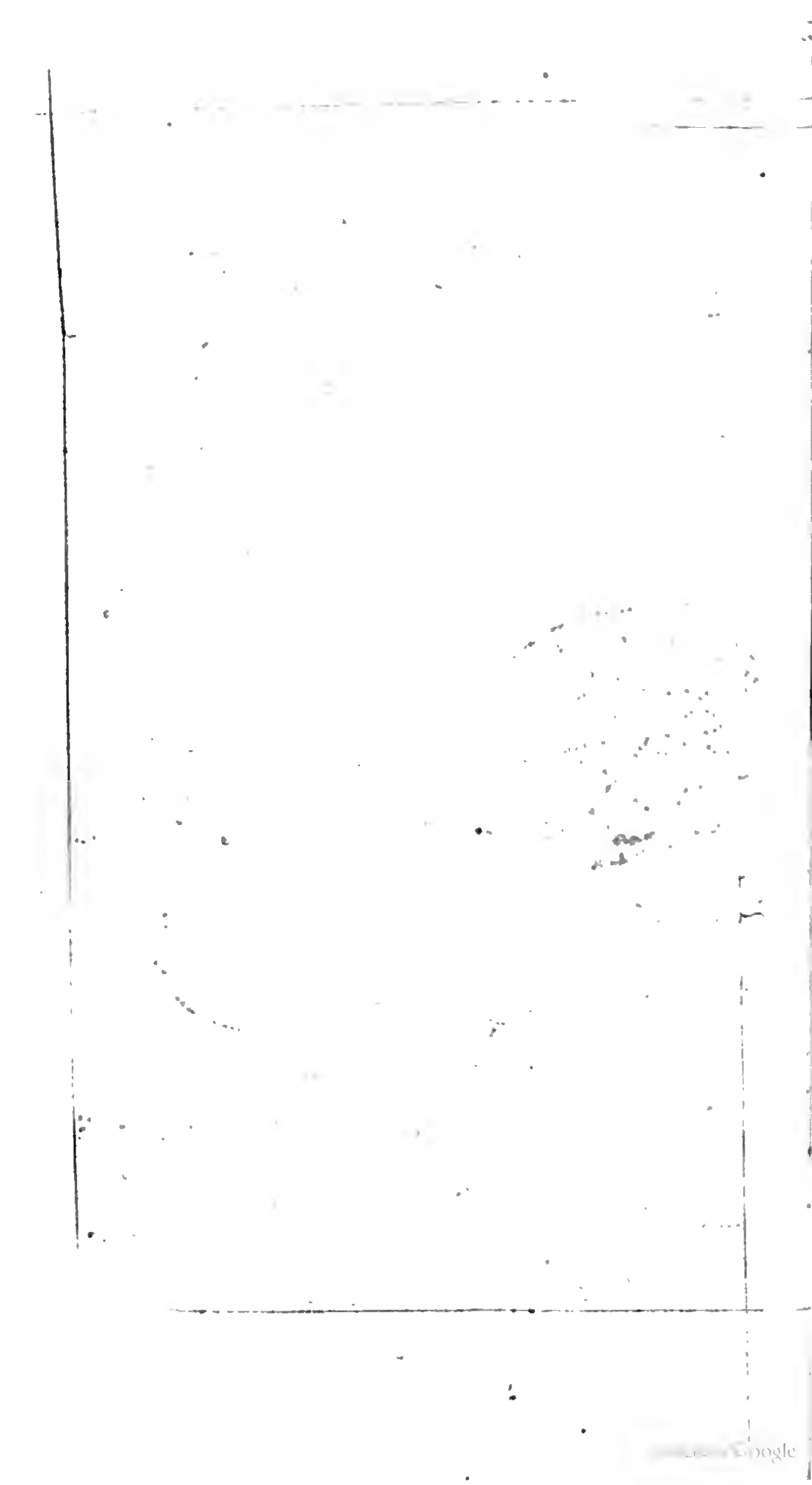
TROISIE'ME EDITION.



A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, ruë S. Jacques, à S. Proſper, & aux trois Vertus, au deſſus des Mathurins.

M. DC. LXXXII.
Avec Approbation & Privilege.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



AVERTISSEMENT.

ON a donné à ce Volume icy le titre de troiſiéme Volume *des Eſſais de Morale*, quoy qu'il n'en ait point parû de ſecond, parce que le deſſein qu'on avoit eu de reünir ſous ce titre les Traitez qui ont eſté publiez ſous celuy de l'Education d'un Prince, & d'en compoſer ainſi un ſecond Volume d'Eſſais eſtant executé, celuy-cy devient par là le Troiſiéme.

C'eſt dans la meſme penſée de reduire ſous ce meſme titre tous les Traitez qui ſont de meſme nature, qu'on a fait entrer dans ce Volume icy un petit écrit de la Comedie dont on avoit droit de diſpoſer, quoy que quelques perſonnes l'euſſent déja inſeré en d'autres Ouvrages. Et on y a eſté d'autant plus porté que ces Ouvrages eſtant moins communs, il n'a pas perdu tout à fait la grace de la nouveauté; Outre qu'on en a pris occaſion de le corriger en divers endroits, & d'y joûter meſme quelque choſe.

Il y a encore un autre Traité qui eſt celuy *des diverſes manieres dont on tente Dieu*, dont on a pû voir une partie ſous une autre forme ; mais il eſt tellement changé & augmenté, qu'on peut dire qu'il eſt tout nouveau, ou plûtoſt qu'il paroiſt icy ſous ſa forme naturelle, au lieu qu'il eſtoit comme déguiſé dans l'autre.

Il ſeroit inutile de marquer par quelles occaſions ces Traitez ont eſté faits, puis que ce n'eſt pas ces occaſions qui les peuvent rendre utiles au public, qui n'en doit juger que parce qu'ils ont de bon en eux-meſmes.

On trouvera diverſes corrections dans cette édition icy : & la principale eſt que pluſieurs perſonnes ayant témoigné qu'elles eſtoient incommodées de la multitude de ces petits nombres, on en a reduit pluſieurs en un : & on a auſſi diviſé les Traitez en Chapitres, auſquels on a fait des titres : Ce qui fera mieux voir que ces Traitez avoient un ordre naturel, & qu'ils n'eſtoient pas compoſez de penſées détachées & ſans liaiſon.

TABLE

DES TRAITEZ ET DES Chapitres contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITE'.

De la connoiſſance de ſoy-meſme.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Que les hommes ſont également unis dans l'aveu de la neceſſité de ſe connoiſtre, & dans l'éloignement qu'ils ont de cette connoiſſance. Origine de cette averſion.* p. 1.

II. *Comment les hommes allient l'inclination qu'ils ont à ſe regarder en tout, avec celle qu'ils ont à éviter la veuë d'eux-meſmes.* p. 6.

III. *Idée confuſe du* Moy, *principal objet de l'amour des hommes, & ſource de leurs plaiſirs & de leurs ennuys.* p. 9.

IV. *Adreſſes des hommes pour em-*

peſcher que les objets du dehors, & principalement la veuë des jugemens que les autres font d'eux, ne les rappellent à eux-meſmes, & ne leur faſſe connoiſtre leur défauts. p. 14.

V. *Par quel moyen nous faiſons en ſorte, ou qu'on ne nous diſe point la verité, ou qu'on nous la diſe inutilement.* p 24.

VI. *En quoy conſiſte l'amour naturel que l'on dit que l'homme a pour la verité, & quel uſage il en fait.* 33.

VII. *Que le precepte* Connois-toy toy-meſme, *vient plûtoſt de l'impatience des hommes à l'égard des défauts des autres; que d'un deſir ſincere de ſe connoiſtre eux-meſmes.* p. 36.

VIII. *Que nous ne trouvons point dans la nature corrompuë de motifs bien preſſans de deſirer de nous connoiſtre; mais que la foy nous en fournit de tres-grands & de tres ſolides.* p. 42.

IX. *De quelle ſorte la connoiſſance de ſoy-meſme produit toutes les vertus.* p. 46.

X. *Raiſons generales qui nous doivent faire deſirer la connoiſſance de*

nous-meſmes. Mort du peché toujours accompagnée de l'ignorance de noſtre Eſtat. Adreſſe des hommes à ſe le déguiſer en corrompant les regles de la morale. p. 58.

SECONDE PARTIE.

Qui contient les moyens de l'acquerir.

CHAP. I. *L'inclination que le peché donne a ne ſe pas connoiſtre n'eſt pas deſtruit entierement par le deſir que la grace nous donne de nous connoiſtre. Combien la haine que nous avons pour la verité nous doit humilier.* p. 63.

II. *Qu'on peut juger combien l'amour que nous avons pour la verité eſt encore foible, en le comparant aux autres paſſions.* p. 67.

III. *Qu'encore qu'il n'y ait que la lumiere de Dieu qui nous puiſſe faire connoiſtre à nous-meſmes, cela n'exclud point l'application à acquerir cette connoiſſance. Deux connoiſſances de l'homme, l'une generale, l'autre particuliere. Défauts communs ne laiſſent pas de nous eſtre*

propres. Deſcription de l'eſtat de l'homme aprés le peché. p. 71.

IV. *Que pour ſe connoiſtre ſoy-meſme il faut s'inſtruire des regles de la morale, tant de celles qui ne ſont point conteſtées que de celles qui le ſont. De quelle ſorte l'amour propre élude les unes & les autres.* p. 80.

V. *Que pour ſe connoiſtre il faut eſtudier ſes inclinations bonnes & mauvaiſes.* p. 90.

VI. *Qu'il faut conſiderer ſes défauts dans leur grandeur & dans leurs ſuites, & ſes vertus avec leurs imperfections qui y ſont jointes, & le mauvais uſage que nous en avons fait.* p. 94.

VII. *Qu'il faut tâcher de connoiſtre ſes défauts cachez : qu'ils peuvent eſtre tres grands, quoy que nous ne les connoiſſions pas.* p. 100.

VIII. *Comment on doit aller au devant de la verité en la cherchant dans l'exemple des autres, & en tâchant de s'édifier de leurs vertus, & de s'inſtruire par leurs défauts.* p. 103.

IX. *Qu'il ſe faut inſtruire par les jugemens qu'on entend faire des au-*

tres. p. 109.
X. *Qu'on ſe ſert ſouvent des Confeſſeurs pour s'authoriſer dans ſes paſſions.* p. 112.
XI. *Défauts qu'il faut éviter pour donner liberté aux autres de nous dire leurs ſentimens. En quoy conſiſte l'opiniâtreté.* p. 118.
XII. *Regles pour entendre le langage des avertiſſemens, de la flatterie, & du ſilence.* p. 132.
XIII. *Qu'il y a toûjours bien des choſes que nous ne connoiſtrons jamais en nous. Bornes dans leſquels il ſe faut renfermer en s'eſtudiant ſoy-meſme.* p. 139.
XIV. *Qu'il ſe faut faire juſtice dans l'examen de ſoy-meſme, & temperer cette connoiſſance par la veuë de la miſericorde de Dieu.* p. 142.

SECOND TRAITE'.

De la charité & de l'amour propre.

CHAP. I. *Charité & amour propre, ſemblables dans leurs effets. Ce qu'il faut entendre par le nom d'amour propre. Que c'eſt la haine qu'on a pour l'amour propre des au-*

tres qui l'oblige à ſe déguiſer. 146.
II. *Comment l'amour propre a pû unir les hommes dans une meſme ſocieté. Deſcription de ces ſocietez formées par l'amour propre.* 150.
III. *Que la plus generale inclination qui naiſt de l'amour propre eſt le deſir d'eſtre aimé.* 156.
IV. *Que l'amour propre imite la charité en pluſieurs choſes, & particulierement en ſe cachant. En quoy conſiſte l'honneſteté humaine.* 159.
V. *Comment l'amour propre imite l'humilité.* 163.
VI. *L'honneſteté & la charité nous éloignent de l'affectation, & principalement de celle des choſes qui ne conviennent pas à noſtre eſtat.* 169.
VII. *Que l'amour propre fait les meſmes réponſes que la charité ſur la pluſpart des queſtions qu'on luy peut faire.* 174.
VIII. *Que l'amour propre ſe conduit de la meſme maniere que la charité à l'égard des ſoupçons injuſtes & des ennemis.* 180.
IX. *Que l'amour propre ſe conduit par les meſmes voyes que la charité à l'égard des bonnes & des mauvaiſes qualitez des autres.* 185.

X. *Reſſemblance entre la charité & l'amour propre à l'égard des autres vertus.* 188.

XI. *L'amour propre éclairé pourroit corriger tous les défauts exterieurs du monde, & former une ſocieté tres-reglée. Qu'il ſeroit utile d'avoir cela dans l'eſprit en inſtruiſant les grands.* 197.

XII. *Qu'il eſt tres-difficile de diſcerner en nous-meſmes ſi nous agiſſons par charité ou par amour propre. Trois raiſons de cette difficulté.* 199.

XIII. *Que l'ignorance où nous ſommes, ſi nous agiſſons par charité, ou par amour propre, nous eſt utile par pluſieurs raiſons.* 203.

TROISIE'ME TRAITE'.

Des diverſes manieres dont on tente Dieu.

CHAP. I. *Fondement de la défenſe qui nous eſt faite de tenter Dieu. En quoy conſiſte ce peché.* 212.

II. *Preuves de cette verité par Saint Auguſtin ; qu'il n'eſt pas permis de negliger les moyens ordinaires pour attendre des miracles.* 218.

III. *Pourquoy Dieu cache ſes operations, ſous l'apparence de celles de la nature, dans les effets exterieurs qu'il produit ſur les corps, & dans ce qu'il fait ſur les ames.* 222.

IV. *Que toutes les regles que les Peres donnent pour la vie ſpirituelle, ſont eſtablies ſur ce principe, que Dieu cache ſes operations ſurnaturelles ſous l'apparence d'un ordre tout naturel.* 229

V. *Comment cette doctrine s'accorde avec la neceſſité de la grace efficace. Eclairciſſement des difficultez qu'on peut former ſur ce point.* 241.

VI. *Diverſes autres manieres de tenter Dieu.* 249.

QUATRIE'ME TRAITE'.

De la Comedie.

CHAP. I. *Intereſt que les hommes ont eu à juſtifier la Comedie. Moyen dont ils ſe ſont ſervis pour cela.* 257.

II. *Premiere raiſon contre la Comedie, tirée de ce que le meſtier de Comedien eſtant illicite & mauvais, on l'authoriſe en y aſſiſtant.* 260.

III. *Deuxiéme raiſon tirée du danger de la paſſion de l'amour qui regne dans toutes les Comedies.* 262.
IV. *Tentations que la Comedie cauſe en ce genre-là, plus dangereuſes que les autres par pluſieurs raiſons. Quelles font ſouvent beaucoup de tort ſans qu'on s'en apperçoive. Qu'il ſuffit meſme pour eſtre obligé de fuïr la Comedie qu'elle ſoit dangereuſe à d'autres.* 265.
V. *Que quelque ſoin qu'on ait de ſeparer de la Comedie les objets deshonneſtes, on ne la peut rendre permiſe, parce qu'elle inſpire le plaiſir d'aimer & d'eſtre aimé, & qu'elle apprend le langage des paſſions.* 273.
VI. *Que le plaiſir de la Comedie eſt mauvais, parce qu'il naiſt d'une ſecrette approbation du vice.* 276.
VII. *Que les Poëtes ont pour but de farder les paſſions vicieuſes, afin de les rendre aimables.* 287.
VIII. *Que la neceſſité de ſe divertir ne peut excuſer la Comedie.* 291.
IX. *Oppoſition de la Comedie à toutes les diſpoſitions chreſtiennes, comme à l'eſprit de priere, à l'amour*

de la parole de Dieu, à l'amour de Dieu, au recueillement. 298.

X. *Opposition de la Comedie, aux obligations du Bapteſme, à ce que nous devons à* JESUS-CHRIST, *à l'eſprit de penitence & de crainte, à l'amour de la verité.* 307.

CINQUIE'ME TRAITE'.

Des Raports.

CHAP. I. *Que les regles qu'on doit garder dans les raports ſont peu connuës, quoy que tres-importantes. Que peu de perſonnes ſe font juſtice ſur ce point. Pourquoy il eſt difficile de n'y faire point de fautes. Iuſques où il faut s'attacher à ces regles.* 315.

II. *Fondement de l'obligation au ſecret. Convention ſecrette entre les hommes ſur ce point. Pourquoy les Religieux n'y ſont point compris. Qu'il n'eſt pas neceſſaire que le ſecret ait eſté promis pour y eſtre obligé.* 319.

III. *Obligation au ſecret s'étend aux ennemis, à ceux qui l'ont violé, aux perſonnes qu'on n'a entretenuës qu'une fois.* 326.

IV. *Exceptions legitimes de la foy du ſecret. Qu'il ne faut pas s'en diſpenſer ſur toutes ſortes d'utilitez. Que la volonté des autres n'eſt pas toûjours la regle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas raporter.* 330.

V. *Qu'on peut faire de grandes fautes en croyant trop legerement les raports. Bizarrerie des hommes dans cette credulité, & ſa ſource.* 337.

VI. *Diverſes cauſes qui font faire de faux raports de bonne foy.* 342

VII. *Comment il ſe faut conduire dans les faux raports qu'on fait de nous. Qu'il n'eſt pas poſſible de les éviter. Iuſtice que l'on doit à ceux qui les font. Reflexion qu'on doit faire ſur ſoy-meſme, & ſur la vanité de ces raports.* 348.

VIII. *Qu'il faut tâcher de profiter des faux raports qu'on fait de nous, pour mépriſer la reputation des hommes, pour ſe detacher des converſations, pour parler avec plus de retenuë.* 353.

SIXIE'ME TRAITE'.

De la gueriſon des ſoupçons.

CHAP. I. *Que la charité nous fait haïr tout ce qui la diminuë, & par*

conſequent les impreſſions deſavantageuſes au prochain, parce qu'elles l'affoibliſſent en pluſieurs manieres. 357.

II. Que quoy que l'on ne ſoit pas obligé de rejetter toutes les impreſſions deſavantageuſes au prochain, il faut neanmois eſtre toûjours diſpoſé à les quitter ſi on nous en éclaircit. Qu'il faut meſme aller au devant des éclairciſſemens, Combien ce devoir eſt mal pratiqué. 362.

III. Ce que l'on doit aux autres quand ils nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes. Regles & exemples de Saint Auguſtin ſur ce point. 370.

IV. Ce que l'on doit faire quand on juge les éclairciſſemens inutiles. Qu'il ne faut pas pretendre guerir les ſoupçons en un moment. Vtilitez qu'on peut tirer des ſoupçons injuſtes qu'on a de nous. 376.

SETTIE'ME TRAITE'.

Qu'il ne ſe faut point ſcandaliſer des défauts des gens de bien.

CHAP. I. Importance de ſçavoir ce que c'eſt que de n'eſtre point ſcandaliſé de JESUS-CHRIST. JESUS-

CHRIST *ne ſcandaliſe que ceux à qui il eſt caché. Il l'eſt en diverſes manieres. Tous les amateurs du monde ſont ſcandaliſez de la pauvreté & des ſouffrances de* J. C. 381.

II. *On eſt ſcandaliſé de Ieſus-Chriſt, quand on ne le reconnoiſt point dans ſes membres à cauſe de leurs foibleſſes. Remede à ce ſcandale. Vtilité des foibleſſes qui couvrent la vertu des juſtes.* 385.

III. *Scandales qui naiſſent de l'obſcurité qui couvre les Saints.* 388.

IV. *Conſiderations que la foy nous fournit contre les ſcandales qui n'aiſſent des défauts des juſtes. Divers exemples des défauts des Saints ; par leſquels Dieu a accompli ſes deſſeins ſur ſon Egliſe.* 392.

V. *Autres raiſons qui provent que les fautes des Saints ſont bien moins conſiderables qu'elles ne nous paroiſſent.* 396.

VI. *Raiſons que les Sçavans ont de s'humilier dans les défauts de lumiere qu'ils découvrent dans les Saints.* 400.

HUITIE'ME TRAITE'.

Des moyens de profiter des mauvais Sermons.

CHAP. I. *Que les mauvais Sermons ne doivent pas ſervir de pretexte de n'y aſſiſter point. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, & qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui ſont bons dans le fond, quelque défaut de langage & d'ordre que l'on y remarque.* 404

II. *Deſcription des mauvais Sermons, combien ils deshonorent Ieſus-Chriſt. Outrages qu'il reçoit dans ſa Parole auſſi grands que ceux qu'il reçoit dans ſon Corps. Mouvemens de frayeur & de reconnoiſſance qui en doivent naiſtre.* 408.

III. *Inſtructions que nous pouvons tirer des mauvais Sermons. Que* JESUS-CHRIST. *en ſouffrant les mauvais Sermons pratique d'une maniere divine ſa juſtice envers les méchans, & ſa miſericorde envers les bons.* 412.

IV. *Retenuë que l'on doit avoir dans les jugemens que l'on porte des Predicateurs. Qu'on peut trouver*

des ſujets d'édification preſque dans tous les Sermons. Etenduë qu'il faut donner à la pieté. 417.

. Qu'il faut aimer les veritez, lors même qu'elles ſont mêlées avec d'autres choſes qui les deshonorent ou qu'elles ſont propoſées d'une maniere baſſe & commune. 421.

I. Que les défauts qu'on remarque dans les mauvais ſermons nous donnent lieu d'en remarquer de ſemblables dans nous-meſmes. 426.

Approbation des Docteurs.

NOus ſous-ſignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons leu un ivre qui a pour titre *Eſſais de Morale*, troiſiéme partie, compoſé par ſieur de Chantereſme, dans lequel ous n'avons rien trouvé qui ſoit contraire à la Foy de l'Egliſe Catholique aux bonnes mœurs. Fait à Paris le . Septembre 1675.

GERBAIS.

Thomas ROULLAND.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy donné à Verſailles l'onziéme jour d'Aouſt 1675. ſigné par le Roy en ſon Conſeil DES VIEUX, & ſcellé de cire jaune. Il eſt permis à Guillaume Deſprez Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, faire r'imprimer, vendre & debiter pluſieurs Traitez de Morale, compoſez par le ſieur de Chantereſme, ſçavoir de l'*Education d'un Prince*, &c. *De la foibleſſe de l'homme*, &c. *De la connoiſſance de ſoy-meſme*, &c. avec les autres Traitez, dont ils ſont augmentez, ſous le titre general *d'Eſſais de Morale*, durant le temps & eſpace de vingt années conſecutives, à compter du temps qu'ils ſeront achevez d'imprimer en vertu du preſent Privilege, avec défences à tous Libraires, Imprimeurs & autres de quelque condition qu'ils ſoient de r'imprimer, faire imprimer, vendre, ny debiter ſous quelque pretexte que ce ſoit, à peine de trois mille livres d'amende & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long dans leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Communauté des Marchands Libraires de Paris le 17. *Aouſt* 1675. Signé, THIERRY Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu du preſent Privilege, le 28. Septembre 1675.

ESSAIS

ESSAIS DE MORALE.

PREMIER TRAITE'.

De la Connoiſſance de ſoy-meſme.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Que les hommes ſont également unis dans l'aveu de la neceſſité de ſe connoiſtre, & dans l'éloignement qu'ils ont de cette connoiſſance. Origine de cette averſion.

LE Precepte le plus commun de la Philoſophie, tant Payenne, que Chrêtienne, eſt celuy *de ſe conſtre ſoy-meſme* ; & il n'y a rien en

ment le train commun. Ainſi il faut qu'une verité ſoit bien claire, lors qu'elle étouffe cette inclination, & qu'elle les contraint de ſe réünir dans quelque maxime. Et c'eſt ce qui eſt arrivé à l'égard de celle-cy. Car il ne s'eſt point trouvé de Philoſophe aſſez bizarre pour pretendre que l'homme devoit éviter de ſe connoître. Que ſi quelqu'un paſſoit même juſqu'à cét excés, il ne le pourroit faire qu'en ſuppoſant que l'homme eſt ſi malheureux, & que ſes maux ſont tellement ſans remede, qu'il ne feroit qu'augmenter ſon malheur en ſe connoiſſant ſoy-meſme. Et ainſi il faudroit toûjours ſe connoiſtre, pour conclurre meſme par ce bizarre raiſonnement, qu'il eſt bon de ne ſe connoiſtre pas.

CHAP. I.

Mais ce qui eſt bien étrange, c'eſt qu'eſtant ſi unis à avoüer l'importance de ce devoir, ils ne le ſont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car bien loin de travailler ſerieuſement à acquerir cette connoiſſance, ils ne ſont preſque occupez toute leur vie que du ſoin de l'éviter. Rien ne leur eſt plus odieux

CHAP. I.

que cette lumiere qui les découvre à leurs propres yeux, & qui les oblige de ſe voir tels qu'ils ſont. Ainſi ils font toutes choſes pour ſe la cacher, & ils établiſſent leur repos à vivre dans l'ignorance, & dans l'oubly de leur état.

M. Pa'c l

C'eſt ce qui a donné lieu à un grand Eſprit de ce ſiecle de faire voir dans un excellent diſcours, que ce deſir d'éviter la veuë de ſoy-meſme eſt la ſource de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & ſur tout de ce qu'ils appellent divertiſſement; qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne penſer point à eux, qu'il ſuffit pour rendre un homme miſerable de l'obliger d'arreſter la veuë ſur ſoy, & qu'il n'y a point de felicité humaine qui la puiſſe ſoûtenir. Qu'ainſi l'homme ſans la grace eſt un grand ſupplice à luy-meſme, qu'il ne tend qu'à ſe fuir, qu'il ſe regarde en quelque ſorte comme ſon plus grand ennemy, & qu'il fait conſiſter ſon bonheur à s'oublier ſoy-meſme, & à ſe noyer dans cét oubly.

Cette inclination n'eſt pas l'effet d'une mauvaiſe habitude, ny d'un

déreglement particulier à quelques-uns d'entre les hommes, c'eſt la pente generale de la nature corrompuë. Nous ſommes hors de nous-mêmes dés le moment de noſtre naiſſance, & l'ame de plus ne s'occupant dans le temps de l'enfance que des choſes exterieures & des ſentimens de ſon corps, ſe rend par là ces objets, & ces ſentimens ſi familiers, & s'y attache ſi fortement, qu'elle ne ſçauroit rentrer en elle-même qu'en ſe faiſant violence. Et comme elle n'y trouve pas ce qu'elle deſire, elle en ſort le plûtoſt qu'elle peut, & le chagrin fait qu'elle ſe porte incontinent vers ces autres objets, & qu'elle s'y applique avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils luy ſervent à oublier ſes miſeres interieures, dont elle ne ſçauroit ſoûtenir la veuë. *Projicit ſe foras, miſerabiliter ſcalpi avida contactu ſenſibilium.*

CHAP. I.

CHAP. II.

CHAPITRE II.

Comment les hommes allient l'inclination qu'ils ont à ſe regarder en tout, avec celle qu'ils ont à éviter la veuë d'eux-meſmes.

MAis pour ne pouſſer pas plus loin qu'il ne faut cét éloignement que l'homme a de ſe connoiſtre, & pour en mieux penetrer le fond, il faut ajoûter qu'il eſt joint à une inclination contraire en apparence, qui le porte à ſe regarder en tout. Car le plus grand plaiſir d'un homme orgueilleux eſt de contempler l'idée qu'il ſe forme de luy-meſme. Cette idée eſt la ſource de toutes ſes vaines ſatisfactions : Il y rapporte tout, & rien ne luy plaiſt qu'à proportion qu'il contribuë à la rehauſſer, à l'agrandir, & à la rendre plus vive.

Ces deux inclinations, dont l'une porte à fuir, & l'autre à rechercher la connoiſſance de ſoy-même, ſont également naturelles à l'homme ; auſſi elles naiſſent de la même ſource, quoy

qu'oppoſées en apparence.

CHAP. II.

L'homme veut ſe voir, parce qu'il eſt vain. Il évite de ſe voir, parce qu'étant vain il ne peut ſouffrir la veuë de ſes défauts & de ſes miſeres. Pour accorder donc ces deſirs contraires, il a recours à un artifice digne de ſa vanité, par lequel il trouve moyen de les contenter tous deux en même temps. C'eſt de couvrir d'un voile tous ſes défauts, de les effacer en quelque ſorte de l'image qu'il ſe forme de luy-même, & de n'y laiſſer que les qualitez qui le peuvent relever à ſes propres yeux. S'il ne les a pas effectivement, il ſe les donne par ſon imagination ; & s'il ne les trouve pas dans ſon propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choſes exterieures qu'il attache à ſon idée, comme ſi elles en faiſoient partie ; & par le moyen de cette illuſion, il eſt toûjours abſent de luy-même, & preſent à luy-même ; il ſe regarde continuellement, & il ne ſe voit jamais veritablement, parce qu'il ne voit au lieu de luy-même que le vain phantôme qu'il s'en eſt formé.

Quand un Caribe par exemple ſe

CHAP. II.

repreſente à luy-meſme, il ne voit qu'un certain ſpectre ſemblable à l'image qu'il a veu de luy-meſme dans l'eau ; & le regardant comme adroit à tirer de l'arc, & à peſcher, comme maiſtre d'une certaine cabane, comme ayant tué tels & tels de ſes ennemis, comme mari d'une telle femme, il s'occupe tout entier de ces idées & des objets exterieurs qui les renouvellent, & paſſe ainſi toute ſa vie ſans faire reflexion ſur cette partie de ſon être qui penſe & qui raiſonne, ſans ſonger ce qu'elle eſt, d'où elle vient, ny ce qu'elle deviendra, ny ce qui peut faire ſon bonheur & ſon malheur.

Et il ne faut pas s'imaginer que l'orgueil du reſte des hommes agiſſe d'une autre ſorte que celuy de ces miſerables peuples. Ils ornent ſeulement un peu mieux cette image qui eſt l'objet de leur amour. Un Capitaine en ſe regardant ſoy-même voit un phantôme à cheval qui commande à des ſoldats. Un Prince voit un homme richement vêtu qu'on regarde avec reſpect, & qui ſe fait obeir par quantité de gens. Un Magiſtrat voit un hom-

me revêtu des ornemens de ſa dignité, qui eſt reveré des autres hommes, parce qu'il eſt en état de les ſervir ou de leur nuire. Une femme vaine ſe repreſente une idole qui charme par ſa beauté ceux qui la voyent. Un avare ſe voit au milieu de ſes treſors. Un ambitieux ſe repreſente entouré de gens qui s'abbaiſſent ſous ſa grandeur. Et ainſi chacun n'a pour but dans toutes les actions dont l'amour propre eſt le principe, que d'attacher toûjours à l'idée qu'il a de luy-même de nouveaux ornemens & de nouveaux titres.

CHAP. II.

CHAPITRE III.

Idée confuſe du Moy, *principal objet de l'amour des hommes, & ſource de leurs plaiſirs & de leurs ennuis.*

CHAP. III.

IL y a une idée plus ſpirituelle de ſoy-même, qui fait des effets tout ſemblables à ceux que j'ay décris. C'eſt lors qu'enne concevant diſtinctement aucunes qualitez, ny bonnes ny mauvaiſes, on conçoit ſeulement ce qu'on exprime par le mot de *moy* : &

CHAP. III.

ce *moy* conçû en cette maniere nous cache de même tous nos défauts, & ſuffit pour attirer noſtre amour. La veuë ſecrette que nous en avons ſe gliſſe par tout. On y rapporte tout. C'eſt le principe de la pluſpart des plaiſirs que l'on reſſent. Et quoy que ſi on venoit à developer ce que renferme ce *moy*, on n'y trouvaſt rien d'aimable, & qu'il n'y euſt peut-eſtre rien qui ne donnaſt de l'horreur, on l'aime pourtant ſous cette idée confuſe de *moy*, & l'on en évite la veuë diſtincte & particuliere qui nous le feroit haïr.

D'où penſez-vous que vient cét ennuy qui accable ceux qui ont eſté dans les grandes places, quand on les reduit à vivre en repos dans leur maiſon? Ce n'eſt pas ſeulement de ce qu'ils s'y voyent trop, & que la veuë de leurs miſeres & de leurs défauts les y vient troubler. Peut-eſtre que c'eſt une des cauſes de leur chagrin, mais ce n'eſt pas la ſeule. C'eſt auſſi parce qu'ils ne ſe voyent pas aſſez, & qu'il y a moins de choſes qui renouvellent l'idée de leur *moy*. Cette idée faiſoit leur plaiſir pendant leur fortune, &

l'abſence de ce plaiſir fait leur chagrin pendant ce qu'ils appellent diſgrace. CHAP. III.

On a beau s'occuper de ſoy-meſme dans la ſolitude, les images que l'on s'en forme ſont infiniment plus ſombres que celles qui ſont aidées par les objets exterieurs. Les gens qui ſont dans les grands emplois ſont avertis par tous ceux qui s'adreſſent à eux qu'ils ſont puiſſans, qu'ils peuvent nuire ou ſervir. Mille choſes excitent vivement en eux l'idée de leur *moy*, & la mettent devant leurs yeux avec quelque qualité agreable de *grand*, de *puiſſant*, de *reſpecté*. Le commerce de la civilité du monde fait le meſme effet à l'égard de ceux qui vivent. Car comme il eſt tout rempli de témoignages d'eſtime & d'affection, d'égards, d'applications, il leur donne lieu de ſe repreſenter à eux-mêmes comme aimés & eſtimés, & par conſequent comme aimables & eſtimables. Et par une raiſon contraire les deſerts & les lieux ſolitaires chagrinent & ennuyent les hommes vains & ambitieux, parce qu'ils ne leur parlent point d'eux-mêmes, & qu'ils voudroient qu'on ne parlât d'autre choſe.

CHAP. III.

C'eſt ce que l'amour propre avouë franchement quand il ne ſe déguiſe point, & qu'il découvre naïvement ce qui luy plaiſt dans les occupations penibles dont il charge les hommes. Il n'y en a gueres, par exemple, de plus laborieuſes que celles de ceux qui parlent en public, comme les Avocats. Ils ſont obligez de ſe charger la teſte de mille affaires deſagreables, de s'appliquer à chercher des penſées & des expreſſions pour remplir leurs diſcours, d'épuiſer les forces de leur corps & de leur eſprit ſur des matieres qu'ils ſeront bien-aiſes d'oublier ſi-toſt qu'ils ſe ſeront acquitez de leur miniſtere. Cependant parce qu'il y a bien des choſes dans cette profeſſion qui renouvellent l'idée de ſoy-même, ceux qui l'exercent avec honneur croyent eſtre les plus heureux des hommes, & il n'y a qu'à entendre ſur ce ſujet un de ces anciens Orateurs pour juger de ce qui ſoûtient les autres. Qu'y a-t'il de plus doux, dit-il, » à un honneſte homme, né pour les » plaiſirs honneſtes, que de voir ſa mai- » ſon toûjours pleine de gens, & de » ſçavoir qu'ils ne luy rendent pas ces

Quint. dial. orat.

CHAP. III.

devoirs à cauſe de ſes richeſſes, ny par l'eſperance d'eſtre ſes heritiers, ny à cauſe de quelque charge qu'il exerce, mais à cauſe de luy-même; que ceux même à qui l'on fait la cour pour eſtre leurs heritiers, ceux qui ſont les plus puiſſans en biens & en credit le viennent trouver, quoy qu'il ſoit ſouvent & jeune & pauvre, afin de luy recommander leurs propres affaires, ou celles de leurs amis? Y a-t'il rien dans les richeſſes & dans la grandeur qui puiſſe donner un plaiſir égal à celuy qu'il reſſent, quand il voit des perſonnes conſiderables par leur âge, & dont le credit s'étend par toute la terre, confeſſer dans l'abondance des richeſſes dont ils joüiſſent, qu'ils n'ont pas le premier & le plus grand de tous les avantages du monde, qui eſt celuy que poſſede un Orateur? Que diray-je de cette foule de gens qui ſe preſentent pour l'accompagner, ou qui vont au devant de luy; de l'éclat avec lequel il paroiſt en public; du reſpect qu'on luy rend dans les jugemens; de la joye qu'il reſſent, lors que s'eſtant levé pour parler ſeul au milieu d'une foule de gens qui l'é-

CHAP. III. coutent en ſilence, il voit les yeux de tous les Auditeurs tournez vers luy, » que le peuple ſe preſſe pour l'entendre, & qu'il grave dans tous les eſprits » les mêmes impreſſions qu'il luy plaiſt » de faire paroiſtre en ſoy.

Voilà ce qui faiſoit ſupporter à ce Romain les fatigues & les dégouſts de cette profeſſion. Et ſi tous ceux qui ſont dans les autres emplois penibles ou dangereux parloient auſſi ſimplement que luy, ils nous diroient de même que tout ce qui leur plaiſt ſe reduit à cette idée de leur *moy* honoré & reſpecté par les autres.

CHAPITRE IV.

Adreſſes des hommes pour empeſcher que les objets du dehors, & principalement la veuë des jugemens que les autres font d'eux, ne les rappellent à eux-meſmes, & ne leur faſſe connoiſtre leurs défauts.

CHAP. IV. ON void aſſez par ces exemples de quelle ſorte l'amour propre ſe ſert des objets exterieurs pour conten-

ter ces deux inclinations naturelles à l'homme, de ſe connoiſtre & de ne ſe connoiſtre pas, en ne permettant pas d'une part qu'il ſe voye autrement que par une idée confuſe, qui ne luy repreſente aucun défaut, & en y joignant de l'autre tout ce qu'il peut des choſes exterieures, qui luy donnent moyen d'y attacher une image phantaſtique de grandeur. Mais cela ne ſuffit pas neanmoins à l'homme pour ſe procurer le repos & le plaiſir qu'il cherche, ny pour éviter la connoiſſance de ſes défauts dont il a tant d'horreur. Il a beſoin de bien d'autres adreſſes pour en éviter la veuë. En vain ſe répandroit-il au dehors, il ne laiſſeroit pas de s'y trouver, & mille choſes luy pourroient mettre ſes défauts & ſes miſeres devant les yeux. Il en verroit l'image dans tous les défauts & dans toutes les miſeres des autres qu'il ne ſçauroit s'empeſcher de voir, & qu'il regarde même ſouvent avec trop de curioſité. Ainſi comme il ne trouveroit pas mieux ſon compte hors de luy-même que dans luy-même, il y a bien de l'apparence que ſi la crainte de ſe voir tel qu'il eſt l'a-

CHAP. IV.

CHAP. IV.

voit fait ſortir hors de ſoy, l'image de luy-même, qui luy ſeroit repreſentée par tous les objets exterieurs, l'y feroient rentrer malgré qu'il en euſt.

Mais pour mieux comprendre encore de quelle ſorte l'homme pourroit eſtre forcé de ſe voir luy-même par les objets qui ſont hors de luy, & ce qu'il fait pour s'en garantir ; il faut conſiderer qu'il ne ſe regarde pas moins ſelon un certain être qu'il a dans l'imagination des autres, que ſelon ce qu'il eſt effectivement, & qu'il ne forme pas ſeulement ſon portrait ſur ce qu'il connoiſt de ſoy par luy-même, mais auſſi ſur la veuë des portraits qu'il en découvre dans l'eſprit des autres. Car nous ſommes tous à l'égard les uns des autres comme cét homme qui ſert de modele aux Eleves dans les Academies de Peintres. Chacun de ceux qui nous environnent ſe forme un portrait de nous ; & les differentes manieres dont on regarde nos actions, donnent lieu d'en former une diverſité preſque infinie. [La principale diſtinction des Grands & des petits, de ceux qui ont de la reputation, & de ceux qui n'en ont

pas, c'eſt qu'il y a plus de gens qui font le portrait des uns que des autres. Que de gens font le portrait d'un Prince ! Tout ſon Royaume, tous les pais étrangers ſont pour luy une Academie de Peintres, dont il eſt le modele. Ceux qui en ſont plus éloignez, ne le repreſentent que par des traits plus groſſiers. Ceux qui en ſont plus prés, en font des portraits plus vifs & plus reſſemblans. Un homme du commun au contraire qui vit dans ſa famille n'eſt peint que par le petit nombre de ceux qui le connoiſſent, & les portraits qu'on fait de luy, ne ſortent gueres hors l'enceinte de ſa Ville. CHAP. IV.

Mais ce qu'il y a de plus conſiderable en cecy, c'eſt que les hommes ne font pas ſeulement le portrait des autres, mais qu'ils peuvent voir auſſi ceux que l'on fait d'eux, & s'il les vouloient regarder de bonne foy, rien ne ſeroit plus capable de remedier à leur orgueil, & ne pourroit plus ſervir à les détromper, que la veuë même de ces portraits.

Que l'on choiſiſſe le plus grand & le plus glorieux homme du monde, &

CHAP. IV.

qu'on luy donne un eſprit aſſez étendu pour contempler tout à la fois toute cette varieté de jugemens qu'on fait de luy, & pour joüir pleinement de tout le ſpectacle des penſées & des mouvemens qu'il excite dans les autres, il n'y a point de vanité qui puiſſe ſubſiſter à cette veuë. Pour un petit nombre de jugemens avantageux, il en verroit une infinité qui luy déplairoient. Il verroit que les défauts qu'il ſe diſſimule ou qu'il ne connoiſt point ſautent aux yeux de la pluſpart des gens ; que ſouvent ils ne s'entretiennent d'autre choſe, & qu'on ne le regarde que par cét endroit. Il verroit que le monde eſt tres-peu touché de toutes ces belles qualitez dont il ſe flatte ; que les uns ne les voyent ſeulement pas, les autres les regardent avec froideur, les autres n'y remarquent que ce qu'elles ont de defectueux, les autres les obſcurciſſent & les defigurent, en y joignant des défauts qu'ils connoiſſent en luy ; & que de tout cela il ſe forme un portrait qui n'eſt propre qu'à faire mourir ſon orgueil.

Il n'y auroit donc pour apprendre à

CHAP. IV.

s'humilier qu'à ouvrir les yeux à tous ces divers jugemens qu'on forme de nous, & la raiſon ſçauroit bien les découvrir ſi nous deſirions ſincerement de les connoiſtre. Mais parce que la vanité eſt un mal dont on ne veut pas guerir, & qu'on met ſon bonheur à n'en guerir pas, pour ſe garantir de cette veuë, on ſe ſert d'une adreſſe, qui toute groſſiere qu'elle eſt, ne laiſſe pas de faire ſon effet. C'eſt qu'encore que la raiſon ſoit convaincuë en general, qu'on forme de nous bien des jugemens peu favorables, & que l'exemple de ceux que nous entendons à toute heure faire des autres, & que nous en faiſons nous-mêmes, nous le puiſſe apprendre, nous faiſons en ſorte neanmoins de ne pas voir ceux qui ſont à noſtre deſavantage, & de nous appliquer uniquement à ceux qui nous ſont avantageux. Ainſi en éloignant de noſtre eſprit tous ces objets qui nous pourroient choquer, en ne nous attachant qu'à ceux qui nous plaiſent, en nous trompant volontairement, & en fuïant d'eſtre détrompez, la vanité demeure à demy ſatisfaite, & ſe procure ce vain plaiſir

CHAP. IV.

dans lequel les hommes vains mettent leur fauſſe felicité.

Il eſt encore plus aiſé que les Grands, & generalement tous ceux à qui on a intereſt de plaire, s'entretiennent dans cette illuſion, parce qu'au lieu qu'on ne ſe forme qu'un portrait des autres hommes, on s'en forme en quelque ſorte deux de ceux-cy; l'un interieur qui eſt le veritable; l'autre exterieur, ou l'on ne fait entrer que ce qu'on juge leur pouvoir plaire. Et l'on a grand ſoin enſuite de ne leur mettre devant les yeux que ce faux portrait, & de tâcher de faire qu'ils le prennent pour le veritable. Il eſt vray qu'il leur ſeroit aiſé de s'empeſcher d'y eſtre trompez, & de ſe convaincre eux-mêmes, qu'il n'y a rien de ſi faux & de ſi vain que tous ces témoignages d'eſtime, d'affection, & d'attachement qu'on leur rend. Ils ſçavent ce qu'ils penſent ſouvent eux-mêmes de ceux à qui ils en rendent de ſemblables, & ils n'ont pas ſujet de juger les autres plus ſinceres qu'eux. Mais ils ſont bien-aiſes de n'approfondir pas les choſes ſi avant. Ils ſe contentent donc de cette ſurface

CHAP. IV.

trompeuſe, ils laiſſent là ces portraits interieurs qu'ils craignent de découvrir, & ils s'arreſtent uniquement à ces portraits flattez, qui ſont faits exprés pour tirer d'eux ce qu'on en pretend.

On uſe de la meſme adreſſe pour empeſcher que les défauts & les miſeres des autres, & les jugemens qu'on voit faire d'eux, & que l'on en fait ſoy-même, ne nous rappellent à nous, & ne nous découvrent noſtre propre illuſion. L'eſprit aidé de l'amour propre retranche toutes les reflexions qu'il pourroit faire, ou s'y applique ſi peu, qu'elles ne font preſque point d'impreſſion. On entend parler à toute heure avec mépris de gens qui ſe trompent eux-mêmes. On voit qu'ils ſont l'objet ordinaire de la mocquerie des hommes. Car il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme trompé par ſa propre vanité. Cependant on ne penſe point qu'on eſt ſoy-même cét homme trompé & ridicule; qu'on dit peut-eſtre de nous en noſtre abſence ce qu'on dit des autres devant nous, que nous y donnons autant de ſujet qu'eux, & qu'il n'y a pas d'apparen-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAP. IV.

ce qu'on ait plus d'égards pour nous, que pour tous les autres.

Quelques frequens & quelques certains que ſoient ces objets, ils n'en ont pas plus de force pour obliger l'eſprit de rentrer en ſoy, & d'y voir les mêmes défauts & les mêmes miſeres qu'il voit dans les autres. Penſe-t'on davantage à la mort pour apprendre, ou pour voir tous les jours la mort de ceux avec qui on a vécu? On fuit ce ſpectacle ſi l'on peut. Si on ne peut l'éviter on fuit les reflexions qu'il devroit produire. Si on ne les peut étouffer abſolument, on s'en détourne le plûtoſt qu'on peut. Ce que j'ay dit de la mort ſe peut dire de toutes les autres miſeres, & de tous les défauts des hommes qui pourroient nous repreſenter les noſtres. Ces images frappent nos yeux à tous momens, mais nous les fermons auſſi à tous momens pour ne les pas voir. Nous nous trompons ſi nous le pouvons, & ſi nous ne le pouvons pas tout à fait, nous en détournons au moins nos penſées.

Que diroit-on d'un homme qui voyant tous les jours ſon image dans

un miroir & s'y regardant ſans ceſſe ne s'y reconnoiſtroit jamais, & ne diroit jamais, me voilà ? Ne l'accuſeroit-on pas d'une ſtupidité peu differente de la folie ? C'eſt neanmoins ce que font tous les hommes ; & c'eſt même l'unique ſecret qu'ils ont trouvé pour ſe rendre heureux. Ils voyent à tous momens l'image de leurs propres défauts dans ceux de tous les autres, & ils ne les y veulent jamais reconnoiſtre. Eſtre plein de miſeres & ne les point voir ; ignorer ſes défauts lorſque perſonne ne les ignore ; eſtre l'objet des railleries d'une infinité de gens, & n'en vouloir rien ſçavoir ; ſe repaiſtre de vaines imaginations, ſans vouloir connoiſtre qu'elles ſont vaines, c'eſt un eſtat qui ne ſemble pas fort ſouhaitable : & c'eſt neanmoins ce qui fait la felicité des gens du monde, & principalement des Grands.

CHAP. IV.

CHAPITRE V.

Par quel moyen nous faiſons en ſorte, ou qu'on ne nous diſe point la verité, ou qu'on nous la diſe inutilement.

CHAP. V.

C'Est par les moyens que nous avons marquez qu'on s'empeſche de voir la verité lorſquil faudroit quelque ſoin & quelque application pour la trouver. Mais il y a des rencontres où elle nous vient trouver elle-meſme, & dans leſquelles on ſeroit forcé de la voir ſi on n'uſoit de bien des adreſſes pour l'éviter. Car il ſe trouve quelquefois des gens aſſez charitables, pour eſſayer de nous tirer de l'illuſion où nous vivons à l'égard de nous-meſmes. L'amour propre fait donc ſon poſſible pour éloigner cét inconvenient, & il ne manque pas encore de voyes pour y réüſſir. Car il témoigne tant de chagrain & de mauvaiſe humeur à ceux qui nous voudroient rendre ce bon office ; il trouve tant de pretextes

CHAP. V.

tes pour ne pas croire ce qu'on nous découvre de nos défauts ; il eſt ſi ingenieux à en trouver de plus grands dans ceux qui remarquent les noſtres, & à faire paſſer pour malignité les jugemens qu'ils font à noſtre deſavantage, qu'il n'y a preſque perſonne qui ſe veüille hazarder à nous les dire.

Le principe general de l'amour propre, c'eſt qu'on ne peut rien condamner en nous par un mouvement d'équité & de juſtice. Ainſi dés lors que quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on luy attache l'idée de prevention, de jalouſie, ou quelque autre encore moins favorable. Et comme perſonne n'aime à ſe faire regarder ainſi, il ſe forme parmy les hommes une eſpece de conſpiration à ſe diſſimuler les ſentimens qu'ils ont les uns des autres ; & il n'y a point d'accord qui ſoit mieux gardé que celuy-là, parce qu'il eſt fondé ſur un ſentiment d'amour propre, dont il y a peu de perſonnes qui ſoient exempts.

Et il ne faut pas s'imaginer qu'on ne prenne ce ſoin de cacher la verité

CHAP. V.

qu'à l'égard de ceux de qui l'on craint, ou de qui l'on eſpere quelque choſe. On en uſe preſque de meſme à l'égard de tout le monde.

On s'applique plus à tromper les Grands, mais on ne s'applique pas davantage à détromper les petits. C'eſt toute la difference que l'on met entre les uns & les autres. On n'aime à eſtre hay de perſonne. Ainſi on n'aime à dire la verité à perſonne. On ſçait d'ailleurs que pour la faire recevoir, il faudroit beaucoup d'adouciſſemens, de temperamens & de tours étudiez. Or l'on ne veut pas prendre cette peine pour des perſonnes que l'on conſidere peu. Ainſi on ne dit pas la verité aux Grands, parce qu'on a intereſt de la leur cacher: & on ne la dit pas non plus aux petis, parce qu'on n'a pas aſſez d'intereſt de la leur dire.

Cette reſerve que les hommes gardent entr'eux, en évitant de ſe communiquer les penſées qu'ils ont au deſavantage les uns des autres, n'eſt pas neanmoins ſans bornes; & il y a quelquefois des raiſons qui les portent à s'en diſpenſer. Il ne faut même

ſouvent qu'une legere émotion pour faire éclater tout d'un coup ce qu'on avoit tenu fort long-temps caché : & de plus on n'eſt reſervé de cette ſorte qu'en parlant aux perſonnes meſmes dont on connoiſt les défauts. Mais ce que l'on diſſimule en leur preſence ſe dit d'ordinaire d'autant plus librement en leur abſence, qu'on a eu plus de peine à ſe retenir. Il eſt vray qu'on ſe ménage un peu plus à l'égard de ceux qui pourroient nuire, & qu'on apporte plus de précaution à découvrir ce qu'on penſe d'eux. Mais comme c'eſt une contrainte penible que de cacher toûjours ſes ſentimens, le deſir qu'on a de s'en délivrer fait qu'on prend aſſez facilement confiance en ceux à qui l'on parle, & qu'il faut peu de raiſons pour porter à ſe répandre avec liberté. CHAP. V.

Ainſi au lieu que la charité oblige à avertir les perſonnes meſme de leurs défauts, pour leur donner moyen de s'en corriger, & à les cacher aux autres, pour ne pas bleſſer leur reputation, on fait d'ordinaire tout le contraire, & l'on parle de ces défauts à tout le monde à l'exception

CHAP. V.

de ceux-là ſeulement qu'il ſeroit utile d'en avertir.

Or quoy que ces effuſions de malignité qui entrent ſi ſouvent dans les entretiens des hommes, ſoient en elles-meſmes un tres-grand mal, il arriveroit neanmoins de là quelque bien ſi nous avions ſoin d'en profiter. Car ces diſcours particuliers ſe répandant peu à peu, & formant un bruit public, il en revient ſouvent quelque choſe aux oreilles des intereſſez, parce qu'il ſe trouve aſſez de gens, qui n'ayant pas aſſez de charité ou de force pour nous dire eux-meſmes ce qu'ils penſent de nous, ſont bien aiſes de s'en décharger en l'attribuant à d'autres. Ce ſeroit donc un moyen pour ceux à qui on le découvre de ſortir de l'illuſion où ils vivent. Mais on a le cœur ſi corrompu & ſi plein d'averſion pour la verité, qu'on abuſe encore le plus ſouvent de ce moyen, & qu'on ſe le rend inutile. Car au lieu de juger comme on devroit que ces diſcours & ces jugemens, dont on eſt bleſſé, ſont répandus parmy une infinité de gens, & qu'ainſi on n'a pas droit de s'en prendre à per-

CHAP. V.

ſonne en particulier, l'inclination qu'on a à ſe tromper ſoy-meſme fait que l'on tourne tout ſon chagrin contre celuy qui s'en trouve chargé; qu'on ſe perſuade qu'il eſt ſeul de ſon entiment; & qu'il n'y eſt entré que par haine ou par intereſt. On luy attribuë meſme d'ordinaire quelque imprudence ou quelque excés pour avoir plus de droit de rejetter ſes ſentimens, & par le moyen de cette illuſion volontaire on étouffe l'impreſſion que ces diſcours pouvoient faire, on ſe conſerve dans l'eſtime de ſoy-meſme, & l'on évite en quelque ſorte de voir en ſoy ce que le monde y deſaprouve, parce que c'eſt un ſpectacle que la vanité ne peut ſouffrir.

J'ay dit que l'on l'évite en quelque ſorte, parce qu'on ne l'évite pas tout à fait. La verité ſe fait toûjours un peu de jour au travers de tous ces nuages dont on s'efforce de l'obſcurcir. Il en paſſe toûjours quelques rayons qui incommodent l'orgueil, & qui troublent ce faux repos qu'il s'efforce de ſe procurer. Ces opinions qui ne ſont fondées que ſur une erreur volontaire, ne ſont jamais fermes & aſſurées.

CHAP. V.

Elles ſont toûjours mélées de défiance, & par conſequent de chagrin, d'ennuy & d'inquietude. Ainſi au lieu de cette joye pure & de cette ſatisfaction pleine & entiere, à laquelle l'amour propre aſpiroit, tout ce qu'il peut faire avec tous ſes déguiſemens eſt de ſurprendre un peu les ſentimens de triſteſſe qui ſe nourriſſent au fond du cœur, & qui ſont toûjours preſts de s'en emparer.

Ce ſont là les ſentimens naturels de l'amour propre, & les adreſſes ordinaires dont il uſe pour nous cacher nos fautes, & pour empeſcher qu'on ne nous les faſſe connoiſtre. Et il eſt remarquable que comme c'eſt en ſoy-meſme un tres-grand défaut de ne vouloir pas voir la verité, il ne veut pas reconnoiſtre en ſoy cette mauvaiſe diſpoſition non plus que les autres. Il n'uſe donc pas de moins d'artifices pour la déguiſer aux autres & à nous-meſmes. Et c'eſt pourquoy on ne voit gueres de gens qui ne ſe faſſent honneur d'aimer la verité, & qui avoüent franchement qu'ils ne ſont pas bien aiſes qu'on la leur découvre. On s'offenſe de ce re-

proche autant que d'aucun autre, & en un mot on voudroit avoir la gloire d'aimer la verité, & la ſatisfaction de ne l'entendre jamais. CHAP. V.

Mais comme ces deux paſſions ſont en quelque ſorte incompatibles, on tâche de les accorder en donnant quelque choſe à l'une & à l'autre. Il eſt vray que comme c'eſt l'amour propre qui fait ce partage, il le fait fort inégal. Car il met ordre qu'on ne nous diſe jamais ces défauts eſſentiels, auſquels nous ſommes attachez par une paſſion vive & agiſſante; qu'on nous diſſimule ceux qui nous attirent le mépris des hommes, & qui nous donneroient lieu de nous mépriſer nous-meſmes, & de croire que c'eſt avec raiſon que les autres nous mépriſent. Toute la liberté que nous donnons donc aux autres ſur ce ſujet, eſt de nous faire remarquer quelques petits défauts qui ne défigurent pas l'image que nous avons de nous-meſmes, & qui en laiſſent ſubſiſter toute la beauté.

Velut ſi
Egregio impreſſos reprehendas corpore nævos.

CHAP. V.

Ainſi nous ſouffrons qu'on diſe ſes ſentimens d'un diſcours ou d'un écrit que nous auront fait, qu'on y reprenne quelques expreſſions moins juſtes, quelque mauvaiſe cadence, quelque endroit negligé ; à condition neanmoins qu'on en ait eſtimé le deſſein, les penſées, l'œconomie, & les autres parties plus eſſentielles. Nous pardonnons de meſme à ceux qui nous avertiſſent de quelque manque d'égards, de ménagemens, & d'autres bagatelles de cette nature, pourveu qu'ils ne touchent point à nos principales paſſions, & que tout ce qu'ils remarquent en nous puiſſe ſubſiſter avec l'eſtime & l'approbation commune. C'eſt à ces conditions & à ce prix qu'on ſe reſout quelquefois d'acheter la gloire, d'aimer la verité, & qu'on luy donne quelque entrée. Encore faut-il que l'amour propre la luy ouvre, & qu'elle ſoit accompagnée de témoignages d'eſtime & d'affection pour n'eſtre pas rejettée.

CHAPITRE VI.

En quoy conſiſte l'amour naturel que l'on dit que l'homme a pour la verité, & quel uſage il en fait.

CE que l'on vient de dire ſuffit pour faire voir que l'on étend un peu trop ces maximes communes, que les hommes aiment naturellement la verité ; qu'ils ont une haine naturelle du menſonge, & qu'y ayant une infinité de gens qui veulent tromper les autres, il n'y en a point qui veüillent eſtre trompez ; puis qu'il paroiſt au contraire que le monde n'eſt preſque compoſé que d'aveugles volontaires, qui haiſſent & fuyent la lumiere, & qui ne travaillent à rien davantage qu'à ſe tromper eux-meſmes, & s'entretenir dans l'illuſion. Où eſt donc cét amour de la verité dont on nous flatte, & quelle haine du menſonge peut-on trouver dans les hommes qui ne cherchent que le menſonge ſelon l'Ecriture ?

CHAP. VI.

On pourroit dire neanmoins que ces maximes ont lieu dans les choſes indifferentes, dans leſquelles les hommes ne prenant point d'intereſt, n'aiment point en effet à eſtre trompez, & préferent la verité au menſonge. Ce qui marque quelque amour naturelle pour la verité. Mais il eſt aſſez rare que cette inclination naturelle ſoit en liberté d'agir, & que l'eſprit ne ſoit prevenu d'aucune paſſion qui le faſſe pancher d'un coſté plûtoſt que de l'autre. Il ne faut preſque rien à l'amour propre pour prendre party. Il ſe fait des intereſts ſecrets dans les choſes meſmes où il ne paroiſt point en avoir. Les moindres avances, les moindres engagemens, les moindres veues de plaire ou de déplaire ſuffiſent pour oſter l'équilibre, & pour porter l'eſprit à ne chercher des raiſons que d'un coſté. Combien y en a-t'il, par exemple, qui n'ont point d'autres raiſons de demeurer dans un ſentiment, ſinon qu'il faudroit quelque peine à examiner les raiſons contraires? Ils fuyent le travail de s'inſtruire, parce qu'il eſt penible : ils veulent juger & decider, parce qu'ils veulent paroiſ-

tre ſçavans ; & pour ſatisfaire tout enſemble ces deux inclinations, ils ſuppoſent ſans autre examen, que ce qu'ils ont appris autrefois eſt vray. *Tædio novæ curæ ſemel placita pro æternis ſervant.* CHAP. VI.

Mais le principal uſage que nous faiſons de cét amour de la verité, eſt de nous perſuader que ce que nous aimons eſt vray. Car ſi nous voulons nous faire juſtice, nous reconnoiſtrons que nous n'aimons pas les choſes, parce qu'elles ſont vrayes ; mais que nous les croyons vrayes, parce que nous les aimons. Noſtre volonté s'attache aux objets indépendamment de leur verité, & par le ſeul rapport avec ſes inclinations. Mais parce qu'elle n'en pourroit joüir ſi elle les regardoit comme faux, elle fait en ſorte d'y ajoûter l'idée de la verité pour s'y attacher plus ſeurement : *Quicumque aliud amant, hoc quod amant volunt eſſe veritatem.* *Aug. conf. l. 10. 23.*

Ainſi l'on peut dire que nous aimons la verité en general comme le bien en general. Car comme nous ne ſçaurions rien aimer qu'en le croyant bien ; nous ne ſçaurions de meſme

CHAP. VI. rien aimer qu'en le croyant vray. Mais l'amour propre ſçait bien allier ces inclinations generales avec ſes paſſions particulieres ; comme il nous fait croire que ce que nous aimons eſt un bien, il nous fait croire de meſme que ce que nous aimons eſt vray ; c'eſt à dire, que ne pouvant aimer le menſonge ſous ſon viſage naturel, & aimant en effet pluſieurs objets faux & trompeurs, il trouve moyen de les reveſtir de l'image de la verité.

CHAPITRE VII.

Que le precepte Connois toy toy-même, *vient plûtoſt de l'impatience des hommes à l'égard des defauts des autres, que d'un deſir ſincere de ſe connoiſtre eux-meſmes.*

CHAP. VII. CEtte averſion ſi conſtante & ſi uniforme qui ſe trouve parmy les hommes pour les veritez qui les découvrent à eux-meſmes, & cette inclination ſi generale à éviter la veuë de leurs defauts comme leur plus grand malheur, donnent auſſi ſujet

de croire que cette maxime commune qui les rapelle à eux-meſmes, & qui leur ordonne de ſe connoiſtre, *Noſce teipſum*, n'eſt pas formée ſur une lumiere commune qui leur perſuade que cette connoiſſance eſt un bien pour eux, & qui la leur faſſe deſirer; mais qu'elle pourroit bien avoir ſa ſource dans la malignité du cœur de chacun en particulier, qui ſe ſentant incommodé de la vanité & de l'injuſtice qu'il remarque dans les autres, leur ordonne de deſirer & de rechercher pour eux, cette connoiſſance, qu'il ne cherche & ne deſire pas pour ſoy. CHAP. VII.

Cette penſée eſt d'autant plus vrayſemblable, que rien ne nous choque tant dans les défauts que nous remarquons dans les autres, que l'aveuglement où l'on voit qu'ils ſont à l'égard d'eux-meſmes. Qui a-t'il de plus incommode qu'un homme vain qui n'eſt occupé que de luy, & qui voudroit qu'on ne s'appliquaſt qu'à luy, qui s'admire continuellement, & qui s'imagine que les autres en font de meſme, ou qu'ils ont grand tort de ne le pas faire? Et qui eſt-ce qui

CHAP. VII.

ne ſe ſent pas tenté de dire à des gens ainſi faits, qu'ils feroient bien de travailler à ſe connoiſtre eux-mêmes, pour ſe détromper de l'illuſion où ils ſont? *Noſce teipſum.*

Le monde eſt plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un diſcernement admirable, qui ne leur pardonnent rien, & qui eſtant ſujets aux meſmes ou à de plus grands défauts qu'eux, n'y font pas la moindre reflexion. Les perſonnes les plus vaines ne laiſſent pas de ſe moquer de la vanité des autres. Les plus trompez ſe rient de ceux qu'ils croyent trompez. Les plus injuſtes reprochent aux autres leur injuſtice. Les plus aigres font des leçons de douceur. Les plus prevenus parlent avec force contre les preventions. Les plus opiniâtres ſont les premiers à accuſer les autres d'opiniâtreté. Il eſt bien difficile qu'on n'ait pas envie d'avertir ces ſortes de gens qu'ils feroient bien de ſe dire à eux-mêmes ce qu'ils diſent des autres, & de ſe reconnoître dans les portraits qu'ils en font. *Noſce teipſum.*

Quand on voit de meſme ces am-

bitieux qui entaſſent entrepriſes ſur entrepriſes, qui forment des deſſeins auſquels pluſieurs vies ne ſuffiroient pas, qui troublent par leurs caprices le repos des autres & le leur propre, qui ne ſongent jamais à la mort qui les menace à tout moment, qui s'imaginent que les autres hommes ne vivent que pour eux, qui devorent avec une avidité inſatiable les biens des autres; qui eſt-ce qui ne ſe ſent pas porté à les rappeller á la connoiſſance de leur condition fragile, mortelle, & à les faire ſouvenir qu'ils ſont hommes?

CHAP. VII.

On ſent les meſmes mouvemens dans une infinité d'autres rencontres, comme quand on voit des gens qui faute de ſe connoiſtre entreprennent des choſes infiniment au deſſus d'eux, & dans leſquelles ils ne ſçauroient réüſſir; qui veulent tout faire, parce qu'ils ſe jugent capables de tout, & qui gaſtent tout par leur peu d'habileté; qui font gloire de ne prendre conſeil de perſonne, qui ſe prennent aux autres du mauvais ſuccés qu'ils ont attirez par leur imprudence. Enfin comme l'ignorance de ſoy-même

CHAP. VII.

ſe trouve preſque dans tous les vices, & que c'eſt meſme ce qui nous y choque le plus, on ſeroit à tout moment porté à tirer les gens de leur illuſion, en leur apprenant à ſe connoiſtre, ſi ce mouvement n'eſtoit retenu par des mouvemens plus puiſſans.

On a droit de conclure, ce me ſemble, de ce que je viens de dire, que ce precepte, *Connois-toy toy-meſme*, dans la bouche de ceux qui n'ont agy que par l'amour propre, eſtoit plûtoſt l'effet d'un mouvement d'impatience & de chagrin excité par les défauts qu'ils voyoient dans les autres, que d'une veuë claire de la neceſſité de cette connoiſſance pour chaque homme en particulier & pour ſon propre bien. Nous voudrions que les autres ſe connuſſent eux-meſmes, afin qu'ils agiſſent d'une maniere moins choquante à noſtre égard : nous ne voulons pas nous connoiſtre pour ne pas voir en nous ce qui nous y choqueroit, & pour ne nous pas ſentir obligez de travailler à corriger des défauts dans leſquels nous ſommes bien-aiſes de demeurer. Nous trouvons moyen

de nous conſoler dans noſtre propre illuſion, en n'attachant noſtre penſée qu'à certains objets, & en nous cachant les autres. Mais nous trouvons l'illuſion des autres ridicule, parce que nous voyons en eux ce qu'ils n'y veulent pas voir, & que nous joüiſſons de tout le ſpectacle des jugemens que l'on fait d'eux, dont ils ne voyent qu'une partie. On ne laiſſe pas pourtant d'envier ſouvent la condition de ces perſonnes trompées, & de ſouhaiter leur place ; mais c'eſt en s'imaginant que ſi on y eſtoit, on éviteroit les défauts qu'on voit en eux, & qu'on ſe procureroit tout ce qui leur manque. Et je ne ſçay ſi on la voudroit, à condition de vivre dans la même illuſion où l'on les voit. Car les hommes ont encore aſſez de lumiere pour ne pas croire les autres heureux par la poſſeſſion d'un faux bien, & ils ne ſont capables d'y mettre leur bonheur qu'en éloignant d'eux la penſée qu'il ſoit faux, & en le prenant pour veritable.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAPITRE VIII.

Que nous ne trouvons point dans la nature corrompuë de motifs bien preſſans de deſirer de nous connoître ; mais que la foy nous en fournit de tres-grands & de tres-ſolides.

NOſtre eſprit n'eſt pas ſi aveugle, qu'aprés avoir rappellé les autres par chagrin à la connoiſſance d'eux-meſmes, il n'en puiſſe conclure en general, qu'il ſeroit utile que chacun s'appliquaſt ce precepte en le donnant aux autres. On eſt même bien aiſe de s'honorer en faiſant ſemblant de ſe comprendre dans les avis qu'on donne aux autres. Mais ces applications ſi oides & ſpeculatives ſont encore bien éloignées d'un deſir effectif de travailler à acquerir cette connoiſſance. Et aprés tout, les raiſons humaines qui nous y peuvent porter ne ſont gueres capables de nous faire ſurmonter l'éloignement naturel que nous en avons. Quiconque ne ſe regarde que par rapport à la vie pre-

CHAP. VIII.

ſente eſt malheureux, ſoit qu'il ſe connoiſſe, ou qu'il ne ſe connoiſſe pas. Il l'eſt plus réellement en ne ſe connoiſſant pas, mais il ſent plus ſon malheur en ſe connoiſſant ; & le ſenſible l'emporte d'ordinaire ſur le réel, parce qu'il fait impreſſion ſur les ſens, au lieu que les réalitez inſenſibles n'agiſſent que ſur la raiſon. Or la raiſon lors qu'elle combat les inclinations de l'amour propre n'eſt pas d'un grand uſage dans la conduite de la vie : & aprés tout, la mort qui met fin à toute l'imprudence & à toute la ſageſſe des hommes, rend l'avantage de l'une au deſſus de l'autre ſi peu conſiderable, qu'elle oſte l'envie de le rechercher avec ardeur : Ce qui fait dire à Salomon pour exprimer ce ſentiment humain, qu'il a dit en luy-meſme : *Si je dois mourir, que me ſervira de m'eſtre appliqué à la ſageſſe* ? Tout avantage qui ne regarde que la vie preſente, n'e vaut preſque pas la peine qu'on travaille à l'acquerir, parce que cette vie n'eſt qu'un inſtant qui ne merite pas qu'on en delibere.

Nous ne trouverons donc point dans noſtre propre nature ny d'incli-

CHAP. VIII.

nation qui la porte à s'appliquer à la connoiſſance de ſoy-même, ny de motifs bien puiſſans, qui la luy faſſent deſirer. Mais ſi nous y joignons les lumieres de la foy, la neceſſité de ce devoir nous paroiſtra ſi preſſante, qu'on aura peine à comprendre qu'il y ait des Chrêtiens qui veüillent bien vivre dans l'ignorance d'eux-meſmes & de leur eſtat. Car cette foy nous apprend, que c'eſt en vain que nous fuyons de nous connoiſtre, que cette veuë nous eſt inévitable, puiſque Dieu ouvrira les yeux à tous les hommes pour ſe voir tels qu'ils ſont; mais avec cette horrible difference, que ceux qui n'auront pas voulu ſe connoiſtre dans ce monde icy, ſe verront malgré eux dans toute l'éternité d'une veuë qui les comblera de rage & de deſeſpoir; au lieu que ceux qui n'auront pas évité de ſe voir en cette vie, & qui auront travaillé par ce moyen à détruire en eux ce qui déplaiſt à Dieu, ne verront plus rien en eux pour jamais qui ne leur cauſe de la joye, ou plûtoſt ils s'oubliront heureuſement pour toute l'éternité, parce qu'ils ne verront plus que Dieu en

CHAP. VIII.

eux & dans toutes les creatures. Nous n'avons qu'à choiſir, ou de travailler à nous connoiſtre en ce monde, ou d'eſtre à jamais noſtre propre ſupplice, en éprouvant l'effet de cette terrible menace que Dieu fait à tous les méchans. *Arguam te, & ſtatuam contra faciem tuam : Je te reprendray & je te mettray devant tes yeux.*

Qui peut concevoir quel ſera le deſeſpoir d'une ame malheureuſe, qui aprés avoir fuy toute ſa vie de ſe voir & de ſe connoiſtre, ſera tout d'un coup attachée & colée à cét objet pour toute l'éternité ſans eſperance de s'en pouvoir jamais détourner un ſeul moment, qui aura continuellement devant les yeux tous ſes crimes, ſans pouvoir ny les détruire, ny s'empeſcher de les voir ? C'eſt la punition inévitable de cét oubly volontaire de ſoy-meſme. Il faut ou travailler ſincerement à ſe connoiſtre durant cette vie, ou ſe connoiſtre éternellement en l'autre de cette horrible maniere. Il n'y a point de milieu. La raiſon ny la foy n'ont ſans doute pas de peine à prendre party ; mais comme nous ſommes portez à cét oubly par un poids tres-

CHAP. VIII. violent & qui entraîne presque tout le monde, il est utile de fortifier sa foy, & de soûtenir sa raison par toutes les considerations qui nous découvrent les avantages de cette connoissance, comme sont celles que nous marquerons icy.

CHAPITRE IX.

De quelle sorte la connoissance de soy-mesme produit toutes les vertus.

CHAP. IX. COmme l'ignorance de soy-mesme est la source de tous les vices, on peut dire que la connoissance de soy-même est le fondement de toutes les vertus. Et il ne faut que considerer la nature de chaque vertu pour en estre persuadé. Quel moyen, par exemple, d'estre veritablement humble sans se connoistre soy-mesme ; ou plûtost qu'est-ce que l'humilité qu'une connoissance de ses pechez, de ses miseres & de son neant, qui fait que l'on est vil à ses propres yeux, & que l'on se juge digne de toutes sortes d'abaissemens. C'est la definition qu'en

donne ſaint Bernard : *Humilitas virtus eſt quâ homo veriſſimâ ſui cognitione ſibi ipſe vileſcit.* Et ſaint Auguſtin de même reduit cette vertu à ſe connoiſtre ſoy-même : *Tota humilitas tua, eſt ut cognoſcas te.* La veuë de nos défauts eſt donc le fondement de l'humilité, & c'eſt en même temps ce qui la conſerve. On la perd bien-toſt quand on ne regarde que ſes vertus, ſoit veritables, ſoit fauſſes. Etrange état de l'ame de l'homme à qui les maladies mêmes ſont neceſſaires pour ne point mourir ! Elle eſt preſque vuide de tout bien, & elle ne ſçauroit voir le peu qui luy en reſte ſans eſtre en danger de le perdre.

CHAP. IX.

In Ioan. tr. 25.

Mais la connoiſſance de nous-mêmes ne nous humilie pas ſimplement à l'égard de Dieu, elle nous empeſche auſſi de nous élever au deſſus du prochain, n'y ayant que l'oubly de nous-mêmes qui nous le puiſſe faire mépriſer. Un malade n'inſulte jamais à un autre malade qu'en oubliant ſa maladie propre, & comme on eſt toûjours plein de douceurs envers ſoy-même, on ne traite les autres avec aigreur, qu'en ſe diſtinguant d'eux. Et c'eſt ce

CHAP. IX.

que la connoiſſance de nous-meſmes ne nous permet pas de faire, puis qu'elle nous découvre toûjours en nous, ou les mêmes défauts, ou la racine des mêmes défauts, & qu'elle nous fait ſentir le poids qui nous y porteroit, ſi la grace de Dieu ne les retenoit. C'eſt pourquoy l'Apoſtre en nous recommandant de reprendre avec douceur ceux qui pechent, *in ſpiritu lenitatis*, nous rappelle à la connoiſſance de noſtre fragilité, & du danger où nous ſommes à tout moment de tomber ; *ne & tu tenteris.* Voilà la ſource de la douceur & de l'humilité envers le prochain.

L'homme eſt ſi foible & ſi vain, qu'il eſt également porté à l'orgueil par la veuë des vertus qu'il croit avoir, & par celle des défauts qu'il remarque dans les autres. Par l'une il s'éleve au deſſus d'eux. Par l'autre il les rabaiſſe au deſſous de ſoy. Mais la connoiſſance de ſoy-même le preſerve de l'un & de l'autre ; & en luy mettant ſes propres défauts devant les yeux, elle étouffe d'une part la complaiſance qu'il pouvoit avoir dans ſes vertus, & elle le rend de l'autre plus indul-

indulgent aux défauts d'autruy. Ainſi elle le tient au moins au niveau des autres hommes : elle luy apprend à les ſupporter comme il veut eſtre ſupporté d'eux, & elle fait ainſi en quelque maniere un bon uſage de l'amour propre. CHAP. IX.

Il eſt auſſi facile de comprendre que l'oubly de ſoy-meſme produit la dureté, & que par un effet contraire la connoiſſance de ſoy-meſme doit produire la pieté. Car il y a dans les ſentimens de compaſſion que nous avons pour les autres quelque reflexion ſecrette ſur nous-meſmes, par laquelle nous nous regardons ou comme ayant ſouffert les meſmes maux, ou comme les pouvant ſouffrir.

Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.

Et c'eſt ce qui fait que ces gens qui ſe croyent au deſſus de tout, & qui s'imaginent que les maux dont les autres ſont affligez ne ſçauroient venir juſqu'à eux, ſont d'ordinaire impitoyables, parce qu'ils ne font pas ſur eux-meſmes ces ſortes de reflexions qui attendriſſent le cœur à la veuë des maux d'autruy.

CHAP. IX.

Il en eſt de meſme de la pluſpart des injuſtices que l'on fait aux autres. Elles ne viennent d'ordinaire que d'un aveuglement qui fait que l'on ne ſe donne jamais le tort, & que ſe croyant exempt de tous défauts, on rejette la faute de tout ſur les autres. Ainſi rien ne contribuë tant à nous rendre juſtes & équitables envers les autres que la connoiſſance de nous-meſmes. C'eſt ce qui nous fait découvrir dans le fond de nos cœurs l'impreſſion de la loy naturelle qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fiſſent. C'eſt ce qui diſſipe tous les nuages dont l'amour propre obſcurcit cette regle dans les rencontres où il eſt intereſſé. C'eſt ce qui nous empeſche meſme de nous plaindre avec aigreur des jugemens deſavantageux que l'on forme de nous, & des injuſtices qu'on nous peut faire, en nous convainquant que nous traitons ſouvent de meſme les autres ſans y prendre garde. Enfin c'eſt ce qui reprime l'inſolence & la fierté des hommes, en leur mettant une image vive de leurs miſeres devant les yeux, & qui détruit ainſi la

CHAP. IX.

cauſe la plus ordinaire des injuſtices qu'ils font aux autres.

La veuë de nos défauts ne reprime pas ſeulement noſtre orgueil, elle reprime auſſi toutes les ſuites de l'orgueil, & toutes les paſſions où il ſe neſle, & comme il y en a peu dont l ne ſoit la ſource, il y en a peu auſſi lont cette veuë ne ſoit le remede. Jn homme qui ſe connoiſt bien n'eſt uere jaloux, parce qu'il eſt conaincu qu'il ne merite rien, & qu'ainil ne croit pas que l'honneur que on rend aux autres luy ſoit deu.

Il n'eſt ny aigre ny vindicatif, arce que le peu d'eſtime qu'il a de y-meſme luy fait conter pour peu s offenſes qu'on luy fait.

Il ne ſçauroit haïr perſonne, parce i'il ne peut ſe haïr ſoy-meſme, & i'il ne voit rien neanmoins dans les ıtres qu'il ne reconnoiſſe en ſoy en ıelque degré.

Il eſt peu ambitieux, & il ne ſçauit former de deſſeins pour s'élever ns le monde, parce que ces deſſeins naiſſent que de ce qu'on croit meer le rang où l'on aſpire, & que n s'imagine avoir plus d'adreſſe &

CHAP. IX.

d'induſtrie que les autres pour y parvenir. Or un homme qui ſe connoiſt bien, ne ſe flate pas de ces penſées.

Il ne conçoit point d'ailleurs cette élevation comme un fort grand bien. Il ſent que ſes paſſions le peuvent rendre tres-malheureux, en quelque état qu'il ſoit. Que ſa cupidité ſe déborderoit davantage, ſi elle avoit plus de moyen de ſe ſatisfaire, & dans l'incertitude où il eſt, ſi ce ſeroit un bien ou un mal pour luy, il conclud aiſement à ſe tenir dans la place où il ſe trouve.

Cette pauvreté dont JESUS-CHRIST a fait la premiere des beatitudes, & qui eſt loüée en tant d'endroits de l'Ecriture, n'eſt meſme autre choſe qu'une humble connoiſſance de ſoy-meſme. Car pour eſtre pauvre en cette maniere, il faut connoiſtre qu'on l'eſt, & pouvoir dire avec le Prophete: *Ego vir videns paupertatem meam*; c'eſt à dire que nous devons connoiſtre en nous ou la privation des biens que nous n'avons pas, ou la privation de tout droit aux biens que nous tenons de la liberalité de Dieu: ce qui renferme une entiere connoiſſance de

nous-meſmes.

CHAP. IX.

Il eſt aiſé de comprendre comment cette connoiſſance contribuë à nous rendre plus patiens à l'égard des maux qui ſont purement d'opinion ; comme les jugemens peu favorables qu'on fait de nous, les calomnies & les médiſances. Car il eſt clair qu'elle en doit diminuer le ſentiment par la veuë qu'elle nous donne de noſtre miſere effective, qui eſt encore beaucoup plus grande que tout ce que les hommes en peuvent dire. Mais on ne voit pas d'abord à quoy peut ſervir de connoiſtre ſes miſeres & ſes défauts pour eſtre plus patient dans les maux exterieurs, dans les pertes, dans les diſgraces, dans les maladies, dans les douleurs. L'on pourroit croire meſme que ce ſeroit un nouveau poids qui ne ſeroit propre qu'à accabler l'ame par la triſteſſe & le deſeſpoir. Cela n'eſt pas neanmoins, & ſi cette veuë de nos défauts eſt un poids, c'eſt un poids qui ſoulage celuy de toutes les autres afflictions ; parce qu'il nous découvre qu'elles ſont juſtes ; qu'elles ſont proportionnées à nos maux interieurs, & qu'elles y peuvent ſervir

CHAP. IX.

de remede, elle nous convainc que la proſperité ne nous auroit pas eſté moins dangereuſe que l'adverſité, & en nous donnant lieu de faire reflexion ſur tout ce qui nous eſt arrivé dans noſtre vie, de bien & de mal, elle nous fait voir que nous avons encore plus abuſé des biens que des maux, & que nous en ſommes ainſi plus chargez aux yeux de Dieu.

La prudence dépend tellement de la connoiſſance de ſoy-meſme, qu'on ne fait gueres de fautes d'imprudence, que parce qu'on ne ſe connoiſt pas aſſez. Car la pluſpart des entrepriſes mal concertées & des deſſeins temeraires viennent de la preſomption de ceux qui les forment ; & cette preſomption vient de l'aveuglement où ils ſont à l'égard d'eux-meſmes. Il n'y a rien de plus ordinaire que ces imprudences dans les actions particulieres, & elles naiſſent toutes, pour l'ordinaire, de la principale action de la vie, qui eſt le choix de l'état & de l'employ où chacun la doit paſſer. Car c'eſt en quoy l'ignorance de nous-meſmes nous fait faire de plus grandes fautes.

CHAP. IX.

Il n'y a point de perſonne ſi diſgraciée de la nature qui ne pût trouver dans l'ordre du monde une place proportionnée aux forces de ſon eſprit, & de ſon corps ; mais le peu de connoiſſance que l'on a de ſoy-meſme eſt cauſe que la pluſpart des gens font un mauvais choix. Qu'on faſſe reflexion ſur ceux qui rempliſſent les charges & les emplois du monde, & ſur le lieu qu'ils occupent, & l'on trouvera que preſque perſonne n'eſt bien placé. Combien y a-t'il de gens qui n'ayant que des bras & point de teſte, choiſiſſent des emplois qui auroient beſoin de teſte & non de bras ? Combien y en a-t'il qui n'eſtant nez que pour obeïr, & non pour conduire, occupent des places où il eſt beſoin de conduire & non d'obeïr ? Combien y en a-t'il qui s'engagent dans des miniſteres qui ſont au deſſus de leur lumiere, de leur force & de leur vertu ? Et combien peu s'en retirent par la connoiſſance de leur incapacité ? Chacun ſe croit capable de tout, & ne borne ſes pretentions que par l'impuiſſance où il ſe trouve de s'élever plus haut. C'eſt la ſource la plus com-

CHAP. IX.

mune des desordres du monde, & des maux de l'Eglise & des Etats, & mesme de chaque particulier. Car il est impossible qu'une personne mal placée, & qui n'a pas les qualitez necessaires pour s'acquiter d'un employ où elle s'est engagée, n'y fasse une infinité de fautes, & ces fautes qui sont des suites de sa temerité & de sa presomption, la rendent pour l'ordinaire ridicule dans ce monde, & malheureuse pour jamais en l'autre.

Ainsi l'on peut dire avec verité que la connoissance de soy-mesme peut suppléer au defaut de tous les talens, & que le seul defaut de cette connoissance rend au contraire tous les talens inutiles, dangereux & pernicieux à celuy qui les a. Ce n'est pas un grand mal de n'avoir ny memoire, ny intelligence, ny conduite, ny science, ny industrie, ny habileté, pourveu qu'on le connoisse; que l'on emprunte d'autruy ce que l'on n'a pas, & que l'on n'entreprenne rien qui ait besoin des qualitez que l'on n'a pas receuës de Dieu. Un homme qui auroit tous ces défauts, en ne s'appliquant qu'à ce qui luy est proportionné, ne laisseroit

pas d'eſtre eſtimable, puis qu'il pourroit devenir Saint, & qu'il ſeroit ſouvent plus agreable à Dieu que ceux qui auroient toutes les qualitez dont il manqueroit. Il n'en ſeroit privé meſme que pour un moment, c'eſt à dire pour la vie preſente, & il auroit autant de droit que perſonne d'eſperer d'en eſtre bien partagé dans l'autre vie. Mais que l'on ſuppoſe en un homme tant de talens, & tant de lumieres qu'on voudra, s'il ne ſe connoiſt avec cela dans ſes défauts & dans ſes foibleſſes, toutes ſes qualitez ne luy ſeront qu'une occaſion de chûte & de ruine, ſouvent meſme dés ce monde. Il ne ſçaura pas meſurer ſes entrepriſes à ſes forces; il entrera dans des engagemens temeraires, & la preſomption qui n'a point de bornes, quand elle n'eſt point retenuë par le frein de la connoiſſance de ſoy-meſme, l'emportera à des excés dangereux.

CHAP. IX.

CHAP. X.

CHAPITRE X.

Raiſons generales qui nous doivent faire deſirer la connoiſſance de nous-meſmes. Mort du peché toûjours accompagnée de l'ignorance de noſtre Eſtat. Adreſſe des hommes à ſe le déguiſer en corrompant les regles de la morale.

ON peut ajoûter à ces raiſons particulieres qui nous doivent faire deſirer de nous connoiſtre cette raiſon generale, qui doit faire encore plus d'impreſſion ſur noſtre eſprit, & luy donner plus d'horreur de cet aveuglement, que comme la punition commune des reprouvez dans l'autre vie ſera de ſe voir eux-meſmes ; le caractere general des reprouvez en celle-cy eſt de ne ſe voir point : de ſorte qu'il eſt également vray que l'on n'entre dans le Ciel qu'en ſe connoiſſant, & dans l'Enfer qu'en ne ſe connoiſſant pas.

La mort du peché qui eſt la cauſe de la mort éternelle, eſt toûjours ac-

compagnée d'un ſommeil malheu- CHAP.
reux, qui nous prive de la connoiſ- X.
ſance de noſtre état. Et c'eſt pourquoy le Prophete demandoit à Dieu avec inſtance, *qu'il éclairaſt ſes yeux, afin qu'il ne s'endormiſt pas dans la mort*, parce qu'il ſçavoit bien que cette mort eſtoit inſeparable de ce ſommeil, & que pourveu qu'il ne dormiſt pas, il ne mourroit point. *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte.* L'état où le peché reduit l'homme eſt ſi horrible, qu'il ne le pourroit ſouffrir s'il le voyoit, & ainſi les hommes que le plaiſir y attire, trouvent moyen de ſe le déguiſer à eux-meſmes par mille adreſſes qu'ils ſont malheureuſement ingenieux à trouver.

L'une des plus criminelles, & neanmoins des plus communes, eſt celle par laquelle les hommes étouffent en eux-meſmes la lumiere qui condamne leurs déreglemens, en les juſtifiant à leurs propres yeux par de fauſſes regles qui les autoriſent. C'eſt la ſource de tant d'erreurs dans la Morale, & de tant de maximes corrompuës que l'on a toûjours tâché d'introduire dans l'Egliſe, & principa-

CHAP. X.

lement en ces derniers temps. Car les hommes ne voulant pas rendre leurs actions conformes aux loix de Dieu, ont tâché de rendre les loix de Dieu conformes à leurs actions. Au lieu de redreſſer leurs inclinations corrompuës, ſelon la rectitude de cette regle divine, ils ont tâché de courber la regle meſme pour l'ajuſter avec leurs inclinations. Ils ne veulent pas ſeulement ſuivre leurs intereſts & leurs paſſions, mais ils veulent auſſi eſtre approuvez en ſuivant leurs intereſts & leurs paſſions, & ils ne peuvent ſouffrir que leur conſcience leur reproche d'eſtre injuſtes. Ainſi ne trouvant pas leur conte dans les maximes toutes pures que Dieu nous a données pour noſtre conduite, s'ils les laiſſoient dans leur pureté, ils ont tâché de les alterer pour y trouver cette approbation qu'ils cherchent, & appaiſer par là le trouble de leur conſcience qui les inquiette. C'eſt ainſi qu'à la faveur de ces fauſſes lumieres, qu'ils ſont bien aiſes de prendre pour veritables, ils s'établiſſent dans cette paix & ce repos malheureux, qui eſt proprement le ſommeil dont le Pro-

phete demandoit à Dieu d'eſtre preſervé par les rayons de la veritable lumiere. CHAP. X.

Que s'ils ne peuvent réüſſir à ſe cacher entierement cette lumiere qui les condamne, ils ont recours à d'autres moyens pour en affoiblir l'effet & pour arreſter l'impreſſion qu'elle ſeroit capable de faire ſur eux. Quelquefois en laiſſant ſubſiſter la loy, ils ſe contentent de n'y penſer pas, en n'y comparant jamais leurs actions, & en ne les regardant que par d'autres faces qui ne leur repreſentent point ce qu'elles ont de defectueux. S'ils ne peuvent étouffer entierement la veuë de cette oppoſition qu'elles ont aux loix de Dieu, ils en affoibliſſent & en diminuent l'idée en ſe joignant avec une infinité de gens qu'elles condamnent auſſi-bien qu'eux, comme ſi cette foule de criminels eſtoit capable de les défendre contre Dieu. Enfin s'ils ne ſe déguiſent pas les loix de Dieu, ils ſe déguiſent eux-meſmes à eux-meſmes. Ils s'attribuent des motifs & des intentions qu'ils n'ont pas ; & ne veulent pas voir celles qu'ils ont. Ainſi en por-

CHAP. X.

tant un faux jugement de leurs actions, ils ſe juſtifient à eux-meſmes durant toute leur vie par le moyen de cette illuſion volontaire. Voilà le ſommeil dont il faut demander d'eſtre preſervé, & que tout homme de bien doit ſe reſoudre à combattre toute ſa vie en tâchant de ſe connoiſtre ſoy-meſme; & en embraſſant tous les moyens qui y peuvent aider, & que nous allons voir dans la ſeconde Partie de ce Traité.

DE LA CONNOISSANCE de ſoy-meſme.

SECONDE PARTIE.

Qui contient les moyens de l'acquerir

CHAPITRE I.

L'inclination que le peché donne à ne ſe pas connoiſtre n'eſt pas détruite entierement par le deſir que la grace nous donne de nous connoiſtre. Combien la haine que nous avons pour la verité nous doit humilier.

ON n'a pretendu dans la premiere partie de ce Traité que d'inſpirer le deſir de ſe connoiſtre ſoy-même. On ſuppoſe dans celle-cy, ce deſir tout formé, & joint à une reſolution ſincere de travailler à acquerir cette connoiſſance. Il ne s'agit donc

CHAP. I.

plus que de mettre ceux qui ſont bien diſpoſez dans la voye qui y conduit, & de leur ouvrir les moyens les plus propres pour y parvenir ; & ce que l'on leur peut dire d'abord, c'eſt que ce deſir en eſt un des principaux, & qu'il ſuffiroit meſme pour produire cét effet, s'il eſtoit plein & entier. Car il y a cela de different, entre la connoiſſance de ſoy-meſme & celle des objets qui ſont hors de nous, qu'on peut ignorer ces objets, quelque deſir qu'on ait de les connoiſtre ; mais ce qui fait qu'on ne ſe connoiſt pas, c'eſt qu'on ne le deſire pas pleinement, & qu'on nourrit dans le fond de ſon cœur un éloignement ſecret de la verité. C'eſt ce qui s'oppoſe en nous à la lumiere de Dieu, & l'empeſche de penetrer nos eſprits. Sans cela elle nous feroit voir clair dans tous les replis de noſtre cœur ; elle nous avertiroit de toutes nos chûtes, & nous n'aurions beſoin pour nous connoiſtre parfaitement que de nous expoſer à ſes rayons.

On a déja fait voir que cette malheureuſe inclination eſtoit devenuë naturelle à l'homme depuis le peché,

& il faut ajoûter icy que la grace ne la détruit jamais entierement, & que quelque deſir qu'elle nous inſpire de ne nous pas aveugler nous-meſmes, il reſte toûjours, pour le dire ainſi, dans le fond du vieil homme une pente vers cét aveuglement volontaire, qui eſt marquée par ces paroles de JESUS-CHRIST: *Que tout homme qui fait mal, haït la lumiere, & ne vient point à la lumiere, de peur que ſes œuvres ne ſoient connuës: OMNIS qui male agit odit lucem, & non venit ad lucem ut non manifeſtentur opera ejus.* Car comme il n'y a perſonne qui n'ait du penchant au mal, il n'y a perſonne qui n'ait quelque averſion pour la lumiere qui luy découvre ce mal qu'il aime. CHAP. I.

Mais auſſi comme l'inclination au mal que le peché a imprimée dans nos ames, n'empeſche pas que Dieu n'y imprime par ſa grace une inclination contraire, qui nous porte au bien & à la juſtice; cét éloignement naturel que nous avons de la verité n'empeſche pas auſſi l'eſprit de Dieu de nous inſpirer une pente contraire, qui nous fait aimer & chercher la verité. Nous

CHAP. I.

ſommes ſeulement obligez de reconnoiſtre que noſtre cœur eſt partagé ; que nous n'aimons pas pleinement la verité ; qu'il y a en nous deux poids & deux pentes oppoſées, de ſorte que ſi nous avons ſujet de rendre graces à Dieu de ce qu'il nous a donné quelque amour de ſa verité, nous avons auſſi ſujet de nous humilier en nous regardant ſelon cette autre inclination, comme ennemis de cette meſme verité.

Il n'y a rien qui faſſe mieux comprendre la grandeur du déreglement de l'homme que la veuë de cette pente malheureuſe que nous ſentons en nous. Car Dieu eſtant la verité, la lumiere, la juſtice ; haïr la lumiere, la verité, la juſtice, c'eſt haïr Dieu meſme. Cependant l'homme les haït. Il voudroit que cette verité ne fuſt point, que cette lumiere fuſt éteinte, que cette juſtice fuſt abolie, c'eſt à dire, qu'il voudroit que Dieu ne fuſt point. Il en ſouhaite l'aneantiſſement, & ne pouvant réüſſir à le détruire dans ſon eſtre propre, il le détruit, autant qu'il peut, pour ſoy-meſme, en fermant les yeux à la lumiere de ſa verité.

Miſerables hommes, dit ſaint Auguſtin, vous voulez eſtre méchans ; & voyant que la verité vous condamne, vous voudriez qu'elle ne fuſt pas ce qu'elle eſt, au lieu de ceſſer de vouloir eſtre ce que vous eſtes, & de faire auſſi en ſorte qu'elle puiſſe ſubſiſter ſans vous condamner. CHAP. I.

O miſeros homines qui cum eſſe volunt mali, nolunt eſſe veritate qua damnantur mali : Nolunt enim eam eſſe quod eſt, cum ſeipſos debeant nolle eſſe quod ſunt, ut ipſa manente nec ipſa judicante damnentur. *In Joan. tr. 90.*

CHAPITRE II.

Qu'on peut juger combien l'amour que nous avons pour la verité eſt encore foible, en le comparant aux autres paſſions.

VOilà l'état dans lequel non ſeulement nous ſommes nez, mais où nous ſommes encore engagez en partie, & dont nous devons tâcher de ſortir en diminuant autant qu'il nous ſera poſſible cette averſion na- CHAP. II.

CHAP. II.

turelle que nous avons pour la verité, & en travaillant à faire croiſtre en nous ce que Dieu nous a donné d'amour pour elle. Et il eſt bon pour nous exciter davantage à ce travail, de nous convaincre nous-meſmes de la foibleſſe de cét amour. Nous le pouvons facilement en conſiderant combien un amour plein & ſincere pour quelque objet, comme celuy qu'un avare a pour l'argent, eſt different de l'amour que nous avons, ou que nous nous flattons d'avoir pour la verité.

Le cœur d'un avare par exemple ſent un penchant continuel du coſté du gain : les moyens qu'on luy en donne y entrent toûjours ſans reſiſtance: ils y ſont toûjours receus avec une joye ſincere, ſans oppoſition, & ſans partage, il ne faut point de ménagemens ny de temperammens étudiez pour les faire agréer. Toute perſonne eſt bien venuë à les propoſer, amis, ennemis, familiers, étrangers, inferieurs, égaux, ſuperieurs : & bien loin qu'il conçoive de l'aigreur contre ceux qui luy font quelque ouverture pour augmenter ſon bien, ce ſeroit un moyen

certain de l'adoucir s'il eſtoit aigri contre eux. Il ne s'amuſe point à chercher des raiſons pour rejetter ces avis, il n'en prend jamais ſujet d'examiner les défauts de ceux qui les donnent. Il ne pointille point ſur les manieres, ſur l'air, ſur les intentions. Il cherche uniquement à s'éclaircir de la verité de ce qu'on luy dit, & l'examinant de bonne foy, il ne craint rien que de s'y tromper. CHAP. II.

Voilà la maniere dont nous devrions aimer la verité & le modele que le Sage nous en propoſe, en nous ordonnant *de la chercher comme l'argent* ; & nous y pouvons voir que nous l'aimons ſi peu & que nous la cherchons ſi imparfaitement, qu'on peut dire de nous tout le contraire de ce que nous avons dit de cét avare.

Car noſtre cœur n'eſt preſque jamais ouvert du coſté que la verité ſe preſente. Elle y trouve toûjours de la reſiſtance, & n'y entre jamais ſans violence & ſans effort : & ſi quelquefois on la reçoit agreablement en apparence, c'eſt toûjours avec quelque chagrin interieur, de quelque joye ſuperficielle qu'on le déguiſe. Per-

CHAP. II.

ſonne n'eſt propre à nous la faire connoiſtre, & l'amour propre ne manque preſque jamais de nous fournir des reproches contre tous ceux qui l'entreprennent. La Rhetorique n'a point aſſez d'adreſſes ny de delicateſſes pour nous l'inſinuer ſans nous bleſſer. Nous trouvons toûjours de l'excés dans les choſes, des défauts dans l'air, dans les manieres, dans le temps. Et au lieu d'appliquer ſincerement noſtre eſprit à l'examen de ce qu'on nous propoſe, nous ne l'appliquons qu'à une recherche inutile & maligne des défauts de ceux qui nous donnent ces avis. C'eſt le portrait de l'eſprit & de la conduite de la pluſpart des hommes. Les traits en ſont plus marquez dans les uns que dans les autres, mais il y en a peu en qui il n'en paroiſſe quelques traces.

Ne nous flattons donc pas au moins d'une vertu que nous n'avons pas, & gardons-nous bien de dire, comme font tant de gens, que nous ne deſirons rien tant que de nous connoiſtre nous-meſmes, & qu'on ne ſçauroit nous faire plus de plaiſir que de nous y aider. Reconnoiſſons au contraire

que ce ſeroit nous donner une loüan- CHAP. II.
ge qui ſurpaſſe l'homme. Et ainſi que le premier pas que nous ferons pour en ſortir, ſoit d'avoüer ſincerement l'oppoſition que nous ſentons en nous à la connoiſſance de nous-meſmes, & d'en gemir devant Dieu comme l'un de nos plus grands maux.

CHAPITRE III.

Qu'encore qu'il n'y ait que la lumiere de Dieu qui nous puiſſe faire connoiſtre à nous-meſmes, cela n'exclud point l'application à acquerir cette connoiſſance. Deux connoiſſances de l'homme, l'une generale, l'autre particuliere. Défauts communs ne laiſſent pas de nous eſtre propres. Deſcription de l'eſtat de l'homme aprés le peché.

LE ſecond pas qui n'eſt pas moins eſſentiel, eſt de reconnoiſtre l'impuiſſance où nous ſommes de réüſſir dans cette recherche, ſans le ſecours de la lumiere de Dieu. Car il n'y a que cette lumiere qui puiſſe diſſiper les CHAP. III.

CHAP. III.

nuages dont noſtre cœur eſt couvert, & ce n'eſt que par elle que nous pouvons juger ſainement de ce que nous y découvrons ; nos mouvemens eſtant bons ou mauvais, ſelon qu'ils ſont conformes ou contraires à la verité qui en eſt la regle. Enfin il n'y a que Dieu qui nous puiſſe donner une connoiſſance de nous-meſmes qui ſoit temperée dans la juſte proportion dont noſtre infirmité a beſoin : Celle que nous pouvons acquerir par des efforts purement humains eſtant quelquefois auſſi dangereuſe que l'ignorance meſme de noſtre état, parce qu'elle eſt capable de porter l'ame au découragement, & à une eſpece de deſeſpoir, au lieu que celle que Dieu luy donne la ſoûtient en meſme temps qu'elle la rabaiſſe, & ne l'abat jamais par la veuë de ſes miſeres, qu'elle ne la releve par la confiance en la miſericorde de Dieu.

Mais cette perſuaſion ferme qu'on ne doit attendre cette connoiſſance ſi neceſſaire que de la pure grace de Dieu, n'exclud nullement les reflexions qu'il faut faire pour l'acquerir. Car la grace ſe cache ſouvent ſous ces

ces reflexions, & elle s'en ſert pour faire entrer ſes lumieres dans noſtre eſprit. Il faut donc agir à l'égard de ce point ſi important de la vie Chrétienne, comme à l'égard de tous les autres. C'eſt à dire qu'il faut demander à Dieu la connoiſſance de ſoy-même comme ne dépendant que de luy ſeul, & qu'il faut travailler à l'acquerir, comme ſi elle ne dépendoit que de noſtre ſoin : & c'eſt dans cette veuë que nous donnerons icy quelques ouvertures qui peuvent aider dans cette recherche. CHAP. III.

Il y a deux ſortes de connoiſſances de l'homme, l'une generale, & l'autre particuliere. La premiere découvre ce qui convient à tous les hommes dans l'état du peché où ils ſont nez ; l'autre nous apprend ce que nous avons ajoûté à cette corruption commune. Car quoy qu'elle ſoit la meſme dans tous par ſa racine, elle prend neanmoins une infinité de diverſes formes, ſelon que l'ame s'y abandonne plus ou moins, & que la concupiſcence eſtant déterminée & excitée par les occaſions & par les objets ſe répand plus d'un coſté que d'un au-

CHAP. III.

tre : de ſorte que par ce different mélange de déreglemens particuliers, ils ſe forme autant de diverſes maladies & de divers états qu'il y a d'ames differentes.

C'eſt ſans doute à cette connoiſſance particuliere de noſtre état que nous devons tendre. Car il nous ſerviroit peu de contempler le portrait general de la corruption de l'homme, ſi nous ne nous en ſervions pour tracer le noſtre, puis qu'il s'agit de nous guerir en particulier, & non les hommes en general. Mais la connoiſſance de l'état commun des hommes ne laiſſe pas d'eſtre tres-utile, & elle comprend meſme la plus grande partie de cette connoiſſance particuliere que nous cherchons. Car ces défauts & ces vices pour eſtre communs, ne laiſſent pas d'eſtre les vices & les défauts de chacun de nous. Ils ne ſubſiſtent point en l'air, ny dans quelque eſtre ſeparé de nous ; ils ſont en nous, & ils nous rendent chacun auſſi miſerables que ſi nul autre ne les avoit.

Cherchons donc une partie de ce que nous ſommes dans la connoiſſance generale de l'homme corrompu;

& pour nous la repreſenter par quelque image, ſervons-nous de celle que l'Ecriture employe pour exprimer celuy de Jeruſalem, en diſant, que depuis la teſte juſques aux pieds, il n'y avoit point en elle de partie ſaine : *A planta pedis uſque ad verticem non eſt in ea ſanitas.* Qu'on s'imagine donc une playe univerſelle, ou plûtoſt un amas de playes, de peſtes, de charbons, dont le corps d'un homme ſoit tout couvert ; qu'entre ces playes il y en ait qui paroiſſent plus envenimées & plus enflâmées, d'autres qui ſemblent comme amorties, & ſans ardeur ; mais qu'elles ayent neanmoins cela de commun, qu'elles puiſſent toutes devenir mortelles, celles meſmes qui paroiſſent approcher de la gueriſon, ſe pouvant aigrir & enflammer de nouveau par diverſes cauſes interieures & exterieures capables de produire cét effet, ſans que cét homme ait aucun moyen ny aucune force pour l'empeſcher. Voilà l'image de l'état où nous ſommes nez, & de ce que nous ſommes par la nature. L'amour de nous-meſmes qui eſt le centre & la ſource de toutes nos ma- CHAP. III.

CHAP. III.

ladies, nous donne une inclination violente pour les plaiſirs, pour l'élevation, & pour tout ce qui nourrit noſtre curioſité, afin de remplir par là le vuide effroyable que la perte de noſtre bonheur veritable a cauſé dans noſtre cœur. Et cette inclination nous diſpoſe à nous procurer ces trois objets de nos deſirs par toutes ſortes de voyes, quelques injuſtes & quelques criminelles qu'elles ſoient.

Mais comme ces objets ſe diverſifiant en mille manieres agiſſent plus ou moins ſur noſtre imagination & ſur nos ſens, les mouvemens par leſquels noſtre ame s'y porte ſont auſſi fort differens. Et c'eſt ce qui fait la diverſité de nos paſſions, dont le divers aſſemblage & les divers degrez font la difference des humeurs & des diſpoſitions particulieres des hommes. Les unes ſont plus criminelles, les autres plus innocentes ſelon leurs objets. Les unes plus vives, les autres plus languiſſantes, ſelon la maniere dont elles s'y portent. Il y en a meſme qui paroiſſent tout à fait éteintes, parce que le cœur eſt dominé par une paſſion contraire. Et ce ſont là

ces playes ſans feu & preſque gueries dont nous parlions tout à l'heure. Mais il ne faut pas s'y fier abſolument. Car jamais elles ne ſe referment ſi bien qu'elles ne puiſſent s'envenimer de nouveau. Quelque éloignement que nous ayons de certains vices, il reſte pourtant toûjours en nous aſſez de penchant pour nous y faire tomber, ſi Dieu permettoit que les penſées qui nous en peuvent détourner s'éloignaſſent de noſtre eſprit, que les objets qui nous y peuvent porter agiſſent vivement ſur nous, & enfin qu'il ſe fiſt un amas de circonſtances exterieures capables d'irriter noſtre concupiſcence, & de la tourner de ce coſté-là : Ce qui a donné lieu à ſaint Auguſtin d'établir cette belle regle : *Que de tous les pechez que les hommes commettent, il n'y en a aucun qu'un autre homme ne commiſt s'il n'étoit aidé par celuy qui a fait l'homme : NVLLVM peccatum facit homo quod non faciat alius homo, ſi non adjuvet rector à quo factus eſt homo.*

CHAP. III.

Ainſi ne nous flatons jamais d'une entiere exemption d'aucun vice, ny

CHAP. III.

d'un amortiſſement total d'aucune paſſion, & reconnoiſſons en nous cette malheureuſe capacité de tous les crimes & de tous les déreglemens des hommes. Que cette veuë ne nous permette jamais de nous élever au deſſus de qui que ce ſoit: Qu'elle nous rabaiſſe & nous humilie par tous les deſordres & par tous les défauts que nous remarquerons dans les autres, puis qu'ils ſont noſtres en quelque façon par la pente que nous y avons, & par l'impuiſſance où nous ſommes de nous en garantir, ſi Dieu ne nous en preſerve. Ainſi l'hiſtoire des hommes, qui ne comprend preſque que celle de leurs paſſions, de leurs foibleſſes & de leurs deſordres, deviendra en quelque ſorte noſtre propre hiſtoire; & au lieu qu'elle n'eſt pour la pluſpart des gens qu'un divertiſſement aſſez vain, elle ſera pour nous, ſi nous la conſiderons dans cét eſprit, une inſtruction tres-ſolide qui nous remettra ſans ceſſe nos défauts devant les yeux, & qui nous fera reconnoiſtre ou ce que nous ſommes en effet, ou ce que nous pouvons devenir, ſi Dieu nous abandonne à nous-mêmes.

CHAP. III.

C'eſt par ces reflexions que nous devons faire ſans ceſſe ſur tout ce que l'on voit & que l'on apprend des déreglemens des hommes, qu'il faut tâcher de concevoir plus diſtinctement la corruption de noſtre nature. Car il ne ſuffit pas d'en avoir ſeulement une idée confuſe & generale, comme celle que nous venons de tracer. Il faut en conſiderer en détail les diverſes parties, & les effets qui en dependent, & s'efforcer de connoiſtre à fond l'injuſtice, la vanité, & la foibleſſe de l'homme, le progrez & les effets de ſes paſſions, en s'appliquant toûjours ces connoiſſances communes; & ſans ſe contenter de reconnoſtre ſimplement que nous avons la racine & la ſource de tous ces défauts, tâcher de plus de découvrir ce que ces racines ont produit en nous, & juſqu'à quel point elles y ſont vivantes.

CHAPITRE IV.

Que pour ſe connoiſtre ſoy-meſme il faut s'inſtruire des regles de la Morale, tant de celles qui ne ſont point conteſtées que de celles qui le ſont. De quelle ſorte l'amour propre élude les unes & les autres.

CHAP. IV.

MAis comme le deſordre & l'injuſtice de l'homme ne ſont que des privations de l'ordre où il devroit eſtre, & de la juſtice à laquelle il doit demeurer attaché, il eſt clair qu'on ne les ſçauroit connoiſtre comme il faut, ſans connoiſtre cét ordre & cette juſtice, c'eſt à dire les loix divines & eternelles, qui reglent les devoirs des hommes, & dont ils ne ſçauroient s'éloigner ſans tomber dans le déreglement & dans l'injuſtice. Mais comme ce n'eſt pas icy le lieu d'en traitter à fond, & que c'eſt plûtoſt la matiere d'une Morale toute entiere, que d'un petit écrit comme celuy-cy; l'on ſe contentera d'y propoſer en general quelques avis pour

éviter dans l'étude qu'il en faut faire toute ſa vie, les égaremens volontaires & les illuſions ſubtiles où l'averſion pour la verité nous engage ſans que nous nous en appercevions, ou plûtoſt ſans que noſtre eſprit veüille avoüer qu'il s'en apperçoit. CHAP. IV.

Entre les regles qui preſcrivent les devoirs des hommes, & ſur leſquelles ils ſeront jugez, il y en a de generalement reconnuës, comme, par exemple, que le meurtre, le vol, l'adultere, la fornication, le faux témoignage ſont des actions criminelles; & d'autres au contraire, ſur leſquelles il y a quelque partage entre ceux qui ſe mélent de decider ces ſortes de queſtions.

Je ne pretend point par cette diviſion oſter la certitude & l'évidence à ces regles conteſtées. Car je ſçay qu'il y en a quelques-unes qui ne ſont pas moins claires ny moins certaines que les principes les plus generalement receus de tous les hommes, & deſquelles on ne peut douter que par un défaut d'application, ou par un aveuglement de paſſion & de malice. Je veux ſeulement marquer le fait, &

CHAP. IV.

distinguer les veritez de Morale en ces deux classes, par rapport, non à leur évidence réelle, mais à la disposition effective des hommes, qui ont reçû les unes unanimement, & qui se sont partagez à l'égard des autres.

Je mets mesme au rang de ces regles contestées, celles qui quoy que peu attaquées par des écrits & des discours, le sont neanmoins par la pratique, & que bien des gens qui veulent passer pour mener une vie Chrétienne, ne laissent pas de violer par leur conduite, sans cesser pour cela de trouver des Confesseurs qui les tolerent, ou qui les approuvent, & sans perdre l'estime de personnes reglées & Chrétiennes. Il y a, par exemple, assez peu de Confesseurs qui voulussent autoriser par une décision formelle, le Bal, la Comedie, les Romans, la maniere si peu modeste dont les femmes s'habillent presentement, l'usage que l'on fait communément des biens de l'Eglise, la recherche des dignitez Ecclesiastiques. Cependant puis qu'on voit tant de gens qui ont quelque conscience, qui ne font nul scrupule de toutes ces choses, il faut

qu'il y ait des Confeſſeurs qui n'y trouvent rien à redire, & qui ne croyent pas qu'on ſoit obligé de les quitter. CHAP. IV.

Quiconque deſire de ſe connoiſtre doit donc s'inſtruire & s'éclaircir de ces deux genres de veritez, puis que c'eſt par là qu'il doit juger de ſoy-même & de ſon état. Et il eſt bien facile de le faire à l'égard des premieres: Car il n'eſt beſoin que de le vouloir ſerieuſement. Elles ſont expoſées à tous ceux qui deſirent de s'en informer. On les trouve par tout. Mais s'il eſt aiſé de les apprendre d'une maniere ſpeculative, il ne l'eſt pas de s'en ſervir comme d'une lumiere pour découvrir le fond de ſon cœur, & pour juger de ſes actions. Car l'amour propre qui ne peut pas toûjours empeſcher qu'elles n'entrent dans noſtre memoire, fait en ſorte d'ordinaire qu'elles y demeurent ſteriles, c'eſt à dire, qu'elles ne nous ſervent jamais de regles : que nous n'y comparions jamais nos actions : que nous n'en tirions jamais les conſequences les plus naturelles & les plus certaines : qu'elles ne nous viennent dans l'eſ-

CHAP. IV.

prit que quand il s'agit d'en discourir; & enfin que nous les regardions à peu prés, comme ces opinions des anciens Philosophes, que nous sommes bien-aises de garder en dépost dans nostre memoire, comme des points de science & d'érudition, mais par lesquels nous ne pensons point à regler nostre conduite.

Il faut considerer cette disposition de nostre cœur comme un de nos plus grands maux, puis qu'elle fait que la verité qui en devroit estre le remede, ne sert qu'à les augmenter par le mauvais usage que nous faisons de sa lumiere. Car ne nous estant donnée que pour nous conduire, nous en devenons injustes possesseurs dés lors que nous ne nous en servons pas pour cette fin. Nous devons donc faire toutes sortes d'efforts pour remedier à ce mal; & ainsi quelque éloignement que nous sentions pour la verité, il faut que nous nous forcions nous-mesmes d'en approcher, & de nous en servir comme d'un flambeau pour chercher dans les plus profonds replis de nostre ame tout ce qui peut y estre contraire.

CHAP. IV.

Mais ſi l'amour propre a aſſez d'adreſſe pour arreſter dans la pluſpart du monde, l'effet des veritez les plus conſtantes, & dont on eſt le plus convaincu, il élude encore bien plus facilement celles qui ſont combattuës, ou par des opinions contraires formellement ſoûtenuës, ou par une pratique oppoſée. Car il fait, ou que les gens demeurant dans l'incertitude & dans le doute, ne laiſſent pas d'agir comme s'ils eſtoient le plus aſſurez de ce qu'il faut croire dans ce partage de ſentimens; ou qu'ils ſe déterminent au party qui favoriſe leurs inclinations, par des raiſons ſi frivoles, qu'ils auroient honte de les dire ſi on les y obligeoit; ou qu'ils ſuivent aveuglement l'exemple des autres, ſans qu'ils ayent jamais examiné ſi cét exemple les mettoit en ſeureté, & s'ils en ſeroient quittes devant Dieu, en luy alleguant qu'ils ont ſuivy le train commun; & enfin il ſçait ſi bien arreſter ſur ce point leur curioſité, qu'ils n'apprehendent rien tant que d'y voir trop clair.

Ce n'eſt point mon deſſein de déci-

der icy aucun des points que j'ay ap-

CHAP. IV.

pellé conteſtez, parce qu'il ſe trouve des gens dans l'Egliſe qui les combattent, ou par leurs opinions, ou par leur pratique. Je dis ſeulement que ce repos où vivent ceux qui ſuivent des ſentimens relâchez, ſans les avoir jamais examinez ſerieuſement, eſt viſiblement déraiſonnable, & qu'il ne peut venir que de la corruption de leur cœur, du deſir ſecret qu'ils ont de n'eſtre pas troublez dans la joüiſſance des objets de leurs paſſions par les remors de leur conſcience, & enfin de la crainte d'eſtre obligez de ſe condamner à l'égard du paſſé, & de changer de conduite à l'avenir. C'eſt là ce qui étouffe leur crainte, & les empeſche d'avoir, à l'égard de leur ſalut, les meſmes ſentimens qu'ils éprouvent à l'égard de toutes les autres choſes. Car ſi des Medecins habiles leur diſoient qu'une certaine viande eſt empoiſonnée, ils ſe garderoient bien d'en manger avant que de s'eſtre aſſurez que ces Medecins ſe trompent. Si on leur donnoit avis qu'il y euſt une entrepriſe formée contre leur vie, que le feu eſt à leur logis, ils ne ſe fieroient nullement aux diſcours de ceux

qui leur diroient le contraire ſans leur en apporter aucune preuve ; ils ne manqueroient point d'approfondir ces avis, & ils ne ſe tiendroient point en repos qu'ils ne ſe fuſſent parfaitement éclaircis de la verité. D'où vient donc que quand ils entendent dire que des perſonnes éclairées ſont convaincuës, que des choſes qu'ils pratiquent ne ſont nullement permiſes, qu'elles ſont capables de les perdre, qu'elles ſont condamnées par la Loy de Dieu comme des crimes, ils en ſont pourtant ſi peu émus, que tout eſt capable de les raſſurer ? D'où vient qu'ils ne prennent jamais la peine d'examiner à fond les raiſons du ſentiment qui ne leur eſt pas favorable, ny d'entretenir aucun de ceux qui en ſont perſuadez, mais qu'ils s'arreſtent à de certaines raiſons ſuperficielles, & que pourveu qu'ils ſe voyent authoriſez par une troupe de gens, dont ils eſtiment d'ailleurs tres-peu la lumiere & la pieté, ils s'imaginent n'avoir rien à craindre ? Qui ne voit que c'eſt leur paſſion qui ſuſpend leur raiſon, & qui luy cache les plus communes regles du bon ſens, qu'elle

CHAP. IV.

CHAP. IV.

ne ſe pourroit empeſcher de voir ſi elle n'eſtoit comme liée par le cœur qui apprehende d'eſtre troublé dans ſes inclinations ?

Ce que nous devons donc faire pour éviter un déreglement ſi viſible & ſi propre à nous jetter & à nous entretenir dans l'aveuglement, eſt d'établir par un principe inviolable de nôtre conduite, de ne ſuivre jamais dans la pratique aucune de ces opinions favorables aux inclinations de la nature, & qui ſont condamnées par des gens de bien, à moins que d'eſtre pleinement aſſurez que ces gens de bien ſe trompent, & ſont dans un excez de ſeverité. Autrement nous ne ſçaurions nous exempter de temerité ; & l'imprudence que nous commettons en ſuivant une conduite ſi déraiſonnable nous devroit eſtre un prejugé que nous nous trompons meſme dans le fond, & que c'eſt l'averſion que nous avons pour la verité qui nous empeſche de le reconnoiſtre.

Ce ne ſeroit pas avoir peu avancé dans la connoiſſance de ſoy-meſme que de s'eſtre inſtruit des principales veritez ſur leſquelles on doit juger

de ſes actions & de ſon eſtat. Mais il faut ajoûter à la connoiſſance des Loix de Dieu, celle de ſa grandeur, de ſa bonté, des obligations infinies que nous luy avons, des droits qu'il a ſur les hommes en qualité de Createur & de Redempteur. Il y faut ajoûter les ſuites neceſſaires du peché, & ſe regarder en qualité de pecheurs comme reduits au dernier degré de la baſſeſſe & du neant : *Vide Domine & conſidera quoniam ſum vilis* : comme ayant merité que toutes les creatures s'élevent contre nous : comme eſtant indignes de tous les ſoulagemens, de toutes les conſolations, de toutes les aſſiſtances que nous en recevons, & enfin comme n'ayant aucun droit de nous plaindre d'aucun mauvais traitement, parce qu'il n'y en a point que nous ne meritions. Que ſi nous comparons enſuite ces ſentimens que noſtre état exige de nous, avec ceux que nous avons effectivement, avec cette inclination violente à l'élevation, avec cette delicateſſe & cette ſenſibilité dans les plus petits maux & les plus legeres injures, avec cette pente tyranique à nous aſſujettir tous

CHAP. IV.

CHAP. IV. les hommes, & à rapporter tout à nous, il eſt impoſſible que nous ne ſoyons étonnez d'une diſpoſition ſi monſtreuſe, & ſi oppoſée à la raiſon & à la juſtice.

CHAPITRE V.

Que pour ſe connoiſtre il faut eſtudier ſes inclinations bonnes & mauvaiſes.

CHAP. V. QUoy que ces conſiderations ſoient utiles à tout le monde, elles ſont neanmoins particulierement propres à ceux qui reviennent à Dieu aprés de grands égaremens. Mais il y a une autre étude de ſoy-meſme beaucoup plus longue & plus difficile, & qui fait l'exercice des juſtes, meſme durant toute leur vie. Elle conſiſte à tâcher de connoiſtre ſes paſſions, ſes humeurs, ſes foibleſſes, ſes défauts, les déguiſemens dont l'amour propre ſe ſert pour les couvrir & aux autres & à nous-meſmes, & les injuſtices ſecrettes où il nous engage. C'eſt à quoy chacun eſt obligé de

CHAP. V.

s'appliquer avec ſoin, comme à un des principaux moyens de s'avancer dans la pieté, & meſme de s'y maintenir. Car toutes les fautes des juſtes, & legeres & importantes, ne viennent d'ordinaire que de ce qu'ils ne ſe connoiſſent pas aſſez, qu'ils ne ſe font point aſſez juſtice, & qu'ils ſe diſſimulent à eux-meſmes une grande partie de leurs défauts.

Il ne faut qu'eſtre bien perſuadé de l'importance de ce devoir, & s'appliquer à le pratiquer, pour découvrir d'abord en nous un grand nombre de défauts. Car il eſt certain que ce qui fait ordinairement que la pluſpart de nos fautes nous demeurent inconnuës, c'eſt que ſi-toſt que nous en appercevons quelqu'une, nous en détournons la veuë comme d'un objet qui nous incommode, & qu'ainſi elles font peu d'impreſſion ſur noſtre eſprit. Nous ne les regardons meſme que ſeparément, comme ſi nous n'avions que le défaut que nous ſommes forcez de voir en ce moment-là. Tous ceux que nous avons remarquez par le paſſé demeurent comme aneantis à noſtre égard. Nous ne comptons

CHAP. V.

pour rien les habitudes & les inclinations qui en reſtent, & ne nous arreſtant ainſi qu'aux ſimples actions, & encore le plus legerement qu'il nous eſt poſſible, nous n'avons jamais lieu de former de nous une idée qui ſoit fort humiliante.

On ne ſçauroit faire aucun progrés dans l'étude de ſoy-meſme, qu'en corrigeant ce défaut, & en prenant une voye toute contraire, qui eſt de forcer ſon eſprit à conſiderer ſes fautes & ſes imperfections avec une application ſerieuſe, de les ajoûter les unes aux autres à meſure qu'on les découvre, de tâcher d'en penetrer la ſource, d'examiner les effets de ſes paſſions, de ne s'imaginer pas facilement qu'elles ſoient détruites pour avoir eſté quelque temps ſans action, & de ſe ſervir de cette image pour s'en humilier devant Dieu & devant les hommes.

En un mot il faut agir à peu prés dans cette étude, comme ſi on avoit entrepris de travailler toute ſa vie à faire ſon portrait ; c'eſt à dire, qu'il faut y donner tous les jours quelque coup de pinceau, ſans effacer ce qui en

eſt déja tracé. Ainſi on remarquera tantoſt une paſſion, & tantoſt une autre. On découvrira aujourd'huy une illuſion de l'amour propre, & une autre demain. Et par là nous formerons peu à peu un portrait ſi reſſemblant que nous pourrons voir à chaque moment tout ce que nous ſommes ; de ſorte que nous aurons ſans ceſſe lieu de nous dire à nous-meſmes : Voilà ce que je ſuis : voilà ce que j'ay tant aimé, & dont je voudrois que tout le monde fiſt l'objet de ſon eſtime & de ſon affection.

CHAP. V.

On ne doit pas oublier dans cét amas de nos défauts ceux qui n'étant qu'exterieurs & involontaires, ne nous rendent pas proprement coupables devant Dieu : Car ce ſont ceux qui nous rabaiſſent ſouvent le plus à nos propres yeux, parce que nous ſommes ſi vains, que nous jugeons ordinairement de nous-meſmes plûtoſt par rapport aux hommes, qu'à la verité. Et de plus ces défauts nous rendant incapables de certaines actions & de certains emplois, doivent avoir place dans les deliberations que nous faiſons pour entrer, ou ne pas

CHAP. V. entrer dans les divers engagemens qu'on nous peut propoſer.

Enfin comme ils ſont d'ordinaire beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des autres, nous ſommes obligez d'y avoir beaucoup d'égard, puis que nous devons regler en partie noſtre conduite ſur cette impreſſion, qui nous ouvre ou qui nous ferme l'entrée de leur cœur, & qui les diſpoſe à ſe choquer, ou à ne ſe choquer pas de nos actions.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut conſiderer ſes défauts dans leur grandeur & dans leurs ſuites, & ſes vertus avec les imperfections qui y ſont jointes, & le mauvais uſage que nous en avons fait.

CHAP. VI. LEs défauts & les vertus doivent comme nous avons dit eſtre également l'objet de l'examen de nous-meſmes. Mais il faut tâcher de connoiſtre l'étenduë & la grandeur de ſes défauts, les bornes & les imperfections de ſes vertus. L'un & l'autre

ſont neceſſaires pour ſe former la vraye idée de ſoy-meſme. Car l'on ſe trompe également dans l'un & dans l'autre, par la pente que l'amour propre nous donne à cacher ou à diminuer ce que nous avons de mauvais, & à mettre en veuë ou à augmenter ce que nous avons de bon.

CHAP. VI.

Pour éviter ces illuſions, il faut remarquer qu'à l'égard des défauts, on ne doit pas ſimplement juger de leur grandeur & de leur eſtenduë par rapport aux effets qu'ils ont eus, mais auſſi par rapport aux effets qu'ils pouvoient avoir, ſi Dieu ne les eût arreſtez. Car il n'y a point de paſſion qui ne puiſſe eſtre la cauſe de noſtre perte. Une legereté, un petit mouvement de colere, une parole de vanité, une complaiſance déreglée, un manquement de circonſpection, peuvent quelquefois avoir des ſuites qui changent tout l'état de noſtre vie. C'eſt ce que nous connoiſtrons clairement dans l'autre monde, où Dieu nous fera voir qu'il nous a fait éviter une infinité de precipices, dans leſquels le poids de nôtre concupiſcence nous auroit entraînez s'il n'en avoit détourné le cours.

CHAP. VI.

Et nous en pouvons meſme connoître une partie dés cette vie, ſi nous faiſons reflexion ſur ce qui nous pouvoit arriver de toutes les fautes que nous avons commiſes, & ſur les excés où nos paſſions nous auroient pû porter, ſi elles euſſent eſté violemment excitées par les objets, & favoriſées par les occaſions, & qu'elles n'euſſent point eſté arreſtées par les obſtacles que Dieu y a mis pour les retenir dans de certaines bornes. Ce qui nous oblige de reconnoiſtre que ce n'eſt point par noſtre moderation & par noſtre ſageſſe que nous avons évité ces grands inconveniens, mais par la ſeule miſericorde de Dieu.

On doit retrancher dans l'examen des vertus que nous croyons avoir ce qu'il y a de purement naturel, & où la grace n'a point de part. Car Dieu, qui doit eſtre la regle de tous nos jugemens, ne fait aucun état de ce qui ne vient que de la nature. Il en faut retrancher les effets de l'habitude qui n'eſt encore qu'une autre nature. Il en faut retrancher tout ce qui naiſt du deſir de plaire aux hommes, & des autres veuës ſecrettes d'intereſt & de paſſion,

CHAP. VI.

paſſion, parce que tout cela eſt mauvais & corrompu. Il en faut ſeparer ce que nous avons détruit par noſtre ingratitude & par nos pechez, parce que cela ne ſubſiſtant plus aux yeux de Dieu, il ne doit pas ſubſiſter aux noſtres. Il faut conſiderer combien ces vertus, quelles qu'elles ſoient, ont peu d'étenduë, de force & de fermeté; avec combien peu d'amour & de zele nous nous y portons; & aprés tous ces divers retranchemens, il faut nous demander à nous-meſmes ce qui nous en reſte.

Non ſeulement les bonnes qualitez & les vertus ne ſont rien aux yeux de Dieu, quand elles ſont détruites par des crimes, mais ſans que nous en ayons commis, elles nous deviennent ſouvent inutiles, & nous rendent même coupables par le peu d'uſage que nous en faiſons. Car les dons de Dieu enferment toûjours quelque nouvelle obligation. Il demande davantage à ceux à qui il a plus donné. Nous luy devons l'uſure de ſes faveurs & de ſes graces; & ſi nous manquons à le luy rendre, il vaudroit mieux que nous ne les euſſions point reçûës.

CHAP. VI.

S'il nous a donné un naturel favorable ; s'il nous a preservé des tentations qui emportent la plusparr des autres ; si nous avons eu peu à combattre dans nous-mesmes ; s'il nous a donné quelques bonnes qualitez d'esprit, quelque pente & quelque inclination à la vertu ; enfin s'il nous a donné les vertus mesmes, nous devons regarder tout cela comme des talens que nous n'avons reçûs de Dieu qu'à condition de les faire profiter : de sorte que si nous connoissons que nous ne l'ayons pas fait, il n'y a rien qui nous doive donner plus de confusion & plus de crainte.

Nous devons sur tout considerer le mauvais usage que nous avons fait de toutes les veritez de Dieu, soit en nous en élevant interieurement ou exterieurement, soit en les profanant par des entretiens indiscrets, soit en nous en servant, non pour nous mépriser nous-mesmes, mais pour mépriser les autres. Car c'est-là l'usage ou plûtost l'abus le plus ordinaire que l'on en fait. Il est impossible que ceux qui connoissent un peu les veritez de l'Evangile ne voyent en même temps

CHAP. VI.

qu'elles ſont peu obſervées par un grand nombre de perſonnes qui font d'ailleurs profeſſion de pieté. On voit qu'ils manquent de lumiere en pluſieurs points, & qu'ils tombent en des fautes conſiderables. Et la malignité ſe mettant de la partie, prend plaiſir à s'occuper de ces défauts. Elle les exagere, elle s'en remplit, & détourne par là noſtre eſprit de tout ce qui pourroit l'édifier dans ceux en qui nous le remarquons. Tout bleſſe & tout choque ces gens ſi éclairez, mais peu charitables. Si un Monaſtere ne ſuit pas avec exactitude les regles de deſintereſſement preſcrites par les Canons de l'Egliſe, ils n'y voyent plus rien de bon, ils ne s'occupent que de cela, & ne comptent pour rien tout ce qu'il a d'ailleurs de vertu. Ils ont raiſon en ce qu'ils condamnent, mais ils n'en ont pas de le condamner avec ſi peu de douceur, d'humilité & de charité : de ſorte que ſouvent la maniere dont ils blâment les défauts des autres, eſt plus blâmable que ces défauts meſmes.

CHAP. VII.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut tâcher de connoître ſes défauts cachez : qu'ils peuvent eſtre tres-grands, quoy que nous ne les connoiſſions pas.

IL n'eſt pas ſi difficile d'arriver à ce degré de connoiſſance de ſoy-même dont nous avons parlé juſqu'icy, puis qu'il ne renferme encore que des défauts viſibles. Il eſt bien plus difficile de découvrir en ſoy ceux qui nous ſont cachez par noſtre peu de lumiere, ou par les adreſſes de l'amour propre, nous avons tout lieu de craindre que nous n'en ayons beaucoup de ce genre-là. Car comme nous ne voyons preſque perſonne en qui nous ne croyons reconnoiſtre des défauts qui leur ſont inconnus, pourquoy ſuppoſerons-nous que nous ſommes plus exemps que d'autres de cette illuſion ſi commune ?

On n'a pas même lieu de s'aſſurer que ces défauts cachez ne puiſſent eſtre fort conſiderables, & ne ſoient

jamais capables de nuire au ſalut. L'aveuglement où nous ſommes nous en peut cacher de forts importans. Combien voit-on de gens, par exemple, qui faute de connoiſtre le peu d'étenduë de leur eſprit, entrent dans des engagemens où ils commettent de tres-grandes fautes ? On choiſit mal ſes occupations & ſes emplois, on mépriſe ceux auſquels on ſeroit propre, & on s'applique à d'autres dont on eſt fort incapable. On s'engage en des conteſtations qui ont de fâcheuſes ſuites. On ſe perſuade fortement d'avoir raiſon quand on a tort : & ſur ce fondement on traite les autres avec hauteur & avec dureté. On excite des murmures contre ſoy. On détruit toute l'édification qu'on auroit pû donner par ſes autres actions. Il y a des gens, qui faute de connoiſtre ce qu'ils ont de choquant dans leur humeur & dans leur conduite, portent la froideur & le dégouſt dans le cœur des autres, qui deſuniſſent par là des Societez entieres, qui détournent des perſonnes de leur voye, & étouffent en elles les ſemences que Dieu y avoit miſes. Il y en a qui ſervent

CHAP. VII.

CHAP. VII.

d'obſtacles, ſans y penſer, à beaucoup de choſes utiles & neceſſaires, parce qu'on ne ſçait comment ſe prendre à traiter avec eux.

Il y en a que de petites attaches, ou des préventions opiniâtres qu'ils ne connoiſſent point, empeſchent de ſatisfaire à des devoirs importans, dont l'omiſſion ſcandaliſe ceux qui les voyent agir, & cauſe de grands inconveniens. Enfin il arrive rarement que les chûtes viſibles n'ayent pas leur ſource dans ces défauts que l'on ne veut pas voir.

Cela doit ſuffire pour nous obliger de joindre à l'examen que nous devons faire de nous-meſmes, tous les ſecours que nous pouvons tirer des autres pour nous mieux connoiſtre. Il y a divers moyens de ſe les procurer; mais je n'en marqueray icy que deux principaux qui en comprennent pluſieurs. L'un eſt d'aller en quelque ſorte au devant de la verité, en la cherchant dans l'exemple & dans les inſtructions des autres: L'autre de la laiſſer approcher de nous en luy donnant un accés libre, & en oſtant tous les obſtacles qui l'en éloignent.

CHAPITRE VIII.

Comment on doit aller au devant de la verité en la cherchant dans l'exemple des autres, & en tâchant de s'édifier de leurs vertus, & de s'inſtruire par leurs défauts.

ON cherche la verité dans l'exemple des autres, par les reflexions que l'on fait ſur les actions des hommes, ce qui s'étend à leurs vertus & à leurs défauts. Leurs vertus nous inſtruiſent de celles qui nous manquent, elles nous convainquent de noſtre foibleſſe & de noſtre lâcheté, & elles nous humilient par cette comparaiſon. Il ſuffit même ſouvent qu'il y ait quelque differance de lumiere & de conduite entre les autres & nous, pour nous donner lieu de nous détromper. Car encore que l'amour propre nous perſuade d'abord que c'eſt nous qui avons la raiſon de nôtre coſté, ſi nous remarquons neanmoins que la conduite des autres ait ordinairement de bons ſuccés, & que la

CHAP. VIII.

noſtre au contraire en ait toûjours de mauvais, il faudroit que nous fuſſions bien opiniâtres pour ne pas croire que c'eſt nous qui avons tort.

C'eſt preſque là le ſeul moyen de reconnoiſtre en ſoy ce qu'on appelle fauſſeté d'eſprit, qui eſt un défaut qui fait prendre les affaires de travers, qui engage en de faux partis, en des avis écartez, & en de mauvais raiſonnemens. Car encore que ce même défaut d'eſprit qui produit ces faux jugemens, ſoit un obſtacle à les reconnoiſtre directement, s'il arrive neanmoins qu'un homme ait lieu de remarquer qu'il ſe trouve ordinairement ſeul de ſon ſentiment, & que ſes penſées ſont preſque toûjours oppoſées à celles de tous les autres, il faudroit qu'il euſt une extrême attache à ſon propre ſens, pour n'en pas conclure qu'il y a bien de l'apparence que le défaut eſt de ſon coſté. Et ainſi le moins qu'il puiſſe faire, c'eſt de ſe défier de ſes lumieres & de la qualité de ſon eſprit, & de conſulter ſincerement ſur les points dans leſquels il aura des avis particuliers, les perſonnes les plus habiles & les plus deſintereſſées

qu'il pourra, en tâchant de bonne foy d'entrer dans leurs raiſons. CHAP. VIII.

Il eſt d'autant plus important de tâcher à s'édifier des vertus & des bonnes qualitez des autres, que nous devons reconnoiſtre en nous une inclination qui nous porte à faire tout le contraire. Noſtre malignité nous en cache une partie, & elle fait que nous nous appliquons peu à celles qu'elle ne peut nous cacher ; ou nous les oublions entierement, ou nous ne regardons preſque point ceux qui les ont, par ces endroits là. Au contraire leurs défauts font des traces profondes dans noſtre eſprit. Nous en conſervons des images vives, qui ſe preſentent d'elles-mêmes ſans qu'il ſoit beſoin de les chercher, & nous renouvelons ſans ceſſe ces images & ces traces par de nouvelles reflexions, comme pour les empeſcher de perdre rien de leur force. Cependant on devroit faire tout le contraire, puis qu'au lieu qu'il y a peu de gens qui ſoient chargez de remedier au défauts des autres, il n'y a perſonne, au contraire, que Dieu n'oblige de profiter de leurs vertus. Car il les propoſe à tous ceux

CHAP. VIII.

qui les voyent comme une instruction vivante & animée, dont il leur demandera compte un jour comme de toutes les autres graces qu'il leur aura faites.

Mais comme il n'est pas deffendu neanmoins de remarquer dans les autres certains défauts visibles, & qu'il est mesme impossible de ne pas voir ce qui frappe nos sens, il faut essayer de nous en servir pour nous mieux connoistre; & afin d'en tirer cét avantage, il faut d'abord que nous appercevrons quelques-uns de ces défauts, que nous nous demandions à nous-mesmes : *Numquid ego unquam imprudens facio simile huic ?* Ne tombay-je point moy-mesme dans les défauts que je remarque en cette personne ? Les occasions de faire de ces sortes de reflexions ne sont que trop ordinaires. Car l'amour propre qui a mille adresses pour nous cacher nos propres défauts, n'en a pas moins pour découvrir ceux d'autruy. Et au lieu que sa delicatesse ne nous permet gueres d'arrester la veuë sur les nostres, il nous rend au contraire clair-voyans à l'égard de ceux des autres. Nous les

CHAP. VIII.

voyons tels qu'ils ſont : nous les conſiderons tant que nous voulons : nous ne nous mettons gueres en peine de les amoindrir par des excuſes favorables. Cét effet vient ſans doute d'une aſſez mauvaiſe cauſe : mais en le retenant dans de juſtes bornes, on en peut tirer quelque utilité, & s'en ſervir pour tromper en quelque ſorte l'amour propre. Car en conſiderant ainſi les défauts des autres ſans cette multitude de veuës & d'excuſes artificieuſes qui nous trompent dans les noſtres, on découvre aiſément quelle eſt la fauſſe lumiere qui les ebloüit, comment ils ſe ſont engagez dans cette illuſion, ce qu'ils devroient faire pour s'en délivrer. Et enſuite en tournant toutes ces conſiderations contre ſoy-meſme, on trouve facilement à ſe les appliquer, ſi l'on a tant ſoit peu de ſincerité & de deſir de ſe connoiſtre.

A moins qu'on ne ſe ſerve de cette adreſſe pour profiter des fautes d'autruy que l'on ne ſçauroit s'empeſcher de voir, elles ne ſont que nous aveugler encore davantage, au lieu de nous aider à nous connoiſtre. Car ou l'on

CHAP. VIII.

en prend ſujet de mépriſer ceux qui y tombent, en s'élevant au deſſus d'eux comme ſi on en eſtoit exempt, ou ſi l'on s'en reconnoiſt coupable auſſi-bien qu'eux, on ſe conſole de n'eſtre pas ſeul ſujet à ces foibleſſes. Nous ſommes bien-aiſes qu'ils n'ayent pas cét avantage au deſſus de nous. Nous diminuons l'idée que nous avons de nos propres fautes en les regardant comme communes à pluſieurs, & comme eſtant plûtoſt des ſuites de l'infirmité de la nature, que de noſtre déreglement ; & nous nous mettons ainſi en quelque ſorte à couvert des reproches de noſtre conſcience, en nous cachant dans la foule des coupables.

CHAPITRE IX.

Qu'il ſe faut inſtruire par les jugemens qu'on entend faire des autres.

MAis outre les inſtructions que l'on peut tirer des défauts des autres que l'on apperçoit par ſoy-même, on en peut tirer auſſi de fort importantes des jugemens qu'on en entend faire à ceux qui s'en entretiennent. Car on en peut apprendre que c'eſt en vain que l'on ſe diſſimule ſes défauts, & que l'on s'offenſe de ceux qui en parlent ; que l'on ne fait par là qu'y appliquer les gens un peu davantage: parce qu'au lieu qu'ils ſont d'ordinaire fort indulgens aux imperfections de ceux qui les reconnoiſſent de bonne foy, ils ne ſouffrent au contraire qu'avec impatience celles qu'on pretend cacher, & dont on ne leur permet pas de parler avec liberté. Que s'ils gardent quelque retenuë en parlant avec ceux dont ils ont quelque ſujet de ſe défier, ils trouvent

CHAP. IX.

toûjours quelqu'un à qui ils ſe déchargent, & par ce moyen ces jugemens ſe répandent en ſecret de l'un à l'autre, à peu prés comme ſi l'on en parloit publiquement. De ſorte qu'il faut faire état que le ſeul moyen d'empeſcher qu'on ne parle de nos défauts, c'eſt de s'en corriger, ou de témoigner qu'on le deſire ſerieuſement, & qu'on eſt bien-aiſe d'en eſtre averty.

On peut encore apprendre par les jugemens qu'on entend faire des autres, que preſque perſonne ne ſçait ce qu'on penſe de luy, ny quelle impreſſion ſes actions font ſur l'eſprit du monde; d'où il arrive qu'en ſe formant de fauſſes idées de la diſpoſition des autres envers ſoy on prend enſuite de fauſſes meſures. On ne fait pas le bien qu'on pourroit faire, & on ne prévient pas le mal qu'on auroit pû prévenir. On choque les autres en mille manieres ſans le ſçavoir, & l'on rompt ainſi peu à peu tous les liens qui formoient l'union qu'on avoit avec eux.

On s'apperçoit bien à la fin de quelques-uns de ces mauvais effets, mais

cela ne fait qu'augmenter l'illuſion où l'on eſt. Car faute de connoiſtre ce qu'il y a effectivement de choquant en noſtre conduite, on rejette tout le tort ſur les autres, on leur attribuë des mouvemens, des intentions & des deſſeins auſquels ils n'ont jamais penſé ; & ſur cela on ſe forme d'eux des idées peu avantageuſes, qui paroiſſant au dehors par quelques marques exterieures, augmentent encore l'éloignement qu'ils ont de nous. CHAP. IX.

Il eſt vray qu'il ne faut pas regler abſolument ſa conduite ſur les opinions & ſur les impreſſions des autres. Mais quand ces opinions & ces impreſſions ſont uniformes, elles nous donnent ſouvent lieu de reconnoiſtre qu'elle n'eſt pas reglée ſelon les Loix de Dieu ; les autres eſtant d'ordinaire plus ſubtils que nous-mêmes à découvrir ce qui vient en nous de paſſion & d'amour propre. Souvent meſme lors que ces impreſſions ſont injuſtes, elles ne laiſſent pas d'avoir quelque cauſe en nous, à laquelle on pourroit remedier. Enfin, quelques déraiſonnables qu'elles ſoient,

CHAP. IX.

comme elles peuvent estre ou aigries ou adoucies par nostre conduite, qu'elles servent d'obstacles à certaines entrepriſes, & qu'elles en facilitent d'autres, & qu'on peut quelquefois prendre des biais pour les éviter, il eſt toûjours bon de les ſçavoir, pourveu qu'on ait la force de les ſouffrir.

CHAPITRE X.

Qu'on ſe ſert ſouvent des Confeſſeurs pour s'authoriſer dans ſes paſſions.

CHAP. X.

ON éviteroit une partie des inconveniens où l'on tombe faute de ſçavoir ce que les autres penſent de nous, ſi l'on pratiquoit de bonne foy ce qui eſt remarqué dans la vie de ſaint Thomas de Cantorbie, qu'un de ſes amis l'avertiſſoit par ſon ordre de tout ce qu'il trouvoit à redire à ſa conduite. Et c'eſt ce qu'ont eu en veuë ceux qui ont eſtably en certaines maiſons Religieuſes, qu'il y auroit une perſonne chargée de recevoir les plaintes que chacun feroit de la con-

duite du Superieur pour luy en faire le rapport ſans en nommer les auteurs. Mais comme tout le monde ne peut pas joüir de ce bien, on devroit tâcher d'y ſuppléer en ſe procurant un amy fidelle & intelligent à qui on donnaſt une entiere liberté de nous avertir de ce qu'on diroit de nous dans le monde, & de quelle maniere nos actions y ſeroient priſes.

Il ſemble d'abord que la pluſpart du monde ſuive cét avis, & qu'au moins il ſoit pratiqué par toutes les perſonnes qui font profeſſion de pieté. Car il n'y en a point qui n'ait un Confeſſeur; & ce Confeſſeur devroit eſtre cét amy fidelle qui nous avertiſt de nos défauts, & des ſcandales que nous cauſons, puis que nous luy en donnons droit en nous addreſſant à luy. Il les peut connoiſtre d'autant mieux, qu'il joint à la connoiſſance qu'on luy en donne de ſoy-même celle qu'il peut quelquefois tirer d'ailleurs, & qu'il voit ainſi les bornes de noſtre lumiere; c'eſt à dire, ce que nous connoiſſons de nous, & ce que nous n'en connoiſſons pas. Et comme la pratique de cét office de charité fait

CHAP. X.

une des principales parties de son ministere, il n'y a gueres de personne qui ne se flatte que c'est ce qu'il recherche en se soûmettant à la conduite d'un Directeur, & qui ne croye luy donner sur ce point toute la liberté qu'il peut desirer.

Mais quiconque voudra bien développer les secrets replis de son propre cœur, trouvera souvent que quoy qu'il s'imagine qu'il ne s'adresse à un Confesseur qu'afin d'en tirer du secours pour se mieux connoistre, il a au fond du cœur une fin toute contraire, & un dessein secret de s'en servir pour se justifier dans ses défauts, & se dispenser ainsi de les avoüer. C'est ce qu'on n'a garde de s'avoüer à soy-mesme, puis qu'au contraire on l'ignore, & que l'on a mesme sur la surface de l'esprit une pensée toute differente. Mais l'amour propre qui reside dans le fond de l'ame sçait bien y réüssir, sans que nous fassions sur cela des reflexions expresses. Et voicy l'artifice dont il se sert. Nous avons de deux sortes de défauts, les uns qui sont l'objet de nostre attache, & que nous ne voulons pas reconnoistre

pour défauts, de peur d'eſtre obligez de nous en défaire; les autres que nous condamnons de bonne foy, auſquels nous avons peu d'attache, & dont nous voudrions bien eſtre délivrez. On choiſit donc d'abord pour Confeſſeur celuy dont on croit qu'il jugera à peu prés de nous comme nous deſirons qu'il en juge. Enſuite l'on fait comme une eſpece de convention & de partage avec luy. On luy abandonne les défauts que l'on n'aime point, on trouve bon qu'il les reprenne comme on les reprend ſoy-même: mais pour les objets des principales paſſions, on ne les ſoûmet guere à la cenſure d'un Confeſſeur, & on ne le choiſit même que dans la penſée qu'il n'y touchera point.

CHAP. X.

On juſtifie ainſi premierement ſes paſſions à ſoy-même, & l'on cherche enſuite quelque Confeſſeur qui ſoit diſpoſé à les juſtifier. En un mot nous voulons en eux une lumiere qui n'aille pas plus loin que la noſtre, & qui s'y conforme en tout. C'eſt à dire, que nous voulons qu'ils approuvent & qu'ils condamnent ce que nous approuvons & ce que nous condamnons nous-mêmes.

CHAP. X.

C'eſt ce qui fait qu'y ayant dans le monde parmy ceux mêmes qui font profeſſion de pieté, tant de conduites bizarres & irregulieres, il n'y a preſque perſonne neanmoins qui manque de Directeur s'il en veut avoir : & ce Directeur ne ſert à ceux qui le choiſiſſent dans cét eſprit qu'à étouffer leurs remords, & à faire qu'ils demeurent plus tranquillement dans l'état dont ils ne veulent pas ſortir.

Ainſi l'on peut definir un Directeur à l'égard de la pluſpart du monde, un cenſeur charitable des petits défauts & des attaches legeres, & un approbateur des paſſions auſquelles on ne veut pas renoncer. On ne voudroit point d'un Directeur qui ne repriſt rien, & l'on n'en veut point non plus qui touche à ces paſſions cheries. Ces deux conditions ſont auſſi eſſentielles l'une que l'autre. Car comme il ſeroit incommode s'il pretendoit nous contredire dans ce que nous voulons abſolument faire, il ſerviroit mal auſſi noſtre amour propre s'il ne nous contrediſoit en rien, noſtre intention ſecrette eſtant de nous ſervir de ſon zele contre certains défauts,

CHAP. X.

pour nous authoriſer dans ceux que nous ne voulons point reconnoiſtre pour défauts.

Ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir un Directeur, ny meſme d'en avoir un éclairé. Il faut de plus s'abandonner à luy ſans déguiſement & ſans artifice, & avoir deſſein de ſe conformer au jugement qu'il fait de nous, & non pas le porter à ſuivre le noſtre. Enfin, il faut eſtre preſts d'apprendre de luy à nous mieux connoiſtre, & eſtre bien-aiſe qu'il nous y aide, ſans luy preſcrire de bornes. C'eſt la diſpoſition où tout le monde doit eſtre; mais il n'eſt pas neceſſaire qu'elle ſoit parfaite, ou plûtoſt il eſt impoſſible qu'elle le ſoit. Car il n'y a point d'homme ſur la terre qui ait aſſez d'humilité & de force pour ſupporter ſans découragement & ſans effroy la veuë du moindre peché dans ſa grandeur naturelle; & il eſt vray de dire de tous nos pechez connus dans toute leur étenduë ce que l'Ecriture dit de Dieu. *Non videbit me homo & vivet.* Ainſi pour prendre une conduite proportionnée, & au beſoin que nous avons tous de la verité, & à la foi-

CHAP. X. bleſſe qui nous rend incapables de la ſoûtenir dans toute ſa force, il faut ſouhaiter ardamment de la connoiſtre. Il faut recevoir avec docilité ce qu'on nous en découvre. Il faut croire qu'on nous épargne toûjours beaucoup, & travailler cependant à devenir plus forts, afin qu'on ſoit moins obligé de nous épargner.

CHAPITRE XI.

Défauts qu'il faut éviter pour donner liberté aux autres de nous dire leurs ſentimens. En quoy conſiſte l'opiniâtreté.

CHAP. XI. ON feroit ſans doute de grands progrés dans la connoiſſance de ſoy-même, ſi l'on avoit ſincerement cette diſpoſition dans le cœur, en traitant avec le Confeſſeur qu'on auroit choiſi. Mais il ne faut pas neanmoins borner à ce ſeul Confeſſeur le droit de nous découvrir nos défauts, & les mauvais effets de nos actions. Il ſeroit à deſirer au contraire, qu'on l'écoutaſt le plus qu'on pourroit, & qu'on

e donnast même en quelque sorte à tout le monde, puis qu'il n'y a personne à qui nous ne soyons redevables, & que nous ne puissions blesser & scandaliser. Quelque éclairé que soit un Confesseur, il ne nous voit pas toûjours agir, il n'entend pas tout ce que nous disons, il ne connoist pas toûjours aussi l'impression que nos paroles & nos actions font sur les autres; & ce n'est gueres que de ceux qui la sentent qu'on la peut bien apprendre. Il faudroit donc s'accoûtumer à n'être pas si delicats sur ce point, & à donner à tout le monde une honneste liberté. Peut-estre recevrions-nous souvent des avertissemens peu sensez. Mais si nous ne voulons recevoir que ceux qui nous paroistront tout à fait raisonnables, nous n'en recevrons point du tout. Car les hommes ne se chargeront jamais d'une exactitude si penible, & ils prendront bien plûtost le party de ne nous rien dire du tout, que de s'exposer à nous blesser, si ce qu'ils nous diroient ne nous paroissoit pas tout à fait juste.

CHAP. XI.

Il faut supposer, que chacun estant prévenu d'une part, qu'on n'aime

CHAP. XI.

point à estre averty de ses défauts, & n'estant pas bien-aise de l'autre de s'attirer nostre aversion, est disposé par là à s'exempter de nous rendre cét office de charité, & à ne nous rien découvrir de ce qu'il pense de nous, & de ce qu'il sçait que les autres en pensent. Ainsi à moins que de lever cét obstacle, & d'aller comme au devant de la verité, en excitant les autres à nous la dire, en leur témoignant d'une maniere non suspecte que nous nous en tenons obligez de quelque maniere qu'ils le fassent, & en dissipant ainsi la crainte qu'ils ont de se rendre odieux, ils garderont toûjours avec nous cette retenuë trompeuse qui nous entretient dans l'ignorance de plusieurs choses qu'il nous seroit tres-important de sçavoir.

Il ne suffit pas pour cela de recevoir sans émotion les avis qu'on nous donne, ny même d'en remercier ceux qui prennent la liberté de nous les donner. Car tout le monde sçait assez, que comme il est honteux de témoigner de s'en offenser, on tâche de se faire honneur d'estre civil en ces occasions. Mais il faut persuader aux

gens

gens que ces civilitez ſont ſinceres; & c'eſt ce qui ne ſe peut, à moins que d'éviter quantité de choſes que le monde prend pour des marques d'un ſecret mécontentement & d'un dépit que nous n'oſons découvrir. CHAP. XI.

Il ne faut pas pretendre, par exemple, que l'on prenne jamais la liberté de nous avertir de rien, ſi l'on voit que nous n'ayons d'union & de liaiſon qu'avec ceux qui entrent abſolument dans tous nos ſentimens, & que nous ne témoignons à tous les autres que de la ſechereſſe & de la froideur. Si l'on voit que ſi toſt que quelqu'un ſe ſera hazardé de nous donner quelque avis, nous entrions dans un eſprit de reſerve à ſon égard; que nous nous trouvions embaraſſez toutes les fois que nous ſommes avec luy, & que nous n'agiſſions plus d'une maniere libre & naturelle. Si l'on voit que pour avoir plus de droit de rejetter cét avis, nous y donnions un mauvais tour, & que nous le proposions d'une maniere odieuſe pour le faire condamner par ceux à qui nous parlons. Si nous cherchons dans la perſonne de celuy qui la donné de

CHAP. XI.

quoy décrier ſon ſentiment. Si dans les occaſions qui s'en preſentent, nous parlons de luy d'une maniere plus aigre & plus ſeche qu'à l'ordinaire. Enfin, ſi l'on s'apperçoit que cela nous ait fait une playe dans le cœur, que nous nous en ſouvenions, & que nous mélions à deſſein dans nos diſcours certaines Apologies affectés par rapport aux défauts dont on nous a avertis. Si nous n'évitons, dis-je, toutes ces choſes qui font voir que nous ſommes interieurement piquez, il ne faut pas eſperer que l'on s'arreſte à des paroles de civilité, qui ſont détruites par tant de marques réelles d'un mécontentement ſecret.

C'eſt le ſentiment d'un ſage Payen, que celuy que l'on avertit de quelque défaut, ne doit pas faire le meſme ſur le champ à l'égard de celuy dont il reçoit cét avertiſſement, & qu'il doit attendre un autre temps à luy rendre cét office. Mais il faut eſtendre cét avis beaucoup plus loin. Car non ſeulement il ne faut pas reprendre ſur le champ ceux qui nous reprennent, mais il faut meſme éviter de les reprendre lors qu'il y auroit lieu de ſoup-

çonner que quelque dépit ſecret nous auroit ouvert les yeux ſur leurs défauts, & nous auroit appliquez à les remarquer On doit ſuppoſer qu'ils ſont en peine de l'effet des avis qu'ils ont donnez, & qu'ils s'appercevront des moindres ſignes que nous donnerons de les trouver mauvais ; qu'ils rapporteront à cette cauſe tout ce qu'ils remarqueront en nous de froideur & de chagrin pour eux, ce qui leur rendroit nos avis inutiles, & leur donneroit lieu de faire de nous un jugement temeraire. Et c'eſt ce qui nous oblige d'eſtre en garde de ce coſté-là, & de leur témoigner meſme plus d'ouverture & de confiance que nous n'aurions fait en un autre temps.

Il eſt d'autant plus important de garder cette conduite envers ceux qui ſe hazardent de nous donner des avis, qu'en agiſſant autrement on ne ferme pas ſeulement la bouche à une, ou à deux perſonnes, mais qu'on la ferme preſque à tout le monde. Car il ne faut que deux ou trois rencontres de cette nature pour s'attirer la reputation de delicateſſe, & pour paſſer dans l'eſprit de ceux qui nous connoiſſent,

CHAP. XI.

pour gens qui n'aiment pas qu'on leur parle librement, Or dés que cette impreſſion eſt formée, c'eſt une barriere invincible contre la verité. Chacun cherche des pretextes pour s'exempter de la dire à ces gens ſi delicats. On craint toûjours de les choquer & de les aigrir. Ainſi dans le doute on prend ordinairement le party de s'en taire, & de ne leur rien dire de deſagreable.

C'eſt avec raiſon que l'on plaint les Grands & les Princes, de ce que leur grandeur fait que la verité n'oſe approcher d'eux, & qu'ils paſſent ainſi toute leur vie dans l'illuſion. Mais certainement on n'a gueres moins de ſujet de plaindre ſur ce point la pluſpart de ceux qui ſont en quelque conſideration dans le monde. Car s'ils ne ſont Princes par naiſſance, ils ſe font Princes par humeur, en répandant parmy tous ceux qui les approchent certaines terreurs qui empêchent leurs plus intimes amis de leur parler avec ouverture. D'où il arrive que ſouvent ils ne ſont pas informez de ce qui ſert d'entretien à tout le monde; qu'ils s'imaginent d'eſtre approuvez dans ce qui eſt preſque univerſelle-

ment condamné ; & enfin qu'ils prennent preſque en toutes choſes de fauſſes meſures. CHAP. XI.

Il eſt ſi dangereux de donner cette impreſſion de ſoy, que quand elle eſt une fois formée, nos amis mêmes ſe croyent obligez par charité de diſſimuler leurs ſentimens, & de nous abandonner à nos penſées. Saint Auguſtin ſe plaint comme d'une des principales difficultez qui ſe rencontrent dans le commerce de la vie, de ce que quand on n'approuve pas quelque choſe dans les paroles ou dans les écrits de quelqu'un, & qu'on luy découvre ce ſentiment dans la créance que la liberté chrétienne nous oblige d'en uſer ainſi, il arrive ſouvent que cét avis paſſe pour un effet de jalouſie plûtoſt que d'amitié. Il repréſente ces mauvais ſoupçons comme une faute conſiderable, & en même temps fort ordinaire ; & il dit qu'ils cauſent ſouvent des diviſions & des inimitiez entre des perſonnes tres-unies. Cependant il ne ſçait point luy-même d'autre remede à ce mal, que de ſupprimer ſes ſentimens quand on a affaire à des amis de cette humeur. *Si je ne*

Aug. Epiſt. 250.

CHAP. XI.

puis, dit-il à saint Jerôme, *vous exposer avec liberté ce qui paroist defectueux dans vos écrits, & que vous n'en puissiez faire de même à l'égard des miens, sans que nous nous rendions suspects l'un à l'autre de jalousie, & de manque d'amitié, laissons plûtost tout cela, & ne mettons pas nostre vie & nostre salut en danger. Qu'il manque plûtost quelque chose à la science qui enfle, pourveu que nous ne blessions point la charité qui édifie.* Et dans une autre de ses Lettres, *Il me semble*, dit-il, *que nous devrions user entre nous non seulement de la charité, mais aussi de la liberté de l'amitié, & qu'ainsi nous ne devrions pas nous dissimuler l'un à l'autre ce qui nous peut déplaire dans nos écrits, pourveu que nous le fissions avec un esprit que Dieu approuve dans la charité fraternelle. Mais si vous ne croyez pas que nous puissions user entre nous de cette conduite sans blesser dangereusement la charité, nous ferons mieux de nous en abstenir. Car encore que cette sorte de charité que je desirerois que nous pratiquassions ensemble soit bien plus relevée, il vaut mieux neant-*

Epist. 15.

Epist. 19.

CHAP. XI.

moins avoir cette autre à laquelle vous me reduiſez, que de n'en avoir point du tout. ILLA enim charitas quam tecum habere vellem profectò major eſt, ſed melior hæc minor quàm nulla eſt. Si un Saint ſe trouvoit donc obligé d'en uſer ainſi envers un autre Saint, on voit aiſément qu'on peut bien en eſtre reduit là envers d'autres, & qu'ainſi la charité même demande quelquefois qu'on vive dans cette reſerve avec ſes amis, lors qu'ils ne donnent pas plus d'ouverture à leur découvrir ſes ſentimens.

Outre la reputation de delicateſſe, il y en a encore une autre qui éloigne étrangement nos amis même de nous parler avec liberté, c'eſt celle d'eſtre attachez à noſtre ſens & fortement prevenus de nos penſées. Car lors que nous avons donné cette idée de nous, perſonne preſque ne ſe hazarde de nous contredire, principalement ſi nous avons quelque conſideration qui porte les gens à ſe ménager avec nous. Ainſi chacun ſe tient dans la reſerve, & nous laiſſe croire ce que nous voulons, en s'en mocquant ſouvent dans ſon cœur. Il eſt vray qu'il

CHAP. IX.

ne seroit pas juste de pretendre qu'afin de ne pas passer pour opiniâtre à l'égard de ceux qui voudroient estre crûs de tout ce qu'ils proposent, on fust obligé de témoigner qu'on approuve des sentimens qu'on n'approuve pas en effet, & de se rendre à tous les avis que le premier venu s'avisera de nous donner ; mais il est aisé d'éviter la reputation d'estre attaché à son sens, sans passer à cette extremité. Il n'y a pour cela qu'à distinguer la fermeté raisonnable, qui est une vertu, de l'opiniâtreté qui est un vice ; ce qui n'est pas difficile, si l'on considere le droit que la raison nous donne sur l'esprit des autres.

Nous ne pouvons exiger avec justice de qui que ce soit qu'il se rende à nos sentimens, quand il n'en est pas convaincu, ny l'accuser pour cela d'opiniâtreté. Car si c'est par lumiere qu'il n'en est pas persuadé, il est loüable de ne se pas rendre à la fausseté ; si c'est manque d'intelligence & de lumiere, on peut l'accuser de ces défauts, mais non de celuy d'opiniâtreté. Mais le monde aussi ne commet pas cette injustice, quand on luy rend

d'ailleurs ce qu'il a droit d'exiger de nous. Et voicy en quoy cela consiste. Encore que les hommes ne soient pas dans cette vie absolument incapables de connoistre aucune verité avec certitude, il y a neanmoins tant de choses qu'ils ne voyent qu'obscurément, & ils se trompent même si souvent en prenant pour certain ce qui ne l'est pas, en ne considerant les objets que confusément, & en n'y voyant pas tout ce qui est necessaire pour en juger, que le moins qu'ils doivent faire, c'est d'avoir une défiance generale de leurs sentimens & de leurs pensées, lors qu'elles ne sont pas expressément confirmées par la foy & par l'authorité de l'Eglise. Cette défiance ne fait pas qu'ils soient indeterminez, & qu'ils ne prennent aucun party, mais elle les empesche de proposer leurs pensées d'un air decisif, & de se choquer quand on les contredit. Elle leur fait écouter & examiner de bonne foy les raisons qu'on allegue contre leur sentiment. Enfin elle leur fait rejetter les opinions qu'ils n'approuvent pas, avec tant de modestie, qu'on demeure persuadé qu'ils auroient esté

CHAP. XI.

CHAP. XI.

diſpoſez à les embraſſer, s'ils avoient eu aſſez de lumiere pour en penetrer les raiſons. Voilà la diſpoſition que le monde exige de nous, & qu'il en exige avec raiſon, parce que nous y devons eſtre en effet. Et le contraire de cette diſpoſition; c'eſt à dire, cette aſſurance qui exclut même la défiance generale, cét air déciſif, cette maniére de rejetter les opinions des autres ſans prendre preſque la peine de les examiner, comme s'ils eſtoient incapables de trouver la verité, ou que l'on fuſt incapable de ſe tromper, eſt proprement ce qu'on appelle opiniâtreté.

C'eſt-là ce qui rebute le monde & qui l'éloigne de nous parler librement, parce qu'on ſuppoſe toûjours que ce ſeroit en vain qu'on le feroit que lors que nous avons pris party, nous ne revenons jamais : qu'aprés avoir bien conteſté, il faudroit toûjours qu'il ſe trouvaſt que nous avons raiſon, & que les autres ont tort. Ainſi chacun aime mieux laiſſer tout là, & nous abandonner à nos lumieres ſans nous propoſer les ſiennes.

On produit à peu prés le même mauvais effet, ſi ſans entrer en conteſtation & ſans témoigner d'opiniâtreté & de chagrin, on demeure néanmoins dans une certaine froideur, ſans faire paroître ni qu'on approuve ni qu'on deſapprouve la liberté que nos amis prennent de nous dire leurs ſentimens. Car comme ils ſont portez naturellement à croire que cette liberté ne nous eſt pas agréable, & qu'ils ont en défiance ſur ce point; quiconque ne détruit pas cette impreſſion par ſon air & par ſa maniére de répondre, donne lieu de croire qu'il veut bien qu'elle ſubſiſte, & ſon ſilence étant pris avec beaucoup d'apparence pour une marque de mécontentement, le monde ſe tient quitte de faire à l'avenir de pareilles tentatives.

CHAP. XI.

CHAPITRE XII.

Regles pour entendre le langage des avertiſſemens, de la flaterie & du ſilence.

CHAP. XII. SI nous avions ſoin d'éviter ces defauts & les autres ſemblables, nous engagerions nos véritables amis à nous dire quelquefois ce qu'ils penſent de nos actions, & à nous rapporter de quelle ſorte elles ſont priſes dans le monde. Mais pour juger bien de ce qu'ils nous diſent, il faut avoir dans l'eſprit cette régle, que comme la complaiſance naturelle, la crainte de choquer, & l'honnêteté même oblige ceux qui nous parlent de nos defauts, de ſe modérer beaucoup dans les expreſſions, ſi nous voulons connoître leur ſentiment au juſte, il faut que nous ajoûtions de nous-mêmes ce qui manque à leurs paroles, & ne pas ſuppoſer que ces penſées leur naiſſent dans l'eſprit avec tous ces tempéramens & ces adouciſſemens.

CHAP. XII.

Faiſons donc état qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on penſe de nous, & qu'il faut multiplier en quelque ſorte tout ce qu'on nous en dit pour trouver le vray. Si l'on nous dit que l'on trouve un peu à redire à quelque choſe que nous avons faite, cela ſignifie qu'on y trouve beaucoup à redire. Sil'on dit que l'on fait quelque difficulté ſur quelque raiſonnement, cela veut dire, qu'on le croit faux & ridicule. Si l'on nous dit que l'on a peine à entrer dans quelqu'une de nos penſées, cela veut dire, qu'on la deſaprouve & qu'on la condamne. Si l'on nous avertit qu'il y a des gens qui ſe bleſſent de certaines actions, c'eſt à dire, qu'il y a grand nombre de perſonnes qui s'en ſcandaliſent. Enfin il faut ſuppoſer que la langue des avertiſſemens eſt une langue particuliere ; qu'on ne s'y exprime qu'à demy ; que ce ne ſont que reticences perpetuelles, & qu'à moins que d'y ſuppléer & d'entendre à demy mot, on eſt trompé par ceux meſmes qui s'efforcent de nous détromper.

Si l'on avoit autant de ſubtilité &

CHAP. XII.

de fineſſe pour ce qui regarde ſon veritable bien qu'on en a d'ordinaire pour ſes intereſts, on ne découvriroit pas ſeulement la verité au travers des petits nuages, dont l'honneſteté & la prudence ſe ſervent pour l'adoucir & la temperer, mais on ſçauroit même la diſcerner dans l'obſcurité du menſonge & du ſilence. On l'altere par le menſonge des flatteries. On la cache par le ſilence. Mais il ne tient le plus ſouvent qu'à nous de la diſtinguer dans l'un & dans l'autre. Car il y a toûjours quelque choſe de vray dans la flatterie meſme, & le ſilence a auſſi ſon langage; ce qui a donné lieu à ſaint Jerôme d'appeller le ſilence de ſainte Aſelle, *ſilentium loquens.*

Hier. ep. 25.

Pour comprendre ce qu'il peut y avoir de vray dans la flatterie, il n'y a qu'à diſtinguer le ſens précis des expreſſions d'avec les penſées qu'elles nous donnent lieu de lire dans l'eſprit de ceux qui s'en ſervent. Il n'y a point de verité dans le ſens précis des expreſſions des flatteurs, puis que nous prenons icy le terme de flatterie pour une fauſſe loüange. Mais elles donnent lieu de connoiſtre pluſieurs de

leurs penſées, & de nous inſtruire par ces penſées de pluſieurs veritez qui nous regardent. CHAP. XII.

La premiere eſt que lors qu'ils donnent ces loüanges, ils croyent tout le contraire de ce qu'ils diſent, & mépriſent autant dans leur cœur ceux à qui ils les donnent, qu'ils témoignent au dehors d'eſtime pour eux.

La ſeconde ſe tire de la nature des loüanges qu'ils choiſiſſent. Car ils en prennent d'ordinaire la matiere de choſes vrayement loüables qu'ils attribuent fauſſement à ceux qu'ils veulent flatter. Ainſi ceux à qui l'on donne ces loüanges n'en doivent conclure, ny qu'ils ayent effectivement ces qualitez qu'on leur attribuë, ny qu'il y ait des gens qu'ils le croyent, mais ſeulement que ces qualitez ſont loüables en elles-mêmes, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'ils les euſſent ; c'eſt à dire, qu'ils peuvent apprendre par là non ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils devroient eſtre. C'eſt la reflexion que ſaint Auguſtin fait ſur la loüange que Ciceron donne à Ceſar de n'oublier rien que les injures : *Nihil oblivisci niſi injurias. Dicebat, hoc,* dit-il, *tam*

Aug. ep. 5.

CHAP. XII.

magnus laudator, aut tam magnus adulator. Sed ſi laudator talem Cæſarem noverat; ſi autem adulator, talem eſſe debere oſtendebat Principem Civitatis qualem illum fallaciter prædicabat. Ce que Ciceron diſoit à Ceſar, dit ce Pere, *eſtoit ou une grande loüange, ou une grande flatterie; ſi c'eſtoit une loüange il falloit qu'il crût que Ceſar eſtoit tel en effet; & ſi c'eſtoit une flatterie, il faiſoit toûjours voir par là que celuy qui commande à un Etat doit avoir les qualitez qu'il attribuoit fauſſement à Ceſar.*

La troiſiéme choſe que la flatterie nous apprend eſt de la meſme eſpece que la premiere. C'eſt que non ſeulement le flatteur ne croit pas ce qu'il dit, mais qu'il ſuppoſe de plus que celuy qu'il flatte eſt aſſez dupe pour ſe laiſſer tromper par ſes flatteries & pour les prendre pour des loüanges ſinceres. Et comme on ne ſçauroit approuver de fauſſes loüanges qu'en ſe flattant ſoy-même, tout flatteur condamne dans ſoy-même d'illuſion & de vanité celuy qu'il flatte. C'eſt-là le jugement qu'il en porte. Enfin,

CHAP. XII.

omme c'eſt par intereſt & non par nclination que l'on ſe porte à la flat- erie, & que l'on s'en ſert ſeulement omme d'un moyen pour obtenir des Grands ce qu'on pretend d'eux, il aut que les flatteurs jugent encore ue ceux à qui ils donnent ces fauſſes oüanges, ſont aſſez amoureux d'eux- nêmes pour ſe laiſſer gagner par cet- e tromperie groſſiere. De ſorte que i tout ce qui eſt dans l'eſprit d'un flat- eur eſtoit developé & exprimé, on e pourroit reduire à cét étrange com- liment. Ne vous imaginez pas, Mon- ieur, que je croye rien de ces loüan- ges que je vous donne. J'ay pour vous out le juſte mépris que vous meritez ; nais comme je ſçay que vous eſtes ſſez vain pour croire qu on ait dans e cœur les ſentimens d'eſtime que je ous témoigne, & que l'amour ex- eſſif que vous avez pour vous-même ous pourra diſpoſer par là à me faire es graces que je ſouhaite, j'ay crû our les obtenir devoir employer un noyen qui devroit attirer tout le con- raire. Voilà ce que les Grands pour- oient voir dans l'eſprit de la pluſpart les gens qui les loüent, s'ils ſça-

CHAP. XII.

voient joindre aux expreſſions de ces flatteurs ce qu'ils pourroient connoître de leur penſées. Mais comme cela les incommoderoit, ils aiment mieux n'eſtre pas ſi penetrans, & s'arreſter à l'écorce des paroles. Et c'eſt par la connoiſſance qu'on a de cette diſpoſition que l'on ſe hazarde d'employer ce mauvais moyen.

Le langage du ſilence conſiſte dans les penſées ; le ſilence même fait voir dans l'eſprit de ceux qui ſe taiſent par certaines veuës. Par exemple, quand on évite de parler d'un certain défaut devant les Grands, cela marque qu'on les y croit ſujets, & qu'on a peur qu'ils ne prennent pour eux ce qu'on en diroit. De même quand en leur preſence on ne louë point de certaines gens, cela veut dire qu'on s'imaginent qu'ils ne les aiment pas, & qu'ils ſont prevenus contre-eux. Ainſi ils n'ont qu'à remarquer les diſcours qu'on évite devant eux, pour ſçavoir quelles préventions & quels défauts on leur attribuë. Et comme on ne parle de rien tant en l'abſence des gens, que des choſes dont on n'oſe parler en leur preſence, ils peuvent auſſi juger par

ces diſcours qu'on ne fait jamais devant eux, quels ſont ceux qui entrent ſouvent dans l'entretien quand on eſt éloigné d'eux.

CHAP. XIII.

CHAPITRE XIII.

Qu'il y a toûjours bien des choſes que nous ne connoiſtront jamais en nous. Bornes dans leſquels il ſe faut renfermer en s'étudiant ſoy-meſme.

LA pratique de ces moyens n'eſt pas ſeulement utile à nous faire connoiſtre quantité de défauts que nous ne connoiſſons pas, mais elle eſt tres-propre auſſi à obtenir de Dieu qu'il nous aſſiſte de ſes lumieres dans cette étude de nous-meſmes à quoy nous nous appliquons. Il ne faut pas neanmoins pretendre, quelque progrés qu'on y faſſe, de pouvoir jamais arriver à ſe connoiſtre parfaitement. Il y a toûjours dans le cœur de l'homme, tant qu'il eſt en cette vie, des abîmes impenetrables à toutes ſes recherches. Et c'eſt meſme une partie de la connoiſſance qu'on peut avoir

CHAP. XIII.

de ſoy-meſme, que de bien comprendre que l'on ne ſe connoiſt pas avec aſſurance dans ce qui paroiſt meſme de plus eſſentiel & de plus important.

Car on ne connoiſt jamais avec certitude ce qu'on appelle le fond du cœur, ou cette premiere pente de l'ame qui fait qu'elle eſt ou à Dieu, ou à la creature. Je veux dire qu'on ne connoiſt jamais certainement que l'on ſoit à Dieu, quoy que l'on puiſſe connoiſtre quelquefois avec certitude que l'on n'y eſt pas.

On ne connoiſt point non plus avec une aſſurance entiere l'habitation de Dieu dans l'ame comme dans ſon temple, parce que c'eſt une ſuite de cette premiere pente du cœur.

On ne connoiſt point avec certitude dans les actions particulieres ſi l'amour de Dieu en eſt le principe, ou ſi la nature & la coûtume n'empruntent point la forme de l'amour de Dieu.

Nul ne connoiſt avec certitude ſi ſes pechez ſont remis. On ne connoiſt point le degré précis de ſa foibleſſe & de ſa force. On ne connoiſt point ce que Dieu nous impute, ou

ne nous impute pas des productions continuelles de noſtre concupiſcence. CHAP. XIII.

Enfin on ne connoiſt avec évidence ny les approches de Dieu, ny ſon éloignement. Car ſouvent on croit avoir la grace, lors que l'eſprit n'eſt occupé que de penſées & de mouvemens tout naturels, & ſouvent auſſi on prend pour des mouvemens de la nature, de veritables operations de la grace.

On doit donc ſuppoſer qu'avec toute noſtre étude & toutes nos recherches, nous demeurerons toûjours inconnus à nous-mêmes en cette vie. Mais comme cette ignorance neceſſaire eſt dans l'ordre de Dieu, il la faut ſouffrir humblement, & croire meſme qu'il nous eſt utile d'y demeurer. Il n'y a que l'ignorance volontaire que nous devons éviter, parce qu'elle eſt contraire à cét ordre.

En un mot, nous ne devons deſirer de nous connoiſtre qu'autant que Dieu le veut. Et Dieu ne veut que nous nous connoiſſions qu'autant qu'il nous eſt neceſſaire pour nous humilier, & pour nous conduire. Ainſi toute application à percer dans

CHAP. XIII. le fond de noſtre cœur qui n'eſt pas renfermée dans ces bornes, n'eſt point agreable à Dieu, & ne nous ſçauroit eſtre utile.

Il ne faut donc pas tellement s'occuper de ſes défauts que ſous pretexte d'éviter la preſomption, on tombe dans le découragement & dans le trouble. C'eſt pourquoy, quoy qu'on ait dit de ce portrait qu'il faut eſſayer de faire de ſoy-meſme, s'il arrivoit neanmoins qu'on fuſt tellement effrayé de ces objets que l'ame en puſt eſtre en quelque ſorte renverſée, il vaudroit beaucoup mieux l'en détourner pour ne l'occuper que de la miſericorde de Dieu.

CHAPITRE XIV.

Qu'il ſe faut faire juſtice dans l'examen de ſoy-meſme, & temperer cette connoiſſance par la veuë de la miſericorde de Dieu.

CHAP. XIV. ON doit encore avoir ſoin dans tout cét examen de ſes actions & de ſes mouvemens interieurs, de ſe

faire la même juſtice qu'on ſe croiroit obligé de faire aux autres, c'eſt à dire de ne ſe pas condamner ſans évidence. CHAP. XIV.

Il eſt vray que nous ignorons ſi nos meilleures actions ſont bonnes & agreables à Dieu, mais nous ſçavons encore moins qu'elles luy ſoient deſagreables.

Il s'y mêle quantité de veuës humaines & corrompuës, mais nous ne ſçavons point ſi ces veuës ſont volontaires, ni quelle part nous y avons, ſi ce ne ſont point de purs mouvemens de la concupiſcence que Dieu ne nous impute point, ou des tentations de l'ennemy qui nous rendent encore moins coupables.

Nous reconnoiſſons en nous un fond infiny de corruption ; mais ce fond, quel qu'il ſoit, ne nous rend point coupables, lors qu'il y a un autre fond d'amour de Dieu & de la juſtice, qui poſſede noſtre cœur.

Nous avons commis, & nous commettons à toute heure une infinité de fautes ; mais Dieu nous pardonne auſſi à toute heure cette infinité de fau-

CHAP. XIV.

tes, lors que nous revenons à luy avec une veritable humilité. Et ainſi nous ne ſçavons ſi ces fautes ſubſiſtent devant ſes yeux.

Que faut-il donc faire dans cette ignorance? Il faut s'humilier ſous la main de Dieu, mais non pas ſe condamner; car ce ſeroit s'attribuer une connoiſſance que nous n'avons pas.

Enfin la principale précaution qu'on doit apporter dans l'étude de ſoy-même, c'eſt de ne s'y appliquer pas ſi uniquement qu'on ne la joigne toûjours avec la conſideration de la miſericorde infinie de Dieu, qui ſurpaſſe tellement toutes nos miſeres, qu'elles ne ſont qu'une goute en comparaiſon de cét Ocean infiny. C'eſt donc dans cette mer immenſe qu'il les faut noyer avec une confiance entiere. Elles ſont grandes eſtant conſiderées en elles-mêmes, mais elles ne ſont rien eſtant comparées à la grandeur infinie de l'amour de Dieu pour nous, & du prix qu'il a donné pour nous délivrer. Elles doivent nous abbaiſſer ſans nous abbatre, comme la veuë de la miſericorde de Dieu, nous doit conſoler ſans nous élever. Dieu nous a voulu donner

donner ces deux grands objets, de nostre misere & de sa misericorde, pour tenir nostre ame dans un juste équilibre. Il y a toûjours du danger à considerer l'un sans l'autre ; mais l'union de ces deux veuës établit l'ame dans le veritable état où elle doit estre durant cette vie, qui est celuy d'une crainte salutaire fondée sur la veuë de nos miseres, & d'une humble confiance appuyée sur la misericorde de Dieu.

CHAP. XIII.

CHAP. I.

SECOND TRAITE'.

DE LA CHARITE', ET de l'amour propre.

CHAPITRE I.

Charité & amour propre, ſemblables dans leurs effets. Ce qu'il faut entendre par le nom d'amour propre. Que c'eſt la haine qu'on a pour l'amour propre des autres qui l'oblige à ſe déguiſer.

QUoy qu'il n'y ait rien de ſi oppoſé à la charité qui rapporte tout à Dieu, que l'amour propre qui rapporte tout à ſoy, il n'y a rien neanmoins de ſi ſemblable aux effets de la charité, que ceux de l'amour propre. Car il marche tellement par les meſmes voyes, qu'on ne ſçauroit preſque mieux marquer celles où la charité nous doit porter, qu'en découvrant

celles que prend un amour propre éclairé, qui ſçait connoiſtre ſes vrais intereſts, & qui tend par raiſon à la fin qu'il ſe propoſe. CHAP. I.

Cette conformité d'effets en des principes ſi differens ne paroiſtra point étrange à ceux qui auront bien compris la nature de l'amour propre. Mais pour la connoiſtre, il faut d'abord conſiderer l'amour propre dans ſon fond & dans ſes premieres pentes, afin de voir enſuite de quelle ſorte il ſe déguiſe pour ſe dérober à la veuë du monde.

Le nom d'amour propre ne ſuffit pas pour nous faire connoiſtre ſa nature, puis qu'on ſe peut aimer en bien des manieres. Il faut y joindre d'autres qualitez pour s'en former une veritable idée. Ces qualitez ſont, que l'homme corrompu non ſeulement s'aime ſoy-meſme, mais qu'il s'aime ſans bornes & ſans meſure; qu'il n'aime que ſoy; qu'il rapporte tout à ſoy. Il ſe deſire toutes ſortes de biens, d'honneurs, de plaiſirs, & il n'en deſire qu'à ſoy-meſme, ou par rapport à ſoy-meſme. Il ſe fait le centre

CHAP. I.

de tout : il voudroit dominer ſur tout, & que toutes les creatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le loüer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique eſtant emprainte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violens, injuſtes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, inſolens, querelleux. En un mot, elle renferme les ſemences de tous les crimes & de tous les déreglemens des hommes, depuis les plus legers, juſqu'aux plus déteſtables. Voilà le monſtre que nous renfermons dans noſtre ſein. Il vit & il regne abſolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit ſon empire en verſant un autre amour dans noſtre cœur. Il eſt le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompuë : & bien loin qu'il nous faſſe de l'horreur, nous n'aimons & ne haïſſons toutes les choſes qui ſont hors de nous, que ſelon qu'elles ſont conformes ou contraires à ſes inclinations.

Mais ſi nous l'aimons dans nous-meſmes, il s'en faut bien que nous ne le traitions de meſme, quand nous l'appercevons dans les autres. Il nous

paroiſt alors au contraire ſous ſa forme naturelle, & nous le haïſſons même d'autant plus que nous nous aimons ; parce que l'amour propre des autres hommes s'oppoſe à tous les deſirs du noſtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimaſſent, nous admiraſſent, pliaſſent ſous nous, qu'ils ne fuſſent occupez que du ſoin de nous ſatisfaire. Et non ſeulement ils n'en ont aucune envie ; mais il nous trouvent ridicules de le pretendre, & ils ſont preſts de tout faire, non ſeulement pour nous empéchet de réüſſir dans nos deſirs ; mais pour nous aſſujettir aux leurs, & pour exiger les meſmes choſes de nous. Voila donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres ; & ſi celuy qui a dit qu'ils naiſſent dans un état de guerre, & que chaque homme eſt naturellement ennemi de tous les autrrs hommes, euſt voulu ſeulement repreſenter par ces paroles la diſpoſition du cœur des hommes les uns envers les autres, ſans pretendre la faire paſſer pour legitime & pour juſte, il auroit dit une choſe auſſi conforme à la verité & à l'experience, que celle

CHAP. I.

CHAP. II. qu'il soûtient, est contraire à la raison & à la justice.

CHAPITRE II.

Comment l'amour propre a pû unir les hommes dans une même societé. Description de ces societés formées par l'amour propre.

ON ne comprend pas d'abord comment il s'est pû former des Societez, des Republiques & des Royaumes de cette multitude de gens pleins de passions si contraires à l'union, & qui ne tendent qu'à se détruire les uns les autres ; mais l'amour propre qui est la cause de cette guerre, sçaura bien le moyen de les faire vivre en paix. Il aime la domination, il aime à s'assujettir tout le monde, mais il aime encore plus la vie & les commoditez, & les aizez de la vie, que la domination ; & il voit clairement que les autres ne sont nullement disposez à se laisser dominer, & sont plûtost prests de luy oster les biens qu'il aime le mieux.

Chacun ſe voit donc dans l'impuiſ- CHAP.
ſance de réüſſir par la force dans les II.
deſſeins que ſon ambition luy ſugge-
re, & apprehende même juſtement de
perdre par la violence des autres les
biens eſſentiels qu'il poſſede. C'eſt
ce qui oblige d'abord à ſe reduire au
ſoin de ſa propre conſervation, &
l'on ne trouve point d'autre moyen
pour cela que de s'unir avec d'autres
hommes pour repouſſer par la force
ceux qui entreprendroient de nous
ravir la vie ou les biens. Et pour af-
fermir cette union, on fait des loix,
& on ordonne des châtimens contre
ceux qui les violent. Ainſi par le
moyen des roüës & des gibets qu'on
établit en commun, on reprime les
penſées & les deſſeins tyranniques de
l'amour propre de chaque particulier.

La crainte de la mort eſt donc le
premier lien de la ſocieté civile, &
le premier frein de l'amour propre.
C'eſt ce qui reduit les hommes mal-
gré qu'ils en ayent à obeïr aux loix,
& qui leur fait tellement oublier ces
vaſtes penſées de domination, qu'el-
les ne s'élevent preſque plus dans la
pluſpart d'eux, tant ils voyent d'im-

CHAP. II.

possibilité à y réüssir.

Ainsi se voyant exclus de la violence ouverte, ils sont reduits à chercher d'autres voyes, & à substituer l'artifice à la force, & ils n'en trouvent point d'autre que de tâcher de contenter l'amour propre de ceux dont ils ont besoin, au lieu de le tyranniser.

Les uns tâchent de se rendre utiles à ses interests, les autres employent la flatterie pour le gagner. On donne pour obtenir. C'est la source & le fondement de tout le commerce qui se pratique entre les hommes, & qui se diversifie en mille manieres. Car on ne fait pas seulement trafic de marchandises qu'on donne pour d'autres marchandises, ou pour de l'argent, mais on fait aussi trafic de travaux, de services, d'assiduitez, de civilitez; & on échange tout cela, ou contre des choses de même nature, ou contre des biens plus réels, comme quand par de vaines complaisances on obtient des commoditez effectives.

C'est ainsi que par le moyen de ce commerce tous les besoins de la vie sont en quelque sorte remplis, sans

que la charité s'en meſle. De ſorte que dans les états où elle n'a point d'entrée, parce que la vraye Religion en eſt bannie, on ne laiſſe pas de vivre avec autant de paix, de ſeureté, & de commodité, que ſi l'on eſtoit dans une Republique de Saints. CHAP. II.

Ce n'eſt pas que cette inclination tyrannique qui porte à vouloir dominer par la force ſur les autres, ne ſoit toûjours vivante dans le cœur des hommes ; mais comme ils ſe voyent dans l'impuiſſance d'y réüſſir, ils ſont contraints de la diſſimuler, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient fortifiez, en gagnant d'autres hommes par des voyes de douceur, pour avoir enſuite le moyen d'en aſſujettir d'autres par la force. Chacun ſonge donc d'abord à occuper les premieres places de la ſocieté où il eſt ; & ſi l'on s'en voit exclus, on penſe à celles qui ſuivent. En un mot, on s'éleve le plus qu'on peut, & on ne ſe rabaiſſe que par contrainte. Dans tout état, & dans toute condition, on tâche toûjours de s'acquerir quelque ſorte de préeminence, d'authorité, d'intendance, de conſideration, de juriſdiction, &

CHAP. II.

d'étendre ſon pouvoir autant que l'on peut. Les Princes font la guerre à leurs voiſins pour étendre les limites de leurs Eſtats. Les Officiers de divers Corps d'un meſme Eſtat entreprennent les uns ſur les autres. On tâche de ſe ſupplanter & de ſe rabaiſſer l'un l'autre dans tous les emplois & dans tous les miniſteres ; & ſi les guerres que l'on s'y fait ne ſont pas ſi ſanglantes que celles que ſe font les Princes, ce n'eſt pas que les paſſions n'y ſoient auſſi vives & auſſi aigres, mais c'eſt pour l'ordinaire que l'on craint les peines dont les loix menacent ceux qui ont recours à des moyens violens.

Rien n'eſt plus propre pour repreſenter ce monde ſpirituel formé par la concupiſcence, que le monde materiel formé par la nature, c'eſt à dire cét aſſemblage de corps qui compoſent l'Univers. Car l'on y voit de même que chaque partie de la matiere tend naturellement à ſe mouvoir, à s'étendre, & à ſortir de ſa place ; mais qu'eſtant preſſée par les autres corps, elle eſt reduite à une eſpece de priſon, dont elle s'échape ſi toſt qu'el-

le ſe trouve avoir plus de force que la matiere qui l'environne. C'eſt l'image de la contrainte où l'amour propre de chaque particulier eſt reduit par celuy des autres, qui ne luy permet pas de ſe mettre au large autant qu'il voudroit. Et l'on va voir tous ſes autres mouvemens repreſentez dans la ſuite de cette comparaiſon. Car comme ces petits corps empriſonnez venant à unir leurs forces & leurs mouvemens, forment de grands amas de matiere que l'on appelle des tourbillons, qui ſont comme les Eſtats & les Royaumes : & que ces tourbillons eſtant eux-mêmes preſſez & empriſonnez par d'autres tourbillons, comme par des Royaumes voiſins, il ſe forme de petits tourbillons dans chaque grand tourbillon, qui ſuivant le mouvement general du grand corps qui les entraiſne, ne laiſſent pas d'avoir un mouvement particulier, & de forcer encore d'autres petits corps de tourner autour d'eux : de meſme les Grands d'un Eſtat ſuivent tellement le mouvement, qu'ils ont leurs intereſts particuliers, & ſont comme le centre de quantité de gens qui s'at-

CHAP. II.

CHAP. II. tachent à leur fortune. Enfin, comme tous ces petits corps entraiſnez par les tourbillons tournent encore autant qu'ils peuvent autour de leur centre, de même les petits qui ſuivent la fortune des Grands & celle de l'Eſtat, ne laiſſent pas dans tous les devoirs & les ſervices qu'ils rendent aux autres de ſe regarder eux-mêmes, & d'avoir toûjours en veuë leur propre intereſt.

CHAPITRE III.

Que la plus generale inclination qui naiſſe de l'amour propre eſt le deſir d'eſtre aimé.

CHAP. III. CE que l'amour propre recherche particulierement dans la domination, c'eſt que nous ſoyons regardez des autres comme grands & puiſſans, & que nous excitions dans leur cœur des mouvemens de reſpect & d'abaiſſemens conformes à ces idées. Mais quoy que ce ſoient-là les impreſſions qui luy ſont les plus agreables, ce ne ſont pas neanmoins les

CHAP. III.

ſeules dont il ſe nourrit. Il aime generalement tous les mouvemens qui luy ſont favorables, comme l'admiration, la confiance, & principalement l'amour. Il y a bien des gens qui ne font gueres ce qu'il faut pour ſe faire aimer, mais il n'y en a point qui ne ſoient bien-aizes d'eſtre aimez, & qui ne regardent avec plaiſir dans les autres cette pente du cœur tourné vers eux, qui eſt ce que l'on appelle amour. Que s'il ne paroiſt pas qu'on travaille fort à s'attirer cét amour, c'eſt qu'on aime encore mieux imprimer des ſentimens de crainte & d'abaiſſement ſous ſa grandeur, ou que deſirant avec trop de paſſion de plaire à certaines gens, on ſe met moins en peine de plaire aux autres.

Mais cela n'empêche pas que lors même qu'eſtant emporté par des paſſions plus fortes, on ſe conduit d'une maniere peu propre à ſe faire aimer, on ne vouluſt eſtre aimé, & qu'on ne ſe ſente incommodé lors qu'on apperçoit dans l'eſprit des autres des mouvemens de haine & d'averſion. Il y a même quantité de gens, en qui l'inclination de ſe faire aimer

CHAP. III.

eſt plus forte que celle de dominer, & qui craignent plus la hainè & l'averſion des hommes & les jugemens qui les produiſent, qu'ils n'aiment d'être riches & puiſſans & grands. Enfin au lieu qu'il y peu de grands, & peu même de gens qui puiſſent aſpirer à la grandeur, il n'y a perſonne au contraire qui ne puiſſe pretendre à ſe faire aimer.

Si le deſir d'eſtre aimé n'eſt donc pas la plus forte paſſion qui naiſſe de l'amour propre, elle eſt au moins la plus generale. Les veuës d'intereſt, d'ambition, de plaiſir en arreſtent ſouvent les effets, mais ils ne l'étouffent jamais entierement. Elle eſt toûjours vivante au fond du cœur, & dés qu'elle ſe trouve en liberté, elle ne manque pas d'agir, & de nous porter à tout ce qui nous peut procurer l'amour des hommes, comme elle nous fait éviter tout ce que nous nous imaginons qui nous peut attirer leur averſion. Il eſt vray qu'on ſe trompe quelquefois dans le diſcernement que l'on fait de ces choſes qui attirent l'amour ou la haine, & qu'il y en a qui en jugent beaucoup mieux les uns que les

autres. Mais soit que l'on s'y trompe, ou que l'on ne s'y trompe pas, c'est toûjours la même passion qui agit, & qui fuit ou recherche les mêmes objets. Il y a même un discernement commun à tous les hommes, jusqu'à un certain degré ; c'est à dire, qu'ils connoissent tous jusqu'à quelque point, que certaines actions excitent la haine, & d'autres l'amour. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Que l'amour propre suit la charité en plusieurs choses, & particulierement en se cachant. En quoy consiste l'honnesteté humaine.

IL n'est pas besoin d'entrer plus avant dans la description particuliere des démarches de l'amour propre, pour faire comprendre combien il imite de prés la charité. Il suffit de dire que l'amour propre nous empêchant par la crainte du châtiment de violer les loix, nous éloigne par là de l'exterieur de tous les crimes, & nous rend ainsi semblables au dehors à CHAP. IV.

CHAP. IV.

ceux qui les évitent par charité : Que comme la charité ſoulage les neceſſitez des autres dans la veuë de Dieu, qui veut que nous reconnoiſſions ſes bien-faits en ſervant le prochain : de même l'amour propre les ſoulage dans la veuë de ſon propre intereſt : & qu'enfin il n'y a gueres d'actions où nous ſoyons portez, par la charité qui veut plaire à Dieu, où l'amour propre ne nous puiſſe engager pour plaire aux hommes.

Mais quoy que l'amour propre tende par ces trois mouvemens à contrefaire la charité, il faut pourtant avoüer que le dernier en approche de plus prés, & qu'il eſt beaucoup plus eſtendu que les deux autres. Car il y a bien des occaſions, où ny la crainte, ny l'intereſt n'ont point de lieu ; & l'on diſtingue ſouvent aſſez aizément ce que l'on fait, ou par une crainte humaine, ou par un intereſt groſſier, de ce que l'on fait par un mouvement de charité. Mais il n'en eſt pas de même de la recherche de l'amour, & de l'eſtime des hommes. Cette inclination eſt ſi fine & ſi ſubtile, & en même temps ſi éten-

duë, qu'il n'y a rien où elle ne ſe puiſſe gliſſer ; & elle ſçait ſi bien ſe reveſtir des apparences de la charité, qu'il eſt preſque impoſſible de connoiſtre nettement ce qui l'en diſtingue. Car en marchant par les mêmes voyes, & produiſant les mêmes effets, elle efface avec une adreſſe merveilleuſe toutes les traces & tous les caracteres de l'amour propre dont elle naiſt, parce qu'elle voit bien qu'elle n'obtiendroit rien de ce qu'elle prétend, s'ils eſtoient remarquez. La raiſon en eſt, que rien n'attire tant l'averſion que l'amour propre, & qu'il ne ſçauroit ſe montrer ſans l'exciter. Nous l'éprouvons nous-mêmes à l'égard de l'amour propre des autres. Nous ne le ſçaurions ſouffrir ſi toſt que nous le découvrons ; & il nous eſt aiſé de juger par là qu'ils ne ſont pas plus favorables au noſtre quand ils le découvrent. CHAP. IV.

C'eſt ce qui porte ceux qui ſont ſenſibles à la haine des hommes, & qui n'aiment pas à s'y expoſer, à tâcher de ſouſtraire autant qu'il leur eſt poſſible leur amour propre à la veuë des autres, à le déguiſer, à ne le

CHAP. IV.

montrer jamais ſous ſa forme naturelle, & à imiter la conduite de ceux qui en ſeroient entierement exemps ; c'eſt à dire des perſonnes animées de l'eſprit de charité, & qui n'agiroient que par charité.

Cette ſuppreſſion de l'amour propre eſt proprement ce qui fait l'honneſteté humaine, & en quoy elle conſiſte ; & c'eſt ce qui a donné lieu à un grand Eſprit de ce ſiecle, de dire que la vertu Chrêtienne détruit & aneantit l'amour propre, & que l'honneſteté humaine le cache & le ſupprime.

Ainſi cette honneſteté qui a eſté l'idole des ſages Payens, n'eſt rien dans le fond qu'un amour propre plus intelligent & plus adroit que celuy du commun du monde, qui ſçait éviter ce qui nuit à ſes deſſeins, & qui tend à ſon but qui eſt l'eſtime & l'amour des hommes par une voye plus droite & plus raiſonnable. C'eſt ce qui eſt aiſé de faire voir, en montrant comment l'amour propre imite les principales actions de la charité.

CHAPITRE V.

Comment l'amour propre imite l'humilité.

IL n'eſt pas difficile de comprendre de quelle ſorte la charité nous rend humbles. Car nous faiſant aimer la juſtice qui eſt Dieu même, elle nous fait haïr l'injuſtice qui luy eſt contraire. Or c'eſt une injuſtice toute viſible qu'eſtant comme nous ſommes pleins de défauts, & coupables de tant de pechez, nous voulions encore eſtre honorez des hommes, & que nous prétendions meriter leurs loüanges, ou par des qualitez humaines, & par conſequent vaines & frivoles, ou par des dons que nous avons receus de Dieu, & qui ne nous appartiennent point. Non ſeulement il n'eſt pas juſte que le pecheur ſoit honoré; mais il eſt juſte qu'il ſoit abaiſſé & humilié. C'eſt la Loy éternelle qui l'ordonne, non ſeulement la charité conſent à cette Loy, mais elle l'aime, & par l'amour qu'elle luy porte, elle

CHAP. V.

embraſſe avec joye toutes les humiliations & tous les abaiſſemens. Elle nous fait haïr tout ce qui ſent l'orgueil & la vanité ; & comme elle condamne ces mouvemens, lors qu'ils s'élevent dans noſtre cœur, elle les empêche auſſi de ſe produire au dehors par nos paroles & par nos actions, & elle les reduit ainſi à une exacte modeſtie.

Mais il n'y a rien en cela que l'amour propre n'imite parfaitement. Car voyant le cœur de chaque homme tout tourné vers ſoy-meſme, & naturellement ennemy de l'élevation d'autruy, il a grand ſoin de ne ſe pas expoſer à ſon chagrin & à ſa malignité.

Quiconque ſe louë & étale ce qu'il croit avoir de bon, pretend par là appliquer les autres à ſoy, & c'eſt à peu prés la meſme choſe que s'il les prioit bonnement de luy donner des loüanges, & de le regarder avec eſtime & avec amour. Or il n'y a gueres de priere qui paroiſſe plus incivile & plus incommode à l'amour propre des hommes que celle-là. Il s'en irrite, & n'y répond gueres autrement que

par la mocquerie & par le mépris. Ainſi ceux qui ſont aſſez fins pour connoiſtre ſes caprices, évitent de luy faire de ces ſortes de demandes, c'eſt à dire qu'ils s'éloignent generalement de tout ce qui ſent la vanité, de tout ce qui tend à ſe faire remarquer, & à mettre en veuë ſes avantages, & ils tâchent au contraire de paroiſtre n'y faire point d'attention, & ne les connoiſtre pas en eux. Et c'eſt-là la modeſtie que l'honneſteté peut procurer. CHAP. V.

Non ſeulement l'honneſteté fait éviter les vanitez baſſes & groſſieres, & les loüanges déclarées que l'on ſe donne à ſoy-même; mais comme elle ſçait que l'amour propre des autres eſt admirablement fin à découvrir les détours que l'on pourroit prendre pour faire voir en nous ce que nous deſirons d'y montrer, elle renonce à ces petits artifices, & s'étudie à les éviter. Elle nous porteroit meſme plûtoſt à parler de nous directement, & à découvert, qu'à ſe ſervir de ces méchantes fineſſes, parce qu'elle apprehende toûjours d'y eſtre ſurpriſe, & qu'elle ſçait que quand on les apperçoit, on prend encore plus de plai-

CHAP. V.

ſir à les tourner en ridicules. Ainſi il n'y a rien de plus ſimple & & de plus humble que ſes diſcours. Elle ne ſe produit ny ne ſe montre par aucun endroit, & elle a pour regle de ne parler jamais de ſoy, ou d'en parler avec plus de froideur & d'indifference qu'elle ne feroit des autres.

Ceux qui ont oüy parler de la guerre aux deux premiers Capitaines de ce ſiecle, ont toûjours eſté ravis de l'honneſteté & de la modeſtie de leurs diſcours. Perſonne n'a jamais remarqué qu'il leur ſoit échapé ſur ce ſujet la moindre parole qu'on pût ſoupçonner de vanité. On les a toûjours vû rendre juſtice à tous les autres, & ne ſe la rendre jamais à eux-mêmes; & l'on auroit ſouvent crû en leur entendant faire le recit des Batailles où ils avoient eu le plus de part par leur conduite & par leur valeur, qu'ils n'y eſtoient pas meſme preſens, ou qu'ils y eſtoient demeurez ſans rien faire.

Qu'on liſe le recit qui courut à Paris aprés la Bataille de Senef, on y treuvera cette grande action diminuée de moitié. Il ſemble que Mon-

CHAP. V.

ſieur le Prince en ait eſté ſimple ſpectateur. Il eſtoit par tout, & il ne paroiſt preſque nulle part : & jamais rien ne fut plus obſcurcy que ce qu'il a contribué au ſuccés de ce combat. Je m'imagine que ſi ſaint Loüis envoyoit autrefois des Relations de ce qu'il fit en Egypte, elles eſtoient faites comme celle-là. Tant la ſainteté & l'honneſteté ont de rapport dans leurs actions exterieures, & tendent également à empêcher qu'il n'y paroiſſe rien de vain, n'y ayant que cette ſeule difference entre l'une & l'autre, que la ſainteté eſt frappée de l'injuſtice de la vanité par rapport à Dieu, & l'honneſteté eſt touchée de ſa baſſeſſe par rapport aux hommes.

Mais outre la crainte qu'à l'honneſteté d'exciter contre ſoy l'averſion naturelle que tous les hommes ont de la vanité d'autruy, elle peut encore avoir dans cette conduite un ſentiment plus fin & plus délicat de cét orgueil qui naiſt avec l'homme, & qui ne l'abandonne point. Ces gens qu'on voit ſi occupez de quelques occaſions où ils ſe ſont ſignalez, qu'ils en étourdiſſent tout le monde, com-

CHAP. V.

me Ciceron faiſoit de ſon Conſulat; font voir par là que la vertu ne leur eſt gueres naturelle, & qu'il leur a falu de grands efforts pour guinder leurs ames juſqu'à l'eſtat où ils ſont ſi aizes de ſe faire voir. Mais il y a bien plus de grandeur à ne faire pas de reflexion ſur ſes plus grandes actions, en ſorte qu'il ſemble qu'elles nous échapent, & qu'elles naiſſent ſi naturellement de la diſpoſition de nôtre ame, qu'elle ne s'en apperçoit pas. Ce degré de vertu eſt ſans doute bien plus heroïque, & c'eſt celuy dont l'honneſteté humaine quand elle eſt à ſon comble, tâche ſans y penſer expreſſément, de donner l'idée, ou qu'elle imite par adreſſe & par politique, quand elle n'eſt pas parfaite, & qu'elle vient plûtoſt de la raiſon que de la nature.

CHAPITRE VI.

L'honneſteté & la charité nous éloignent de l'affection, & principalement de celle des choſes qui ne conviennent pas à noſtre eſtat.

QUi n'aimeroit cet honneſte homme dont un grand eſprit de ce ſiecle a fait cette belle peinture. *On ne paſſe point dans le monde*, dit-il, *pour ſe connoiſtre en vers, ſi l'on n'a mis l'enſeigne du Poëte, ny pour habile en mathematique ſi l'on n'a mis celle de Mathematicien. Mais les vrayes honneſtes gens, ne veulent point d'enſeignes, & ne mettent gueres de difference entre le meſtier de Poëte, & celuy de Brodeur. Ils ne ſont point appellez ny Poëtes, ny Geometres, mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parlent des choſes dont on parloit quand ils ſ'ſont entrez. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plûtoſt que d'une autre, hors la neceſſité de la mettre en uſage : Mais alors on s'en* CHAP. VI.

CHAP. VI.

souvient. Car il eſt également de ce caractere qu'on ne diſe point d'eux qu'ils parlent bien, lors qu'il n'eſt pas queſtion de langage, & qu'on diſe d'eux qu'ils parlent bien quand il en eſt queſtion. C'eſt donc une fauſſe loüange, quand on dit d'un homme lors qu'il entre, qu'il eſt fort habille en Poëſie; & c'eſt une mauvaiſe marque quand on n'a recours à luy que lors qu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme eſt plein de beſoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'eſt un bon Mathematicien, dira t'on; mais je n'ay que faire de Mathematique. C'eſt un homme qui entend bien la guerre: mais je ne la veux faire à perſonne. Il faut donc un honneſte homme qui puiſſe s'accommoder à tous nos beſoins.

Il eſt impoſſible de ne pas aimer un homme de cette ſorte; mais pourquoy l'aime-t'on? C'eſt qu'il ſemble qu'il ſoit fait pour les autres & non pour luy. Il n'incommode point noſtre amour propre par une affectation importune. Il ne pretend point nous forcer à le loüer en fai-

ſant voir en luy ce que nous n'y voulons point voir. S'il nous montre ce qu'il y a de bon, ce n'eſt pas pour luy, c'eſt pour nous. L'honneſteté nous rendant donc ſenſibles à ces jugemens, & à ces ſentimens favorables qu'elle decouvre dans l'eſprit des autres pour ce procedé, elle s'efforce de les meriter en le ſuivant. CHAP. VI.

Mais ſi l'honneſteté s'éloigne generalement de toute ſorte d'affectation, elle fuit encore avec plus de ſoin celle qui tend à ſe ſignaler par des qualitez ou des manieres qui ne conviennent point à noſtre état & à noſtre profeſſion; parce qu'elle ſçait que l'amour propre des autres hommes, qui en eſt toûjours choqué, ne manque jamais de la tourner en ridicule & qu'il eſt bien fier lors qu'ayant la raiſon de ſon coſté, il s'en peut ſervir pour reprimer une vanité mal entenduë.

Ainſi ſelon les regles meſme de l'honneſteté du monde, c'eſt un fort méchant caractere, & que tout homme de bon ſens doit éviter que celuy d'un Eccleſiaſtique qui affecte-

CHAP. VI.

roit l'air, les mots, & les manieres de la Cour, qui paroiſtroit rempli d'eſtime pour les bagatelles & les vanitez du monde ; qui témoigneroit de l'inclination pour la converſation des Dames, qui ſe piqueroit de politeſſe, de delicateſſe, & de bel eſprit ; qui feroit voir par ſes diſcours ou par ſes écrits, qu'il lit ce qu'il ne devroit point lire, qu'il ſçait ce qu'il ne devroit point ſçavoir, & qu'il aime ce qu'il ne devroit point aimer. Il ne faut pas s'imaginer que le monde qui eſt ſouvent ſi peu équitable à l'égard de ceux qui ne luy donnent point de priſe, ſoit d'humeur à ſouffrir ceux qui pretendent ſe diſtinguer des autres par des voyes qui donnent tant de moyens de les rabaiſſer. Auſſi ne les épargne-t'il pas. Chacun devient ſpirituel à leurs dépens, & il n'y a perſonne qui ne faſſe mille reflexions ſur la diſproportion de cet eſprit tout profane, & tout ſeculier qu'ils font paroiſtre, avec la ſainteté de leur état.

Il n'eſt pas beſoin de prouver que la charité eſt encore plus éloignée de l'affectation que la ſimple hon-

neſteté. Car aimant les autres & ne s'aimant point elle-meſme, elle n'a qu'à ſuivre ſes mouvemens naturels pour agir avec une honneſteté parfaite. Elle le fait d'autant mieux, qu'elle le fait plus ſincerement, & qu'il n'y a rien qui ſe demente en elle, au lieu que cette honneſteté d'amour propre n'eſt pas d'ordinaire ſi uniforme. Si elle le réprime en un endroit, il ſe montre quelquefois par un autre & laiſſe ainſi quelque petit dégouſt de ſoy, à ceux qui l'obſervent de bien pres. Mais comme cela n'arrive que contre ſon intention, il en a honte quand il s'en apperçoit, ou plûtoſt quand il ſent que les autres s'en apperçoivent.

CHAP. VI.

Chapitre VII.

Que l'amour propre fait les mesmes réponses que la charité sur la plus part des questions qu'on luy peut faire.

Chap. VII.

L'Amour propre conduit par la raison dans la recherche de l'estime & de l'affection des hommes, imite si parfaitement la charité ; qu'en le consultant sur les actions exterieures, il nous fait les mesmes réponces qu'elle, & nous engage dans les mesmes voyes.

Car si l'on demande par exemple à la charité, en quelle disposition nous devons estre sur le sujet de nos défauts, elle nous dira que nous devons nous défier extremément de nôtre propre lumiere à l'égard de ceux mesmes que nous ne croyons pas avoir; & que la persuasion où nous devons estre en general de nostre aveuglement en ce point, nous doit disposer à en croire plus les autres que nous-mesmes; mais qu'à l'égard des défauts dont nous se-

CHAP. VII.

rions convaincus, il n'y auroit rien de plus injuſte que de vouloir dementir & détruire en quelque ſorte la lumiere de Dieu meſme en pretendant juſtifier ce qu'elle condamne, & qu'ainſi le moins que nous puiſſions faire pour éviter cet orgueil ſi criminel, eſt de les avoüer ſincerement, & de nous en humilier devant Dieu & devant les hommes.

Que l'on faſſe maintenant la meſme queſtion à l'amour propre, & l'on verra que s'il ne parle pas le meſme langage au fond du cœur, il donne neanmoins le meſme conſeil. Quoy qu'il ſoit dur, dira-t-il de reconnoiſtre ſes défauts, & qu'on deſiraſt de les effacer de la memoire des hommes auſſi bien que de la ſienne, il eſt clair neanmoins qu'il eſt impoſſible de les cacher. Plus on s'efforcera de les déguiſer aux autres, plus ils ſeront ingenieux à les découvrir & malins à les faire remarquer. Ce deſir meſme de les cacher paſſera dans leur eſprit pour le plus grand des défauts, & l'on ne fera autre choſe en voulant ou les diſſimuler, ou les juſtifier, que s'attirer l'averſion & le mépris. Il faut donc par neceſſité

CHAP. VII.

prendre une route toute contraire. Si l'on ne peut avoir la gloire d'estre sans défauts, il faut avoir celle de les connoistre, & de n'estre pas dupes sur nous-mesmes : *bellum est sua vitia nosse.* Ostons donc aux autres le plaisir de les remarquer, en les remarquant nous-mesmes les premiers, & desarmons par là leur malignité.

C'est sur de semblables veuës que l'honnesteté forme sa conduite; & c'est ce qui la porte à faire une profession ouverte de reconnoistre de bonne foy tous ses défauts, & de ne point trouver mauvais que les autres les remarquent; & par là elle s'acquiert la reputation d'une équité aimable, qui fait qu'on juge de soy-mesme sans aveuglement, & sans passion, qui sçait se faire justice à soy-mesme, & avec qui on peut estre d'accord, sans estre obligé de témoigner exterieurement que l'on approuve ce que l'on n'approuve pas.

Il est aisé de juger par là que la charité & l'amour propre doivent estre fort conformes dans la maniere de recevoir les reprehensions & les avertissemens, & que des veues & des motifs tres-differens, les doivent unir dans

la meſme conduite exterieure. On connoiſt aſſez celle où la charité nous porte ; car regardant ces avertiſſemens comme un tres-grand bien, & comme un moyen favorable pour nous délivrer de nos défauts, elle les reçoit non ſeulement avec joye ; mais avec avidité. L'amertume meſme qui les accompagne luy eſt agreable, parce qu'elle nous procure le bien de l'humilité, & qu'elle affoiblit l'amour propre, que la charité regarde comme ſon principal ennemy. Ainſi bien loin de témoigner du dégouſt & de l'aigreur à ceux qui nous procurent ce bien, elle n'oublie rien pour leur faire paroiſtre ſa reconnoiſſance ; pour les ſoulager dans la crainte qu'ils ont de nous avoir bleſſez ; pour les attirer à nous faire ſouvent la meſme faveur, & pour leur oſter toutes les craintes qui pourroient les rendre reſervez, & les tenir dans la geſne & dans la contrainte. CHAP. VII.

A la verité l'amour propre eſt toûjours interieurement fort éloigné de cette diſpoſition. Il n'aime point que les autres s'apperçoivent de nos défauts, & encore moins qu'on nous en avertiſſe. Mais il ne laiſſe pas d'agir

CHAP. VII.

exterieurement de meſme que la charité. Car apprenant par ces avertiſſemens qu'on nous donne, la mauvaiſe impreſſion que l'on a de nous, la raiſon luy fait conclure auſſi-toſt qu'il faut tâcher de dominer cette impreſſion, ou du moins de ne la pas augmenter ; & conſultant en ſuite la diſpoſition de l'eſprit des autres, pour ſçavoir comment il s'y faut prendre, il reconnoiſt aiſément que rien ne les choque davantage que la fierté de ceux qui ne peuvent ſouffrir qu'on les avertiſſe d'aucun défaut, qui ſe revoltent contre la verité quelque claire qu'elle ſoit, & qui voudroient que tout le monde s'aveuglaſt ſur leur ſujet, ou ſupprimaſt tous ſes ſentimens, ſi-toſt qu'ils ne leur ſont pas avantageux ; qu'au contraire rien n'adoucit davantage les gens que de ne pas trouver cette reſiſtance, & de voir qu'on défere à leur jugement, & à leur lumiere ; & qu'ainſi on ſe ſoumet en quelque maniere à leur empire. L'amour propre prend donc ſans heſiter ce dernier party, & par là il fait que nous nous inſinuons ſi agreablement dans le cœur de ceux qui nous reprennent, qu'ils ai-

ment mieux ceux qui ſe rabaiſſent de cette ſorte, quelques défauts qu'ils ayent, que ceux qui n'en ayant point, n'ont pas lieu de leur donner ce meſme plaiſir. Car il faut remarquer que nos défauts ne ſont pas par eux-meſmes contraires à l'amour propre des autres, & que de meſme les plus belles qualitez ne luy ſont pas auſſi aimables par elles meſmes. C'eſt le rapport que ces défauts ou ces belles qualitez ont à eux. De ſorte que ſi ces défauts nous rendent plus humbles à leur égard, ou ſi ces belles qualitez nous rendent plus fiers, ils nous aimeront avec ces défauts, & ils nous haïrons avec toutes ces belles qualitez. CHAP. VII.

Il eſt clair que cette conduite tend directement à la fin de l'amour propre, qui eſt de gagner l'eſtime & l'amitié des hommes. Et c'eſt pourquoy l'honneſteté humaine ne manque jamais de la ſuivre, & elle le fait meſme ſouvent plus exactement que la vraye pieté, lors qu'elle n'eſt pas parfaite. Car comme la charité eſt ſouvent moins agiſſante que l'amour propre, il arrive ſouvent auſſi que les perſonnes de pieté paroiſſent plus ſenſibles, &

CHAP. VII. plus delicates que les honneſtes gens du monde, lors qu'on les avertit des défauts qu'on remarque dans leur conduite ou dans leurs ouvrages, parce que n'ayant pas dans ces rencontres une charité bien vive, ils n'ont pas auſſi cét amour propre éclairé qui y ſupplée à l'égard des actions exterieures.

CHAPITRE VIII.

Que l'amour propre ſe conduit de la meſme maniere que la charité à l'egard des ſoupçons injuſtes & des ennemis.

CHAP. VIII. LA conduite que la charité fait garder aux gens de bien, lors que l'on conçoit d'eux des ſoupçons injuſtes & des impreſſions déraiſonnables, n'eſt pas d'en faire des reproches, & de faire paroiſtre du mécontentement & de l'aigreur, mais de s'en juſtifier modeſtement en témoignant qu'ils ne ſont point étonnez qu'eſtant hommes, on les ait ſoupçonnez des fautes des hommes; & en un mot c'eſt de ne ſe pas plaindre de ces ſoupçons, mais de travailler à les guerir; parce qu'on les doit regarder comme un mal

dangereux pour ceux qui les ont conçus, & que le moyen de les en délivrer, n'eſt pas de leur faire des reproches, lors qu'ils ne ſont pas encore perſuadez qu'ils ayent tort, mais de leur montrer doucement la fauſſeté de leurs ſoupçons, pour les obliger par là de les condamner eux-meſmes. CHAP. VIII.

A la verité ſi nous ſuivons dans ces occaſions les premiers mouvemens de l'amour propre, nous ſerons bien éloignez de cette moderation. Ce ne ſeront au contraire qu'emportemens pleins de reſſentimens, & d'aigreur. Mais ſi nous conſultons la raiſon, dans la reſolution de la ſuivre pour arriver à la fin que nous devons avoir, qui eſt d'effacer ces ſoupçons injurieux & de reſtablir noſtre reputation dans l'eſprit de ceux qui les ont conçus, il faut que nous prenions le meſme chemin. Car tout ce qui ſent l'emportement & la paſſion n'eſt capable que d'augmenter les mauvaiſes impreſſions qu'on a conçeuës contre nous. Et au lieu qu'il n'y a ſouvent que l'eſprit qui en ſoit prevenu, on porte par là l'aigreur dans la volonté meſme, & on l'intereſſe à ſoûtenir les

CHAP. VIII.

impreſſions de l'eſprit. Ainſi l'amour propre prévoyant ce mauvais effet, ſe reduit malgré qu'il en ait à imiter cette conduite douce & moderée que la charité preſcrit.

Mais qui croyroit jamais que l'amour propre, lors meſme qu'il auroit intention de décrier ſes ennemis, de les rendre odieux, & de les faire condamner par tout le monde, de baſſeſſe, & d'injuſtice, ne puſt mieux faire pour y reüſſir, que de ſuivre les pas de la charité? Cependant c'eſt ce qui arrive tres-ſouvent. Car il n'y a rien d'ordinaire qui faſſe mieux remarquer les procedez bas & peu honnêtes, dont on uſe envers nous, que d'y oppoſer un procedé plein de moderation & d'honneſteté. Cette oppoſition qui fait remarquer la difference de ces deux conduites contraires, met l'une & l'autre dans un plus grand jour. L'honneſteté en paroiſt plus belle d'un coſté, & la mal-honneſteté plus honteuſe de l'autre. Et ainſi l'amour propre a tout ce qu'il pretend, qui eſt que nous nous relevons par là & que nous rabaiſſons ceux qui nous ont choqué.

Je me ſouviens ſur ce ſujet que lors qu'on publia un certain livre, dans lequel l'Auteur avoit pretendu ramaſſer diverſes fautes contre la langue, qu'il croyoit avoir trouvées dans des ouvrages de pieté, qui paſſoient pour bien écrits, on examina dans une compagnie, par maniere d'entretien, ce que ceux qui s'y trouvoient intereſſez devoient faire en cette rencontre. Chacun convint d'abord que les remarques de cet Autheur eſtant ſi peu conſiderables, qu'elles n'auroient pas dû eſtre propoſées contre des écrits même où l'on n'auroit eu pour but que d'acquerir la reputation de bien écrire, ceux qu'il attaquoit, ne devoient pas avoir la moindre penſée de former une conteſtation ſur un ſi petit ſujet, quelque tort que cét Autheur puſt avoir dans quelques-unes de ſes remarques. Mais quand on vint à parler de ce qu'ils devoient faire, on ne fut plus de même avis. Il y en eût qui ſoutinrent qu'ils ne devoient pas même témoigner qu'ils euſſent veu ce livre. Mais le plus grand nombre crût qu'ils devoient prendre un autre party, & que pour

CHAP. VIII.

CHAP. VIII.

toute réponſe ils n'avoient qu'à corriger de bonne foy dans les autres éditions de ces livres tout ce que cét Autheur y avoit repris avec quelque apparence de juſtice. La raiſon qu'ils en alleguoient, outre le motif general d'honnorer la verité en tout, c'eſt qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour faire que le public rendiſt juſtice à cet Autheur, & à ceux qu'il auroit attaquez, que d'uſer envers luy d'une conduite ſi moderée. J'avouë que je fus de ce ſentiment, & que je crus qu'il n'y en avoit point de plus conforme ny à la charité qui tend toûjours à nous humilier, ny à l'amour propre qui eſt bien-aiſe de mettre en veuë les défauts de ceux qui nous ont voulu rabaiſſer. Je le pratiqueray même tres-volontiers ſi j'en ay occaſion, ſans prétendre obliger perſonne de croire que ce ſoit une action d'humilité, puis que je reconnois qu'elle peut avoir tres-aiſément un autre principe.

CHAPITRE IX.

Que l'amour propre ſe conduit par les meſmes voyes que la charité à l'égard des bonnes & des mauvaiſes qualitez des autres.

IL n'eſt pas difficile de juger par tout ce que l'on a dit juſques icy que la conduite de l'honneſteté ne doit pas eſtre differente de celle de la charité à l'égard des bonnes & des mauvaiſes qualitez des autres. On voit aiſément à quoy la charité porte à l'égard du bien qu'elle remarque en autruy. Comme elle s'en réjoüit interieurement, elle en témoigne auſſi ſa joye au dehors, en toutes les manieres qu'elle le peut; & bien loin de tendre à l'obſcurcir, elle fait ſon poſſible pour le relever & le faire valoir: Le bien des autres eſt ſon propre bien par l'amour qu'elle leur porte, & elle s'y arreſte même plus volontiers qu'au ſien, parce qu'elle n'y craint point la complaiſance & la vanité.

CHAP. IX.

Or quoy que l'amour propre bien loin d'avoir cette bonté & cette tendreſſe pour les autres, ſoit au contraire naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin & de fiel; Bien que ce qui releve les autres l'incommode & le chagrine, & que l'on ne le voit guerres favorable de bonne foy aux loüanges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage, & qu'elles ne luy ſervent de degré pour s'élever.

Quand on vient neanmoins à conſiderer l'effet qu'on feroit ſur l'eſprit des autres, ſi l'on monſtroit ces mouvemens à decouvert, on conclut tout d'un coup à les cacher. On voit bien que ce ſeroit le moyen de ſe faire regarder comme un ennemy public, & qu'on deviendroit par là l'objet de la haine, & de la deteſtation de tout le monde: Que non ſeulement on ſeroit odieux à ceux contre qui on exerceroit ſa malignité, mais à ceux même qu'on épargneroit; perſonne ne pouvant s'aſſurer de recevoir juſtice des gens en qui on remarque ce mauvais fond; & chacun craignant avec raiſon de devenir l'objet de leur jalou-

CHAP. IX.

ſie. L'honneſteté nous fait donc prendre juſtement le contrepied. Elle fait que nous affectons de faire paroiſtre au dehors une extrême équité, de loüer volontiers ce qui eſt loüable, de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualitez des autres, & de ne refuſer pas meſme à nos ennemis les témoignages d'eſtime qu'ils meritent: & par là on reüſſit dans le deſſein de ſe faire aimer; on acquiert des amis; on adoucit ſes ennemis, & on ſe met bien avec tout le monde.

C'eſt par ces meſmes veuës qu'elle témoigne une extrême indulgence pour les défauts des autres; que bien loin de les exagerer, ou de les divulguer, elle les couvre & les excuſe autant qu'elle peut; qu'elle ne mépriſe jamais perſonne; qu'elle explique tout en bonne part; qu'elle ſe ſatisfait aiſément, & qu'elle n'affecte point d'eſtre fine & ſubtile à découvrir des défauts dans des perſonnes, qui ſont generalement eſtimées; qu'elle évite les ſoupçons téméraires & mal fondez, & qu'elle aime mieux en quelque ſorte ſe tromper, que de ſe laiſſer

CHAP. IX.

aller à des ſoupçons injurieux au prochain. Tout cela tend fort droit à la fin de l'amour propre. Car comme on ne ſçauroit ignorer tout à fait qu'on a des défauts, on hait par avance ceux dont on s'imagine qu'on ſera mépriſé quand ils s'en appercevront, & l'on ne ſçauroit, au contraire, ne pas aimer ceux dont on eſpere du ſupport, de la condeſcendance & de la bonté.

CHAPITRE X.

Reſſemblance entre la charité & l'amour propre à l'égard des autres vertus.

CHAP. X.

IL n'y a qu'à parcourir les autres vertus, pour découvrir encor pluſieurs autres reſſemblances entre la charité & l'amour propre : car ſi la charité eſt patiente dans les injures, parce qu'elle tâche d'adoucir par là l'aigreur de ceux qui nous outragent, qu'elle fait que nous ſouffrons toutes ſortes de mauvais traitemens avec joye, pour ſatisfaire à la juſtice de

Dieu, & qu'elle nous perſuade que nous en meritons encore de plus durs : l'amour propre a auſſi une patience l'intereſt & de vanité qui produit au dehors les meſmes effets. Il nous empeſche de vouloir paſſer pour fiers & pour preſomptueux. Il nous aprend qu'il eſt toûjours bon de n'aigrir pas les gens plus qu'ils ne le ſont, & ſur cela il nous fait prendre le parti de diſſimuler les injures que nous recevons.

CHAP. X.

Si la charité eſt bienfaiſante par un deſir ſincere de ſervir les autres, l'amour propre veut auſſi que nous le voyons pour regner par là dans leur eſprit, & pour joüir des mouvemens que les bien-faits y excitent.

Si la charité tâche de ſe cacher, quand elle fait du bien aux autres, afin de ne s'en attribuer rien ; l'amour propre en fait autant pour ſe rendre plus redevables ceux qu'il oblige, parce qu'on ſe tient d'autant plus obligé que celuy qui fait du bien le fait moins remarquer.

Si la charité étend ſes biens-faits à ceux dont elle n'eſpere rien, & aux ennemis meſme, parce qu'elle ne re-

CHAP. X.

garde que leur bien, & non pas ſes intereſts ; l'amour propre en fait de meſme, parce qu'il ſçait que plus les biens-faits paroiſſent des-intereſſez & exempts de toute recherche propre, plus ils attirent une affection generale, par l'eſperance qu'ils donnent à tout le monde d'en recevoir de pareils.

Si la charité eſt reconnoiſſante envers tout le monde, parce que ſa gratitude envers Dieu ſe répand ſur tous les inſtrumens dont il ſe ſert pour nous procurer du bien ; l'amour propre nous fait affecter de l'eſtre, de peur de mécontenter celuy des autres, qui ſe bleſſe quand on y manque.

Enfin, ſi la charité nous rend fidelles envers tout le monde par un amour ſincere de la juſtice ; l'amour propre nous fait pratiquer la meſme fidelité pour attirer la confiance des hommes.

La charité, comme dit l'Apoſtre, n'eſt point ambitieuſe, parce que ceux qui en ſont animez eſtiment peu ces honneurs humains, & ces grandeurs temporelles que l'ambition recherche ; qu'ils les craignent plus qu'ils

ne les ſouhaitent, & qu'ils ſe trouvent toûjours bien dans la place où la providence de Dieu les a mis. On n'en peut pas dire autant de l'honneſteté humaine, & ſi l'on en veut juger par ſon fond, non ſeulement elle n'eſt pas exempte d'ambition, mais elle n'eſt rien autre choſe qu'une ambition fine & delicate. Cependant elle ne laiſſe pas d'imiter encore exterieurement en cela la conduite de la charité : car elle ſçait ſi bien cacher ſes deſirs ambitieux, de peur de trouver de l'oppoſition dans l'amour propre des autres, qui eſt toûjours en garde de ce coſté là, qu'on diroit qu'elle n'a aucune pretention, qu'elle ne ſonge qu'auxautres, & qu'elle s'oublie elle-meſme. Si elle penſe à s'élever, c'eſt ſans empreſſement & ſans baſſeſſe, & elle fait ſi bien qu'il ſemble toûjours que la fortune la ſoit venuë trouver d'elle-meſme, ſans qu'il luy ait falu faire aucune démarche, ny aucune avance pour l'attirer. CHAP. X.

Il y en a meſme que l'amour propre porte plus avant, & à qui il donne un éloignement effectif des grandes fortunes & des grands emplois, quoy

CHAP. X.

qu'il ne leur fût pas impoſſible de s'y élever. Le repos d'une vie douce & tranquille, dans lequel on entretient quantité d'amitiez illuſtres, & l'on rend ſervice à beaucoup de gens de qualité, & de merite, ſans intereſt, & ſans dépendance, en ſe contentant d'avoir dans le monde la reputation d'un homme civil, obligeant, deſintereſſé, bon-amy: cette vie, dis-je, a des charmes qui la peuvent faire preferer à toutes les grandeurs du monde par un amour propre, ſage, & éclairé, & qui ſçait comparer les avantages & les deſavantages des divers eſtats. C'eſt l'idée que s'eſtoit propoſée Pomponius Atticus, & qu'il ſuivit ſi heureuſement, que s'eſtant trouvé entre tant de partis ennemis qui déchirerent de ſon temps la Republique de Rome, il fut toujours amy de tous, & les ſervit tous, ſans en irriter aucun. On voit encore de ces imitateurs d'Atticus, & l'on peut dire à leur avantage, que s'il eſtoit permis ou poſſible de ſe rendre heureux en cette vie, ils en auroient trouvé le ſecret; & que leur choix eſt infiniment plus ſage que celuy de ces autres, qui voulant

lant toûjours s'élever par une ambition ſans bornes, ſe privent par là des deux principaux biens de la vie, qui ſont la ſeureté & le repos. CHAP. X.

Il eſt aiſé de voir auſſi que comme la charité nous éloigne des plaiſirs des ſens, parce qu'elle tient l'ame dans ſon ordre, & ne luy permet de s'attacher qu'à Dieu ſeul, l'honneſteté doit faire le meſme, parce que l'aſſerviſſement aux plaiſirs du corps a toûjours quelque choſe de bas & de mépriſable, qui avilit & défigure l'idée que nôtre amour propre deſire imprimer de nous dans l'eſprit des autres.

On a meſme raiſon de ſe défier de ceux qui ſont dominez par leurs plaiſirs, & d'apprehender d'eux toute ſorte de lâchetés & d'injuſtices. Car quelle aſſurance peut-on avoir que leur paſſion ne l'emportera pas lors qu'elle ſera contraire à leur devoir envers les hommes, puis qu'on voit qu'elle l'emporte ſi ſouvent ſur ce qu'ils doivent à Dieu.

Ainſi l'honneſteté qui veut ſe conſerver ſur tout la reputation d'une fidelité inviolable, & d'une fermeté inflexible dans ſes devoirs, affecte

CHAP. X.

de paroiſtre exempte de cette paſſion pour les plaiſirs qui donne un ſi juſte ſujet de défiance.

Enfin, pour ne pouſſer pas cette conformité de la charité & de l'amour propre à un détail ennuyeux, je me contenteray d'ajoûter à ce que j'en ay dit, qu'il eſt ſi vray que l'amour propre peut imiter toutes les actions de la charité, qu'il s'inſinuë meſme ſouvent dans celles où il ſemble qu'il puiſſe avoir le moins de part, & qui ſont deſtinées pour le mortifier & pour le détruire.

Il ſçait quelquesfois faire jeûner les Religieux, ou les ſoulager au moins d'une partie de la peine de leur jeûne. Les haires, les cilices & les diſciplines ſont quelquefois à ſon uſage, & il n'y a preſque point d'humiliation qu'il ne ſoit capable de pratiquer. Et quoy qu'il trouve moins ſon compte dans la ſolitude, dans le ſilence & dans les auſteritez ſecrettes, qu'en quoy que ce ſoit, il y a pourtant de certains conduits cachez, & de certaines voyes ſoûterraines par où il pourroit peut-eſtre trouver quelque entrée. Enfin, il eſt même capable de

nous faire ſouffrir la mort avec joye. Et afin qu'il n'y ait pas de voye certaine de le diſtinguer de la charité même par le martyre, les Saints nous apprenent aprés S. Paul, qu'il y a des Martyrs de vanité auſſi bien que de charité. C'eſt pourquoy S. Auguſtin aprés avoir dit que *la vanité imite de ſi prés les œuvres de la charité, qu'il n'y a preſque point de difference entre leurs effets; que la charité nourrit les pauvres, & que la vanité les nourrit auſſi; que la charité jeûne; & que la vanité ſçait auſſi jeûner; que ces œuvres-là nous frappent bien les yeux, mais que nous ne ſçaurions diſtinguer celles qui viennent du bon ou du mauvais principe.* Il ajoûte enfin, *que la charité meurt & nous méne au martyre, & que la vanité meurt auſſi & ſouffre le martyre. VIDETE qualia opera faciat ſuperbia, quàm ſimilia faciat & prope paria charitati. Paſcit eſurientem charitas, paſcit & ſuperbia; charitas ut Deus laudetur, ſuperbia ut ipſa laudetur. Jejunat charitas, jejunat & ſuperbia. Opera videmus, in operibus non diſcernimus. Moritur charitas; moritur ſuperbia.*

CHAP. X.

Aug. in Epiſt. 1. Ioan. Tr. 8.

CHAP. X.

Mais il y a pourtant cette difference entre les actions de vertu qui ſont dures, penibles & humiliantes, & celles qui n'ont rien que d'éclatant ſans eſtre penibles, que lors que l'amour propre porte les gens à l'humilité, à la patience & à la ſouffrance, c'eſt par une eſpece de bizarrerie & de déreglement. Car il eſt bien clair, par exemple, que le moyen d'arriver aux fins naturelles qu'il ſe propoſe, n'eſt pas de s'enfermer dans une ſolitude pour ne converſer avec perſonne, ou pour n'y entendre parler que de ſes pechez, & de ſes défauts. Et ainſi il n'eſt gueres probable qu'il y en ait qui embraſſent ces genres de vie ſi contraires aux inclinations de la nature, & qui y perſeverent par d'autres motifs que ceux du ſalut. Mais il n'en eſt pas de même de la pluſpart des actions de vertu qu'on peut faire dans le monde. L'amour propre ne fait qu'aller mieux à ſon but en les pratiquant. Il ne les ſçauroit omettre ſans s'écarter de ſa fin : & il faut qu'il ſoit emporté par quelque paſſion déraiſonnable contre ſes veritables intereſts pour prendre d'autres routes que celles-là.

CHAPITRE XI.

L'amour propre éclairé pourroit corriger tous les défauts exterieurs du monde, & former une ſocieté tres-reglée. Qu'il ſeroit utile d'avoir cela dans l'eſprit en inſtruiſant les grands.

ON peut conclure de tout ce que l'on a dit, que pour reformer entierement le monde ; c'eſt à dire, pour en bannir tous les vices, & tous les deſordres groſſiers, & pour rendre les hommes heureux dés cette vie meſme, il ne faudroit au défaut de la charité, que leur donner à tous un amour propre éclairé, qui ſçeuſt diſcerner ſes vrais intereſts, & y tendre par les voyes que la droite raiſon luy découvriroit. Quelque corrompuë que cette ſocieté fuſt au dedans & aux yeux de Dieu, il n'y auroit rien au dehors de mieux reglé, de plus civil, de plus juſte, de plus pacifique, de plus honneſte, de plus genereux : & ce qui ſeroit de plus admirable, c'eſt que n'eſtant animée

CHAP. XI.

& remuée que par l'amour propre, l'amour propre n'y paroiſtroit point, & qu'eſtant entierement vuide de charité, on ne verroit par tout que la forme & les caracteres de la charité.

Peut-eſtre qu'il ne ſeroit pas inutile que ceux qui ſont chargez de l'éducation des Grands euſſent cela gravé dans l'eſprit, afin que s'ils ne pouvoient leur inſpirer les ſentimens de charité qu'ils voudroient bien, ils tâchaſſent au moins de former leur amour propre, & de leur apprendre combien la pluſpart des voyes qu'ils prennent pour le contenter ſont fauſſes, mal entenduës, & contraires à leurs veritables intereſts, & combien il leur ſeroit facile d'en prendre d'autres qui les conduiroient ſans peine à l'honneur & à la gloire, & leur attireroient l'affection, l'eſtime & l'admiration de tout le monde. S'ils ne réüſſiſſoient pas par ce moyen à les rendre utiles à eux-meſmes, ils réüſſiroient au moins à les rendre utiles aux autres, & ils les mettroient dans un chemin qui ſeroit toûjours moins éloigné de la voye du Ciel, que celuy qu'ils prennent, puis qu'ils n'au-

roient preſque qu'à changer de fin & d'intention pour ſe rendre auſſi agreables à Dieu par une vertu vrayement chreſtienne, qu'ils le ſeroient aux hommes par l'éclat de cette honneſteté humaine, à laquelle on les formeroit.

CHAPITRE XII.

Qu'il eſt tres-difficile de diſcerner en nous-meſmes ſi nous agiſſons par charité ou par amour propre. Trois raiſons de cette difficulté.

CHAP. XII.

MAis ce ſeroit peu de choſe que ces deux principes ſi differens, dont l'un porte des fruits de vie, & l'autre des fruits de mort, fuſſent confondus dans les actions exterieures, s'il eſtoit au moins facile à chacun de diſcerner celuy qui le fait agir, & qu'il puſt ainſi juger par là de ſes actions & de ſon état. Ce qui eſt de plus étrange, c'eſt que ſouvent ce mélange & cette confuſion commence dans le cœur meſme, en ſorte que nous ne ſçaurions diſtinguer ſi c'eſt par cha-

CHAP. XII.

rité, ou par amour propre que nous agiſſons, ſi c'eſt Dieu ou nous-meſmes que nous cherchons, ſi c'eſt pour le Ciel ou pour l'Enfer que nous travaillons. Cette obſcurité vient de diverſes cauſes, & j'en remarqueray icy trois principales.

La premiere eſt que ces veuës des jugemens des hommes & des mouvemens de leur cœur à noſtre égard, qui ſont la regle, la ſource & l'objet de l'honneſteté humaine, ne ſont pas toûjours accompagnées de reflexions formelles & expreſſes, & que les mouvemens qu'elles produiſent nous ſont encore ſouvent plus imperceptibles. Ce ne ſont quelquesfois à l'égard de l'eſprit que de certains regards & de certaines penſées paſſageres, par leſquelles il ſe porte comme à la dérobée vers ces jugemens qu'on fait de nous; & à l'égard du cœur, que de certaines pentes cachées, qui le tournent doucement de ce coſté-là; en ſorte que l'on ne fait point de reflexion expreſſe ny ſur cette pente, ny ſur la penſée qui la produit, quoy que ce ſoit ce qui donne le branle à nos actions exterieures, & qui en eſt le principe.

La ſeconde eſt qu'il arrive ſouvent que lors meſme qu'on n'eſt remué en effet que par la crainte de déplaire aux hommes, ou par le deſir de leur plaire, on n'ait abſolument aucune cõnoiſſance ny aucune penſée diſtincte de l'une ny de l'autre ; & cela, parce qu'on agit ſouvent ſans connoiſſance diſtincte, & par une ſimple habitude, qui n'eſt conduite que par une penſée confuſe. A force de regarder certaines actions, comme capables de nous attirer l'infamie publique & l'averſion des honneſtes gens, il s'en forme dans l'eſprit une idée confuſe, qui nous les repreſente comme haïſſables, ſans que l'eſprit démele pourquoy ; & cette idée ſuffit pour exciter dans le cœur un mouvement d'averſion & d'éloignement. Or ces idées confuſes & ces mouvemens qui les ſuivent, approchent ſi fort des vrayes veuës de charité qui font haïr les mauvaiſes actions, à cauſe de l'injuſtice qu'elles renferment, qu'il n'y a preſque que Dieu qui en puiſſe faire le diſcernement. CHAP. XII.

Enfin la troiſiéme eſt, que lors meſme que l'on a la charité dans le

CHAP XII.

cœur, & qu'elle nous porte aux objets qui luy ſont propres, neanmoins comme la cupidité marche ſouvent ſur les meſmes voyes, & ſe porte vers les meſmes objets, quoy que par des motifs differens, il ſe fait un mélange dans l'eſprit & dans le cœur de ces deux ſortes de veuës & de mouvemens, ſans que l'on ſçache avec certitude quel eſt celuy qui l'emporte, & qui eſt le vray principe de nos actions. On cherche Dieu & le monde tout enſemble. Le cœur eſt bien-aiſe de plaire à l'un & à l'autre, & il ignore ſi c'eſt Dieu qu'il rapporte au monde, ou le monde qu'il rapporte à Dieu: Ce diſcernement ne ſe pouvant faire que par la penetration d'un certain fonds qui eſt dans le cœur, & qui n'eſt connu avec évidence que de Dieu ſeul.

CHAPITRE XIII.

Que l'ignorance où nous ſommes, ſi nous agiſſons par charité, ou par amour propre, nous eſt utile par pluſieurs raiſons.

CHAP XIII.

Voilà quelle eſt la condition ordinaire des hommes en cette vie lors même qu'ils ſont à Dieu. L'amour propre agit plus groſſierement dans les uns que dans les autres, mais il vit & agit en tous juſqu'à quelque degré, & il eſt rare qu'ils ſe puiſſent aſſeurer d'aucune action en particulier, qu'elle ſoit entierement exempte de toute recherche propre. Mais quoy que cét eſtat ſoit pour eux un grand ſujet de gemiſſement & de crainte, ils y peuvent neanmoins trouver de grands ſujets de conſolation, s'ils entrent dans les raiſons pour leſquelles Dieu permet qu'ils y demeurent, & ne les éleve pas à un plus haut degré de vertu.

Il eſt viſible premierement que le deſſein que Dieu a de cacher le Royaume du Ciel, qu'il eſt venu éta-

CHAP. XIII.

blir ſur la terre, demande que les gens de bien ſoient confondus à l'exterieur avec les méchans, & qu'ils n'en ſoient pas diſtinguez par des marques claires & ſenſibles. Car ſi les fideles qu'il anime par ſon eſprit, & dans leſquels il reſide comme dans ſon temple, eſtoient un certain genre d'hommes ſeparé des autres, & comme une nation à part que le monde pût diſcerner par des actions qui ne ſe rencontraſſent jamais dans les autres, ils ſeroient tous des miracles publics, continuels & ſubſiſtans, qui détruiroient l'eſtat de la foy, par lequel Dieu veut ſauver les hommes. Les méchans qui ſe verroient dans l'impuiſſance de les imiter, ſçauroient par là clairement que la nature ne ſçauroit atteindre à l'eſtat des gens de bien. Il faut donc qu'il y ait des actions purement humaines qui reſſemblent ſi fort aux actions ſurnaturelles & divines, que la diſtinction n'en ſoit pas ſenſible. Et comme les gens de bien ne commettent point de crimes, & qu'ainſi ils ne peuvent eſtre confondus par là avec les méchans, il faut que les mechans puiſſent

imiter leurs actions vertueuſes, & en faire qui y ſoient tellement ſemblables à l'exterieur qu'on ne les en puiſſe diſcerner. CHAP. XIII.

Mais ce n'eſt pas ſeulement un effet de la juſtice de Dieu de ſouſtraire à la veuë des méchans les treſors des graces qu'il met dans les juſtes ; c'en eſt auſſi un de ſa miſericorde envers les juſtes meſmes. Il leur eſt utile de ne ſe connoiſtre pas, & de ne voir pas en eux leur propre juſtice. Cette veuë ſeroit capable de les en faire déchoir. L'homme eſt ſi foible dans ſa force meſme qu'il n'en ſçauroit ſoûtenir le poids. Et par un étrange renverſement qui a ſa ſource dans la corruption de ſon cœur, quoy que ſon bien conſiſte à poſſeder les vertus, & ſon mal à eſtre plein de défauts, il luy eſt pourtant plus dangereux de connoiſtre ſes vertus que ſes défauts. La connoiſſance de ſon humilité le rend orgueilleux, & la connoiſſance de ſon orgueil le rend humble. Il eſt fort quand il ſe connoiſt foible, & il eſt foible quand il ſe croit fort. Ainſi cette obſcurité qui l'empeſche de diſcerner clairement s'il agit par

CHAP. XIII.

charité ou par amour propre, bien loin de luy nuire, luy eſt ſalutaire. Elle ne luy oſte pas les vertus, mais elle l'empeſche de les perdre, en le tenant toûjours dans l'humilité & dans la crainte, & en faiſant qu'il ſe défie de toutes ſes œuvres, & qu'il s'appuye uniquement ſur la miſericorde de Dieu.

C'eſt la grande utilité de cette reſſemblance exterieure des actions de l'amour propre avec celles de la charité. Mais on en peut encore remarquer quelques autres qui ne ſont pas peu conſiderables.

Il arrive ſouvent que la charité eſt foible dans certaines ames, & dans cét eſtat de foibleſſe elle ſeroit facilement éteinte par les tentations violentes, ſi Dieu ne permettoit que ces tentations fuſſent affoiblies & comme contrepeſées par de certains motifs humains qui en arreſtent l'effort, & qui donnent moyen à l'ame de ſuivre l'inſtinct de la grace. La crainte des jugemens des hommes eſt un de ces motifs, & il n'y en a gueres qui faſſent plus d'impreſſion ſur l'eſprit. Elle ne ſuffit pas

seule à la verité pour surmonter les tentations d'une maniere chrétienne, puis que cette crainte ne naist que de vanité ; mais elle suspend leur effort, & s'il se trouve que l'ame ait quelque étincelle de vraye charité, elle la met en estat de la suivre ; & c'est pourquoy l'on voit que les saints Legislateurs des Ordres Religieux n'ont pas negligé ces moyens humains, & qu'ils ont attaché à certaines fautes des penitences qui donnoient de la confusion devant les hommes, afin que la crainte de cette confusion humaine rendît les Religieux plus exacts à les éviter. Ce n'est pas qu'ils pretendissent les faire agir par ce seul motif, mais leur intention a esté qu'ils s'en servissent pour se fortifier contre la negligence, & que cette crainte humaine servît d'armes & d'instrument à la charité, afin de mieux resister à la pente de la nature. CHAP. XIII.

Il n'est donc pas inutile aux hommes, dans l'estat de foiblesse où ils sont d'estre éloignez des vices non seulement par la charité, mais aussi par cette sorte d'amour propre qu'on appelle honnesteté, afin que dans les

CHAP. XIII.

langueurs de la charité cette honneſteté puiſſent ſoûtenir l'eſprit, & l'empêcher de tomber dans des excés dangereux. Et c'eſt ce qui fait qu'on voit ſouvent d'étranges renverſemens dans ceux qui eſtant peu ſenſibles aux jugemens des hommes, & ſe ſouciant peu de leur plaire ou de leur déplaire, ſont quelquefois touchez de quelques mouvemens paſſagers de pieté. Car lors que ces mouvemens viennent à leur manquer ; n'ayant plus alors de frein qui les arreſte, ils ſont capables de ſe laiſſer emporter à toutes ſortes de bizarreries & de caprices. Ainſi quand il s'agit de ſe fier aux gens, il eſt bon de conſiderer ſi outre la conſcience qui les éloigne du mal, ils ont encore une certaine honneſteté qui leur faſſe apprehender de faire des choſes qui ſoient condamnées par les perſonnes ſages & ſenſées, n'y ayant gueres d'eſprits plus dangereux que ceux qui ſont capables de ſoûtenir une conduite déraiſonnable & bizarre contre le jugement public, & de ſe mettre ſans raiſon, au deſſus des jugemens de tous ceux qui les connoiſſent.

CHAP. XIII.

N'eſt-ce pas encore un avantage conſiderable aux gens de bien de ſe pouvoir cacher aux hommes par le moyen de cette obſcurité qui empeſche qu'on ne diſcerne la vraye pieté de l'amour propre, & qui fait que des actions de charité peuvent paſſer dans l'eſprit du monde pour des effets d'une ſimple honneſteté. Car combien leur ſeroit-il dangereux & importun, ſi toutes leurs bonnes actions eſtoient remarquées, & qu'ils en fuſſent recompenſez ſur le champ par les loüanges qu'elles leur attireroient? Ce ſeroit le moyen de les obliger à ſe ſeparer entierement du commerce des hommes; au lieu qu'à la faveur de cette confuſion, ils ont un peu plus de liberté de traiter avec le monde & de ſuivre les mouvemens de leur charité, dans la penſée qu'ils ne ſeront pris que pour de ſimples civilitez. Ainſi l'on peut dire que comme l'honneſteté eſt bien aiſe de paſſer pour charité, & qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour emprunter ſa forme & ſes caracteres; la charité au contraire eſt bien-aiſe qu'on la prenne pour honneſteté: & qu'encore qu'elle ne con-

CHAP. XIII.

tribuë pas directement à eſtablir cette impreſſion, elle ne fait rien auſſi pour la deſtruire, tant parce qu'elle ne ſçait pas abſolument s'il n'en eſt point quelque choſe, que parce qu'il luy eſt avantageux qu'on le croye.

Enfin n'eſt-ce pas un motif aſſez preſſant pour s'exciter à la pratique des vertus, de ſe pouvoir dire à ſoy-meſme qu'on ſeroit bien malheureux de s'écarter du chemin où la charité & l'intereſt propre nous portent également, & de ſe rendre en s'en éloignant, également odieux, à Dieu, & aux hommes? N'eſt-ce pas un ſujet de loüer Dieu, qu'il ait voulu que la pluſpart des déreglemens qu'il nous deffend, ſoient contraires au bien des hommes dés cette vie meſme, & ſe doivent éviter par le ſeul motif d'un intereſt humain? Enfin n'eſt-ce pas un moyen de mieux connoiſtre l'étrange corruption de la nature, & la violence de nos paſſions, de voir qu'elles nous font oublier non ſeulement ce que nous devons à Dieu, mais auſſi ce que nous devons à nous-meſmes, & qu'elles nous rendent mal-heureux dans ce monde icy, &

dans l'autre ? Car s'il y a moins de gloire & de merite à ſervir Dieu quand on y trouve ſon intereſt, il y a ſans doute plus de déreglement & de deſordre à ne le pas ſervir, quand on ſe prive en meſme temps de ce que l'intereſt meſme nous porte à deſirer & à rechercher pour noſtre propre avantage.

CHAP. XIII.

me on ne ſçait pas pourquoy Dieu nous deffend de negliger ces moyens humains, on en demeure là, & on ſonge d'autant moins à s'inſtruire de ce precepte, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien de plus rare que de tenter Dieu en cette maniere ; l'eſprit humain eſtant infiniment plus porté à s'attacher trop aux moyens humains par un defaut d'eſperance en Dieu, qu'à les negliger par un excés de confiance. C'eſt ce qui a fait croire qu'il ne ſeroit pas utile d'expliquer un peu au long ce que c'eſt que tenter Dieu, & d'éclaircir les fondemens & les principes de la défenſe que Dieu nous en fait. Voicy ceux auſquels on la peut reduire. CHAP. I.

Dieu n'eſt pas ſeulement ſouverainement puiſſant, il eſt auſſi ſouverainement ſage dans ſa conduite. Comme puiſſant il eſt le principe de toutes choſes, ſoit dans le monde corporel & viſible, ſoit dans le monde inviſible & ſpirituel. Comme ſage il opere toutes choſes par certains moyens, & dans un certain ordre.

L'orgueil & le déreglement des hommes tend également à ſe ſouſtrai-

CHAP. I.

re à la puiſſance & à la ſageſſe de Dieu : comme la pieté ſolide tend à s'aſſujettir de plus en plus à l'une & à l'autre. Pour ſe ſouſtraire à ſa puiſſance, les uns ont nié entierement la providence & l'operation de Dieu, meſme dans les choſes naturelles, comme les Epicuriens. Les autres l'ont niée dans les choſes ſpirituelles & dans les actions de noſtre ame qui nous conduiſent au bonheur & au malheur éternel, comme les Pelagiens. Et les autres n'oſant pas aller juſqu'à cét excés d'impieté, ne l'ont pas voulu reconnoiſtre dans le diſcernement des bons & des méchans, des Elus & des Reprouvez, comme les Semipelagiens.

Mais la maniere dont on ſe ſouſtrait à la ſageſſe de Dieu, n'eſtant pas moins criminelle, eſt beaucoup plus inconnuë. Et c'eſt ce qu'on appelle tenter Dieu, qui eſt un peché que peu de perſonnes comprennent.

Il conſiſte à ſe retirer de l'ordre de Dieu, en pretendant le faire agir à noſtre phantaiſie & en negligeant la ſuite des moyens, auſquels il attache ordinairement les effets de ſa puiſſance

CHAP. I.

divine. Et pour concevoir de quelle maniere on y tombe en ce qui regarde la vie de l'ame, il ne faut que conſiderer de quelle maniere on y peut tomber, en ce qui regarde la vie du corps.

Il eſt certain que c'eſt Dieu qui entretient noſtre eſtre & noſtre vie, & qu'il n'en eſt pas moins proprement la cauſe, que s'il la faiſoit ſubſiſter par un miracle viſible, indépendamment de tous les moyens exterieurs. Nous la ſoûtenons par la nourriture. Mais qui eſt-ce qui produit cette nourriture ? *Ce n'eſtoit*, dit ſaint Auguſtin, *ny ma mere, ny mes nourrices qui rempliſſoient pour moy leurs mamelles du lait qu'elles me donnoient ; mais c'étoit vous ſeul, Seigneur : c'eſtoit vous ſeul qui me donniez par leur entremiſe la nourriture dont j'avois beſoin ſelon l'ordre naturel que vous avez étably, & ſelon les richeſſes de voſtre bonté & de voſtre providence, qui eſtend ſes ſoins juſques dans les principes les plus cachez, & les cauſes les plus ſecrettes de la ſubſiſtance de vos creatures..... Vous eſtes l'auteur de tous les biens, ô mon Dieu, & je*

CHAP. I.

vous dois toute la conſervation de ma vie.

Soit qu'il nous faſſe vivre de cette maniere commune, ſoit qu'il le faſſe d'une maniere extraordinaire & miraculeuſe, c'eſt toûjours luy qui agit & qui nous ſoûtient. Et ainſi nous ſommes obligez de reconnoiſtre également ſa main, & ſon operation toute-puiſſante, ſoit qu'il la cache, ſoit qu'il la découvre. Mais il y a neanmoins cette difference entre ces deux manieres dont il agit ſur les corps & ſur les ames, que la premiere eſt la voye commune par laquelle il conduit ſes creatures, & l'autre eſt une voye extraordinaire, dont il ne ſe ſert que rarement, & qui n'a point de regles certaines. C'eſt dans la premiere que conſiſte l'ordre de la providence qu'il permet aux hommes de connoiſtre; & la ſeconde ne renferme que certains effets que nous ne pouvons jamais prevoir de nous-meſme; parce que les conſeils ſelon leſquels Dieu les produit en un temps & ne les produit pas en un autre, ſont trop élevez au deſſus de l'eſprit des hommes.

Sa ſageſſe s'eſtant donc rabaiſſée à couvrir

couvrir ordinairement ſon operation divine des moyens humains, il eſt juſte que les hommes s'aſſujettiſſent à ces moyens ; & c'eſt un extrême orgueil à eux de les negliger, & de pretendre forcer Dieu d'agir de cette maniere extraordinaire, dont il ne nous a pas rendus capables de penetrer les principes. C'eſt là ce qu'on appelle proprement tenter Dieu, comme JESUS-CHRIST nous l'apprend dans l'Evangile: car le diable le preſſant de de ſe jetter du haut du temple en bas, en luy alleguant qu'il eſt écrit : que *Dieu a commande à ſes Anges de ſoûtenir le juſte & de l'empeſcher de ſe bleſſer contre les pierres*, JESUS-CHRIST le repouſſa, en luy diſant qu'il eſt écrit auſſi : *Vous ne tenterez point le Seigneur voſtre Dieu*, ſuppoſant que ce ſeroit tenter Dieu, que de pretendre qu'il deût faire ſoûtenir par ſes Anges un juſte qui ſe ſeroit expoſé témerairement à ce danger, en quitant la voye commune qui conſiſte à l'éviter.

CHAP. I.

CHAP II.

CHAPITRE II.

Preuves de cette verité par ſaint Auguſtin ; qu'il n'eſt pas permis de negliger les moyens ordinaires pour attendre des miracles.

Aug. l. 22. contr. Fauſt. c. 36.

SAint Auguſtin eſtablit cette maxime de la morale Chreſtienne ſur l'exemple de JESUS-CHRIST & de ſaint
» Paul. La ſainte doctrine nous enſei-
» gne, dit-il, que quand nous pouvons
» employer des moyens humains, c'eſt
» tenter Dieu que de les negliger. Le
» Sauveur ne manquoit pas de pouvoir
» pour garantir ſes diſciples par des mi-
» racles, & neanmoins il leur ordonne
» ſi l'on les perſecute dans une Ville de
» s'enfuïr en une autre, & il a voulu
» meſme leur montrer l'exemple de cet-
» te conduite en ſa perſonne. Car quoy
» qu'il fût maiſtre abſolu de ſa vie, &
» que perſonne ne la luy pût oſter s'il
» ne le vouloit, il n'a pas laiſſé dans ſon
» enfance, d'éviter la mort par la fuite,
» en faiſant que ſes parens le portaſſent
» en Egypte. L'Evangile remarque de

CHAP. II.

meſme qu'il ne voulut pas aller publiquement une fois à la Feſte de Paſques, quoy qu'en d'autres rencontres il ait parlé aux Juifs ſans ſe cacher, lors meſme qu'ils eſtoient le plus en colere contre luy, & qu'ils écoutoient ce qu'il leur diſoit avec le plus de haine, parce qu'ils ne pouvoient mettre la main ſur luy, ſon temps n'étant pas encore venu. Ce n'eſt pas que ce temps le contraigniſt de mourir, mais c'eſt qu'il l'avoit choiſi volontairement pour permettre aux Juifs de luy oſter la vie. Ainſi il a fait paroiſtre la puiſſance d'un Dieu, lors qu'en enſeignant & en reprenant publiquement ſes ennemis, il ne permit pas que leur rage eût aucun pouvoir ſur luy; mais en fuyant & en ſe cachant, il a inſtruit l'infirmité de l'homme à ne tenter point Dieu, en negligeant de faire ce qu'il peut pour ſe garantir des maux qu'il doit éviter. L'Apoſtre ſaint Paul ne deſeſperoit pas du ſecours de Dieu & n'avoit pas perdu la foy lorsqu'il ſe fit deſcendre dans une corbeille du haut des murailles de Damas, pour éviter de tomber entre les mains de ſes enne-

nous ſommes en eſtat de travailler, nous ne devons pas tenter Dieu en negligeant de le faire; puiſque le pouvoir que nous en avons, eſt un don de Dieu ; & qu'ainſi en nous procurant par ce moyen ce qui eſt neceſſaire pour conſerver la vie, c'eſt toûjours de Dieu que nous la tenons, parce que c'eſt luy qui nous donne le pouvoir de travailler. CHAP. II.

Ainſi ce ſeroit tenter Dieu que de refuſer de prendre de la nourriture, ſous pretexte qu'il luy eſt aiſé de nous conſerver la vie ſans le ſecours des alimens. Ce ſeroit tenter Dieu à un Gouverneur de Place, que de ne vouloir point faire de preparatifs pour la défendre des ennemis ; ſous pretexte qu'il eſt écrit : *ſi Dieu ne garde la Ville, c'eſt en vain qu'on veille pour la garder.* Car encore qu'il la puiſſe conſerver en effet, en la maniere qu'il conſerva Jeruſalem contre l'armée de Sennacherib ; neanmoins la voye ordinaire dont il conſerve les Villes, eſt d'inſpirer la vigilance aux Capitaines, & la valeur aux ſoldats. Et l'on peut dire generalement que tous les pareſſeux tentent Dieu en

CHAP. II. quelque ſorte, parce qu'ils negligent les moyens, par leſquels on obtient les graces & l'aſſiſtance de Dieu.

CHAPITRE III.

Pourquoy Dieu cache ſes operations, ſous l'apparence de celles de la nature, dans les effets exterieurs qu'il produit ſur les corps, & dans ce qu'il fait ſur les ames.

CHAP. III. IL n'y a que Dieu qui ſçache toutes les raiſons pour leſquelles il cache ſes operations ſous un certain ordre de cauſes, qui paroiſſent toutes naturelles. Nous en connoiſſons ſeulement quelques-unes. Il retire par ce moyen les hommes de la pareſſe : il les oblige à la vigilance & au travail : il les occupe, il les exerce, il les punit par ces emplois laborieux : il leur fait plus eſtimer les choſes qui leur coûtent plus de peine. Mais on peut dire qu'un de ces principaux deſſeins eſt de ſe cacher luy-meſme, & de rendre ſa conduite inconnuë à ceux qui ne meritent pas de la connoiſtre.

CHAP. III.

S'il agiſſoit toûjours d'une maniere miraculeuſe, on ſeroit comme forcé de le reconnoiſtre en tout, & cette évidence ne ſeroit conforme ny à ſa juſtice ny à ſa miſericorde. Il eſt de ſa juſtice de laiſſer les méchans en des tenebres qui les portent à douter de ſa providence & de ſon eſtre; & il eſt de ſa miſericorde de tenir ſes Elus à couvert de la vanité par cette obſcurité ſalutaire.

La vie de la foy qui eſt la vie des juſtes en ce monde conſiſtant donc à ſervir Dieu ſans le voir d'une maniere ſenſible, il eſt clair que des miracles continuels détruiroient entierement cét eſtat. Ainſi eſtant neceſſaire d'une part que Dieu agiſſe, & de l'autre que nous ne connoiſſions pas ſenſiblement ſon action, il faloit qu'il ſe cachaſt ſous de certains moyens qui paruſſent comme naturels, & qui eſtant toûjours expoſez aux yeux des hommes, n'excitaſſent plus leur admiration; afin qu'il n'y fuſt découvert que par ceux à qui il ouvriroit les yeux de l'ame par une lumiere qu'il donne à qui il luy plaiſt.

Mais s'il eſtoit neceſſaire que Dieu

CHAP. III.

ſe couvriſt de cette ſorte dans l'ordre de la nature, & dans les effets exterieurs qu'il produit ſur les corps, il ne l'eſtoit pas moins qu'il ſe cachaſt dans ſes operations interieures ſur les ames; parce que l'évidence de l'operation divine dans ces ſortes d'actions ne tireroit pas moins les ames de l'eſtat de foy, par lequel il veut qu'elles operent leur ſalut en cette vie. Et c'eſt pourquoy il ne donne ordinairement ſes plus grandes graces, que par une ſuite de moyens qui paroiſſent tout humains & tout ordinaires, & qui ſemblent humainement proportionnez à la fin à laquelle on les deſtine.

Il veut que nous deſirions les vertus; que nous travaillions à les acquerir; que nous cherchions les occaſions de les pratiquer; que nous nous ſeparions des choſes qui nous peuvent porter au peché. C'eſt luy qui nous inſpire ce deſir, qui opere en nous ce travail, qui nous fait retrancher ces empeſchemens. Il luy ſeroit facile de nous donner les vertus ſans toute cette ſuite de moyens; mais en nous les donnant dans cét ordre, & par ces moyens, il ſe cache à nous &

nous conſerve dans l'humilité. CHAP III.

Il pourroit de meſme nous avertir à chaque moment de ce que nous avons à faire ; mais s'il le faiſoit de cette ſorte, ce ſeroit une conduite viſiblement miraculeuſe. Il veut donc que nous prévoyons nos actions & nos paroles, que nous les conſiderions devant luy, afin de les regler ſelon ſes loix, & que nous employions tout le ſoin qui nous eſt poſſible pour reconnoiſtre ce qu'il veut de nous en chaque rencontre. Il eſt luy-meſme l'auteur de ces préparations, de cette recherche, de ce ſoin ; & il s'en ſert comme d'un moyen ordinaire pour nous communiquer la ſageſſe dont nous avons beſoin pour noſtre conduite.

Il eſt vray que JESUS-CHRIST dit à ſes Diſciples, qu'ils ne doivent pas ſe mettre en peine de ce qu'ils diront aux Rois & aux Princes lors qu'ils les forceront de paroiſtre devant eux, parce qu'il leur ſera donné à l'heure meſme ce qu'ils leur doivent répondre. Mais le deſſein de JESUS-CHRIST dans cét avertiſſement eſtoit ſeulement d'exclure les prevoyances, & les reflexions

CHAP. III.

de defiance & d'amour propre : & il vouloit plûtoſt les diſpoſer à ne ſe pas étonner quand on les obligeroit de parler aux Rois ſans y eſtre preparez, que de leur deffendre de s'y preparer. De meſme que quand J.C. défend à ſes Diſciples de ſe mettre en peine du vivre & du veſtement, il ne leur interdit pas, ſelon les Peres, les ſoins & les précautions raiſonnables, & il ne les oblige pas à attendre que Dieu leur procure l'un & l'autre par des voyes extraordinaires ; mais il leur commande ſeulement de bannir de leur cœur les inquietudes & les défiances, qui ſont injurieuſes à ſa providence, & à ſa bonté, & qui les empeſchent de chercher le Royaume de Dieu avant toutes choſes.

Il y a ſouvent ainſi des contrarietez apparentes dans les vetitez chreſtiennes, quand on ne les regarde que d'une veuë ſuperficielle, qui diſparoiſſent & s'évanoüiſſent quand on les penetre juſques dans le fond.

On pourroit croire, par exemple, à ne ſuivre que la premiere lueur qui naiſt d'une connoiſſance imparfaite de la verité, que la vie chreſtienne

CHAP. III.

estant une vie surnaturelle, & qui surpasse la force de tous les hommes, on ne doit pas plustost choisir un genre de vie qu'un autre, ny se mettre en peine d'éviter les occasions du peché. On peut tout avec Dieu, dira-t'on, & l'on ne peut rien sans Dieu. Ainsi avec l'aide de Dieu je puis demeurer inébranlable dans les plus dangereuses occasions, & sans cette aide je ne puis me soutenir dans la retraite la plus assurée.

Mais ceux qui parlent de cette sorte ne comprennent pas le secret de la conduite de la grace. Il est vray que Dieu est capable de nous soûtenir dans les plus grands perils; & il le fait quelquefois quand c'est luy-mesme qui nous y engage: mais il ne donne pas ordinairement sa grace d'une maniere si éclatante. Ainsi pour nous faire resister aux tentations, il nous inspire le soin de les éviter. C'en est le moyen ordinaire; & quiconque le neglige n'a pas droit de pretendre que Dieu le soûtienne d'une autre maniere.

Si l'on estoit ordinairement aussi recüeilly dans l'agitation que dans le repos, si l'on ne succomboit pas plus

CHAPITRE IV.

Que toutes les regles que les Peres donnent pour la vie ſpirituelle, ſont eſtablies ſur ce principe, que Dieu cache ſes operations ſurnaturelles ſous l'apparence d'un ordre tout naturel.

CHAP. IV.

C'Eſt ſur cét ordre de la grace & ſur cette ſuite de moyens, ſous leſquels Dieu cache ſes operations ſurnaturelles, que ſont établies toutes les regles, & tous les avis ſpirituels que les Saints inſpirez de Dieu, ont donnez à ceux qu'ils ont conduits dans ſes voyes.

Ces grands Saints n'ignoroient pas que c'eſt de luy qu'il faut attendre toutes les vertus, & qu'il eſt la cauſe de toutes les bonnes actions des Chrêtiens. Ils eſtoient perſuadez qu'il eſt le maiſtre des cœurs, & qu'il opere en eux tout ce qu'il veut par une force invincible & toute-puiſſante. Cependant ils nous preſcrivent des regles & des pratiques comme pourroient

CHAP. IV.

ames la grace de les pratiquer, pour leur faire en ſuite celle de parvenir aux vertus où il deſire de les élever, eſtant auſſi bien l'auteur des actions qu'il leur fait faire pour acquerir les vertus, que des vertus qu'elles acquierent par ces actions.

Ils n'ont pas ignoré non plus qu'il n'y avoit rien de plus facile à Dieu, que de nous faire connoiſtre nos fautes de temps en temps, par l'infuſion d'une lumiere qui nous les remiſt tout d'un coup devant les yeux; qu'il pourroit meſme nous en corriger en nous donnant les vertus oppoſées, ſans que nous fuſſions obligez de nous affliger continuellement de la vûë de nos miſeres: Mais comme ils connoiſſoient les voyes dont Dieu ſe ſert ordinairement pour purifier les ames, ils n'ont pas laiſſé de nous recommander cét examen & cette vigilance ſur nous-meſmes, comme un des principaux devoirs de la pieté, qui ne doit finir qu'avec noſtre vie. *Mes Freres*, dit ſaint Auguſtin, *en attendant la venuë de ce jour heureux, où nous ſerons joints aux Anges du Ciel pour loüer Dieu dans toute l'eternité;* Hom. 13.

CHAP. IV.

en attendant que nous ſoyons parvenus à cette joye ineffable que nous eſperons, appliquons-nous autant que nous le pourrons, à la pratique des bonnes œuvres ; examinons tous les jours noſtre conſcience, & regardons avec ſoin s'il n'y a rien de rompu & de dechiré dans la robe ſpirituelle de noſtre ame, ſi nous n'y avons point fait quelques taches par noſtre intemperance, ſi nous ne l'avons point brûlée par la colere, ny diviſée par l'envie, ſi nous n'en avons point terny l'éclat par l'avarice. Hâtons-nous de guerir les bleſſures de nos ames, pendant qu'il eſt encore en noſtre pouvoir de le faire avec l'aide de la grace.

Le grand ſaint Gregoire, que Dieu a donné particulierement à ſon Egliſe pour l'inſtruire des regles de la vie ſpirituelle, ne recommande rien tant auſſi dans ſes morales, que cette vigilance ſur ſoy-meſme, & cét examen de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes actions. *Il faut*, dit-il, *purifier les actions meſmes de vertu par une diſcuſſion exacte, de peur de prendre pour bon ce qui eſt mauvais, & pour un bien parfait ce qui eſt imparfait & defec-*

Greg. Mor. Liv. 1. c. 17. & 18.

tueux. C'eſt ce qui nous eſt marqué par l'holocauſte que Iob offroit pour chacun de ſes enfans. Car c'eſt offrir à Dieu un holocauſte pour chacun de ſes enfans, que de luy offrir des prieres pour chaque action de vertu, de peur que la ſageſſe ne s'éleve, que l'intelligence ne s'égare, que la prudence ne s'embaraſſe & ne ſe confonde, que la force ne degenere en preſomption. Et parce que l'holocauſte eſt un ſacrifice qui ſe conſume tout entier, il eſt neceſſaire que noſtre ame ſoit embrazée par le feu de la componction, & qu'elle conſume dans ce feu tout ce qu'il y a d'impur dans ſes penſées. Mais nul n'eſt capable de le faire, s'il n'a ſoin d'examiner tous ſes mouvemens interieurs avant qu'ils paſſent juſques aux actions. Il faut, dit encore ce Saint, *broyer les parfums, c'eſt à dire conſiderer en détail tout ce qui ſe paſſe dans noſtre ame, & le reduire comme en pouſſiere par cet examen. Il faut oſter la peau de la victime, & la couper en morceaux, c'eſt à dire, qu'il faut oſter à nos actions cette ſurface exterieure, qui nous les fait paroiſtre vertueuſes, pour les regarder juſques dans le fond.*

Ibid. c. 19.

CHAP. IV.

Cette inſtruction eſt ſi ſouvent repetée dans les Ouvrages de ſaint Gregoire, que l'on peut dire que c'eſt un des principaux fondemens de ſa conduite ſpirituelle. Et bien loin qu'il exempte les juſtes plus avancez de cette pratique, il met au contraire leur avancement dans l'accroiſſement de cette vigilance & de cette attention ſur eux-meſmes.

Enfin, ſaint Bernard a fait quatre livres exprés pour porter les ames à cét exercice, d'examiner devant Dieu leurs actions & leur conduite; & il en fait tellement le principal devoir de la vie chreſtienne, que pour repreſenter en un mot l'idée qu'il avoit de la veritable pieté, il dit que c'eſt s'appliquer à la conſideration. *Quid eſt pietas? vacare conſiderationi*, & que cette conſideration conſiſte à prevoir ſes actions, à les regler devant Dieu; à corriger ſes défauts, & à penſer à ſes devoirs. Et il eſt remarquable que ce Saint ne donne pas ces inſtructions à un Novice, mais à un grand Pape, qu'il devoit ſuppoſer eſtre dans l'eſtat de perfection, ayant eſté élevé à cette pre-

CHAP. IV.

miere dignité de l'Egliſe, à cauſe de ſes vertus éminentes.

Lors que les Philoſophes, qui ſuppoſoient que la vertu n'a point d'autre ſource que la nature, preſcrivoient des regles pour l'acquerir, ils n'en preſcrivoient point d'autres que celles-là. Ils nous recommandent comme ces Saints, cét examen & cette vigilance continuelle ſur nos actions, comme on le peut voir dans les vers attribuez à Pythagore, & dans pluſieurs endroits de Seneque. Eſt-ce donc que ſaint Auguſtin, ſaint Gregoire & ſaint Bernard ne ſçavoient pas que la vertu eſt un pur effet de la miſericorde de Dieu, & non pas de nos efforts & de nos reflexions ? Ils le ſçavoient ſans doute, puis qu'ils l'enſeignent en tant d'endroits de leurs Livres. Mais ils ſçavoient auſſi que Dieu ne la donne ordinairement aux hommes, que par la pratique de certains moyens & de certains exercices auſquels il les applique par ſa grace ; qu'ainſi le principal ſoin de ceux qui conduiſent les ames, eſt de les mettre dans la pratique de ces moyens, par leſquels on obtient les

CHAP. IV.

graces de Dieu, & que c'eſt le tenter que d'agir autrement, & de vouloir qu'il nous les accorde par une autre voye, que par celle que ſa ſageſſe a choiſie, & qu'il nous a fait connoiſtre par l'exemple de tous les Saints.

Pourquoy croit-on de meſme que les Peres ayent témoigné tant de défiance du ſalut de ceux qui ne penſent à ſe convertir, que lors qu'ils ſont preſts de mourir? Eſt-ce qu'il n'eſt pas auſſi facile à Dieu de toucher les pecheurs par ſa grace, à la derniere heure, qu'en tout autre temps; ou que celuy de la mort ſoit exclus de la promeſſe generale que Dieu a faite aux hommes de les recevoir en ſa grace s'ils ſe convertiſſent ſincerement? Ce n'eſt ſans doute rien de tout cela. Dieu eſt toûjours également puiſſant, & le ſein de ſa miſericorde eſt toûjours êgalement ouvert aux pecheurs convertis. Mais c'eſt que les Peres ont crû que ces converſions n'eſtoient pas ordinairement ſinceres, & qu'elles eſtoient plûtoſt un effet de l'eſtat où ils ſe trouvent, que du changement de leur cœur. Et la raiſon en eſt que dans la voye commune, le cœur ne change

CHAP. IV.

point ainſi tout d'un coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions exterieures ; mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur ne changent gueres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoibliſſe peu à peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne ſa place par divers progrés. C'eſt ainſi que les paſſions humaines ſe changent ; & Dieu qui veut que les operations de ſa grace ne ſe diſtinguent pas ſenſiblement de celles de la nature, ſuit ordinairement le meſme ordre. Il commence à branler le cœur par la crainte, avant que de le toucher par ſon amour ; & il le touche ſouvent long-temps par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre maiſtre par un amour dominant, qui tourne le cœur vers luy comme vers ſa derniere fin, & qui le délivre de la ſervitude de l'amour des creatures. Ainſi comme la converſion des pecheurs mourans ne ſçauroit paſſer par ces degrez, il faudroit qu'elle fût miraculeuſe pour eſtre vraye. L'Egliſe ne deſeſpere pas de ce miracle ; & c'eſt ce qui la porte à accorder

CHAP. IV.

les Sacremens aux mourans : mais elle craint auſſi beaucoup que ces ſentimens, qui paroiſſent dans les pecheurs qui ſont en cét eſtat, ne ſoient que de ces legers commencemens ou de crainte ou d'amour de Dieu, qui ne ſuffiſent pas pour une veritable converſion. Et c'eſt ce qui oblige les pecheurs non ſeulement à travailler, mais à ſe haſter meſme de travailler ſerieuſement à leur ſalut ; afin que leur amour ait le temps de croiſtre, & de parvenir à un eſtat où l'on puiſſe dire qu'ils ſont convertis. Agir autrement c'eſt tenter Dieu, & le tenter d'une maniere tres-dangereuſe, en voulant qu'il faſſe un miracle dans l'ordre de ſa grace pour nous ſauver. Et ainſi tous ceux qui attendent à ſe convertir à Dieu à la mort, outre leurs autres pechez, commettent encore celuy de tenter Dieu qui en fait ſouvent le comble.

Les richeſſes ſpirituelles ſont toutes gratuites de la part de Dieu, & neanmoins il eſt écrit : Que la main de ceux qui travaillent fortement amaſſe des richeſſes. *Manus fortium divitias parat.* Et l'Ecriture attribuë

CHAP. IV.

au contraire la pauvreté ſpirituelle au défaut de ce travail: *Egeſtatem operata eſt manus remiſſa*; c'eſt à dire que la negligence & la pareſſe cauſent la pauvreté & la miſere des ames; tant Dieu a de ſoin de cacher les œuvres de ſa grace ſous la reſſemblance de celles de la nature.

Cela paroiſt encore plus clairement dans la priere c'eſt ſans doute celle de toutes les actions Chreſtiennes où le beſoin de la grace paroiſt davantage. C'eſt pourquoy l'eſprit de Dieu eſt appellé par un titre particulier l'eſprit de prieres: *Spiritus precum*. Et il eſt dit de luy, Qu'il prie pour nous avec des gemiſſemens inéffables. Il ſembleroit donc que cét exercice ſi divin n'auroit point beſoin de preparation ny de regles, & qu'il n'y auroit qu'à attendre l'inſpiration de la grace. Et neanmoins le Sage nous avertit expreſſément qu'il faut preparer ſon ame avant la priere, de peur d'eſtre comme un homme qui tente Dieu: *ante orationem præpara animam tuam, & noli eſſe quaſi homo qui tentat Deum*: Et il fait voir ainſi que tous ceux qui prient ſans preparation tombent dans le peché de tenter Dieu, & qu'une des principales

CHAP. IV.

cauſes de la tiedeur de nos prieres eſt le peu de ſoin que nous avons de nous y preparer, par les moyens que l'Ecriture nous preſcrit, qui conſiſten à retirer noſtre cœur & noſtre eſpri de la diſſipation & des vains amuſemens, afin de le retrouver quand i le faut preſenter à Dieu dans la priere parce qu'il eſt impoſſible que le cœu ne coure aprés ſon treſor, & qu'il n s'occupe des objets dont il ſe trouv rempli.

C'eſt ainſi que la verité allie ce qu paroiſt contraire à ceux qui ne la connoiſſent qu'imparfaitement. Tout dépend de Dieu ; donc il ne faut poin travailler, diſoient certains Heretiques. Il faut travailler ; donc la vertu ne dépend point de la grace, diſent les Pelagiens. Mais la doctrine catholique conſiſte à unir ces veritez & à rejetter ces fauſſes concluſions. Il faut travailler, dit-elle, & neanmoins tout dépend de Dieu. Le travail eſt un effet de la grace, & le moyen ordinaire d'obtenir la grace. Croire que le travail & les vertus ne ſont pas des dons de Dieu, c'eſt une preſomption Pelagienne. Mépriſer les

moyens

moyens dont Dieu ſe ſert ordinairement pour communiquer ſa grace aux hommes, c'eſt tenter Dieu en voulant renverſer l'ordre de la ſageſſe divine. Ainſi la pieté veritable conſiſte à pratiquer ces moyens, & à reconnoiſtre que c'eſt Dieu qui nous les fait pratiquer.

CHAPITRE V.

Comment cette doctrine s'accorde avec la neceſſité de la grace efficace. Eclairciſſement des difficultez qu'on peut former ſur ce point.

JE ſçay bien que l'eſprit humain qui s'ébloüit par l'éclat des veritez divines, & qui s'embaraſſe dans ſes vains raiſonnemens, peut trouver encore de la difficulté dans cette alliance du travail & de la grace, & qu'en ſuppoſant avec ſaint Auguſtin & ſaint Thomas, que quelque pouvoir que l'on ait de faire les actions de pieté par d'autres graces, on ne les fait neanmoins jamais effectivement ſi Dieu n'y determine la volonté par une grace efficace, il ſe porte aiſement à conclure que nous n'avons donc CHAP. V.

CHAP. V.

qu'à demeurer en repos, juſqu'à ce que nous ſentions ces mouvemens efficaces qui nous les font pratiquer ; que lors que nous les ſentirons nous ne manquerons pas de travailler, puis que la grace nous y appliquera par une vertu toute puiſſante, & que ne les ayant pas, il eſt certain que nous ne les pratiquerons jamais d'une maniere qui nous ſoit utile.

C'eſt une objection qui naiſt facilement dans l'eſprit de ceux qui ſuivent leurs raiſonnemens dans ces matieres, qui regardent la conduite de Dieu ſur les ames. Et les Peres qui ne l'ont pas ignorée, y ont répondu en diverſes manieres tres-ſolides, en faiſant voir de quelle ſorte on peut dire veritablement qu'il eſt toûjours au pouvoir des hommes de ſatisfaire aux devoirs de la pieté chreſtienne, & que c'eſt leur faute de ne les accomplir pas.

Mais comme ce n'eſt pas icy le lieu d'y répondre d'une maniere Theologique, il ſuffit de faire voir qu'elle n'a rien de ſolide meſme ſelon la raiſon humaine ; & que le beſoin que nous avons de la grace efficace pour pratiquer les vertus Chreſtiennes, peut

bien ſervir à humilier les hommes, & à les tenir dans un eſtat de crainte & de tremblement ; mais qu'il ne les peut jamais juſtement porter, ny à la pareſſe, ny au trouble, ny au deſeſpoir ; parce que nous avons toûjours par la nature meſme un moyen qui ſuffit pour nous tenir l'eſprit en repos, & pour en bannir le trouble & l'inquietude. La raiſon eſt, qu'encore que pour travailler ſelon Dieu, à combattre nos défauts d'une maniere chreſtienne, pour prier, & pour pratiquer les bonnes œuvres par l'eſprit d'une veritable charité, on ait beſoin d'une grace ſurnaturelle & efficace, il eſt certain neanmoins que chacune de ces actions en particulier ſe peut faire quelque fois ſans grace par un mouvement d'amour propre, de reſpect humain, & de crainte purement ſervile. Or encore qu'il y ait une difference infinie entre l'amour propre & l'amour de Dieu ; neanmoins les mouvemens & les actions qui naiſſent de ces deux principes ſi differens, ſont quelquefois ſi ſemblables, & nous avons ſi peu de lumiere pour penetrer le fond de noſtre cœur, que nous ne diſtin-

CHAP. V.

CHAP V.

guons point avec certitude par quel principe nous agiſſons, & ſi c'eſt par cupidité ou par charité. Nous pouvons bien dire avec Saint Paul, que nous ne nous ſentons coupables de rien, mais nous devons adjoûter avec luy, que nous ne ſommes pas pour cela juſtifiez, & que nous ne nous jugeons pas nous-meſmes, parce que nous ne nous connoiſſons pas parfaitement.

Nous avons donc toûjours en nous un principe pour accomplir ce qu'il y a d'exterieur & de ſenſible dans ces exercices de la vie chreſtienne. Et comme nous ne ſçaurions ſçavoir avec certitude, quand meſme nous avons la grace efficace, ſi ce n'eſt point par un principe humain que nous agiſſons, nous ne ſçavons pas auſſi toûjours, lors que nous agiſſons par un principe d'intereſt humain, que la grace ne ſoit pas le principe de noſtre action. Nous pouvons prendre la charité pour l'amour propre, & l'amour propre pour la charité ; & dans cette obſcurité la raiſon nous oblige à prendre le party de faire toûjours ce qui eſt commandé, en laiſſant à Dieu le diſcernement du principe qui nous fait agir.

CHAP. V.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit de noſtre devoir de nous purifier, autant qu'il nous eſt poſſible, de tout amour propre, & de tout intereſt ; mais ce deſir ne nous aſſure pas que nous en ſoyons exempts. Car on peut deſirer par amour propre d'eſtre delivré de l'amour propre, comme l'on peut ſouhaiter l'humilité, par orgueil. Il ſe fait un cercle infiny de retours ſur retours, de reflexions ſur reflexions dans ces actions de l'ame, & il y a toûjours en nous un certain fond, & une certaine racine qui nous demeure inconnuë durant toute noſtre vie.

C'eſt l'eſtat où Dieu veut que les hommes vivent dans ce monde. Nous ſommes condamnez à ces tenebres par ſa juſtice ; & ſa miſericorde nous les rend avantageuſes, quand elle fait que nous nous en ſervons pour eſtre plus humbles. Et ainſi il eſt viſible que ces tenebres eſtant inévitables d'une part ; & de l'autre eſtant utiles, ce que nous avons à faire eſt de demeurer en repos, & d'adorer en paix la bonté de Dieu qui les ordonne pour noſtre bien, & de faire cependant de la maniere la plus pure & la plus de-

CHAP. V.

ſintereſſée qu'il nous eſt poſſible, ce qui nous eſt preſcrit par ſes loix, en attendant le jugement qu'il portera de nous en l'autre vie, en nous faiſant connoiſtre le fond de noſtre cœur que nous ne connoiſtrons jamais clairement en celle-cy. Et cela ſuffit pour nous procurer une paix humaine, qui ne ſe diſtingue pas ſenſiblement de la paix de Dieu, & qui vaut toûjours mieux que l'inquietude qui accable l'ame, & qui la reduit à la pareſſe & au deſeſpoir.

Cette raiſon nous doit faire préferer la pratique de tous les exercices de la vie Chreſtienne, à une vie molle, negligente & pareſſeuſe ; car il eſt certain que ceux qui ne les pratiquent pas, ne ſont pas dans la voye de Dieu, & qu'il y en aura tres-peu de ſauvez de ceux qui paſſent leur vie dans le deſordre, puis qu'ils ne le peuvent eſtre, à moins que Dieu ne les convertiſſe par une miſericorde extraordinaire, qui eſt tres-rare dans l'ordre meſme de la grace.

Au contraire ceux qui pratiquent ces ſaints exercices, ſont tous en quelque ſorte dans la voye de la paix ; ils

ſont dans la compagnie de ceux qui vont au Ciel, & ils ont meſme cette conſolation, qu'il y en a peu de ceux qui les pratiqueront pendant un long temps qui n'arrivent au ſalut. La perſeverance dans la vie reglée eſtant la plus certaine marque de la charité; parce que la cupidité eſt inconſtante d'elle-meſme, & ne demeure pas d'ordinaire long-temps dans la pourſuite d'un meſme deſſein. CHAP. V.

Ainſi la connoiſſance du beſoin de la grace efficace pour agir Chreſtiennement, n'embaraſſe jamais en effet ceux qui écoutent & ſuivent la raiſon. Car ils voyent toûjours leur chemin. Ils ſçavent qu'il faut prier Dieu ſans ceſſe, qu'il faut mortifier ſans ceſſe leurs paſſions; qu'il faut veiller continuellement ſur eux-meſmes; qu'il faut combattre juſqu'à la mort; qu'il ne ſe faut jamais laſſer de pratiquer les bonnes œuvres, & de ſe regler en toutes choſes. Ils ſçavent que l'incertitude où ils ſont, ſi c'eſt la grace ou l'amour propre qui les fait agir ne les doit pas empeſcher d'agir. Faites, faites ces choſes, dit ſaint Auguſtin, par la crainte de la peine, ſi vous ne le

Aug. Serm. 13. de Verb. Apoſt.

CHAP. V.

pouvez pas encore par l'amour de la juſtice, c'eſt à dire, par la charité. Ils les doivent donc toûjours pratiquer. C'eſt ce qui eſt certain & indubitable ; & en les pratiquant ils ne doivent pas juger, qu'ils n'agiſſent que par cupidité & par intereſt, puis que leur cœur leur eſt inconnu, & qu'ils ne doivent pas juger temerairement d'eux-meſmes, non plus que des autres.

En un mot il faut prier, travailler, & demeurer en repos juſqu'à la mort, en s'abandonnant à Dieu, & en luy diſant avec le Prophete : *In manibus tuis ſortes meæ*, mon ſort eſt entre vos mains, pour cette vie & pour l'autre; pour le temps & pour l'éternité. En marchant de cette ſorte dans la voye de Dieu avec une fidelité perſeverante, ſi nous n'avons jamais une certitude entiere que le Saint Eſprit habite en nous, & que c'eſt luy qui nous fait agir, nous ne laiſſerons pas neanmoins d'en avoir une juſte confiance ; & cette confiance s'augmentant de plus en plus à meſure que nous avancerons dans la vertu, ne nous laiſſera qu'autant de crainte, qu'il eſt ne-

ceſſaire d'en avoir pour reſiſter à la tentation de la préſomption & de l'orgueil.

CHAPITRE VI.

Diverſes autres manieres de tenter Dieu.

CHAP VI.

IL y a encore beaucoup d'autres manieres de tenter Dieu, outre celles que nous avons rapportées. Car comme ce peché conſiſte à ſe ſouſtraire à la ſageſſe de Dieu, & à le vouloir obliger d'agir contre les regles ordinaires de ſa providence, ſoit dans l'ordre de la nature, ſoit dans celuy de la grace, on peut tenter Dieu en autant de façons que l'on peut ſe diſpenſer de ces regles, dans l'eſperance que Dieu agira envers nous d'une maniere extraordinaire.

C'eſt tenter Dieu, par exemple, de s'engager dans les charges de l'Egliſe ſans vocation legitime, en ſe flattant de l'eſperance que Dieu rectifiera nôtre entrée, & ne laiſſera pas de nous accorder les graces neceſſaires pour

CHAP. VI.

nous acquiter du miniſtère auquel nous nous ſerons engagez témerairement. Car la voye ordinaire d'obtenir les graces neceſſaires pour ces emplois, eſt d'y entrer par la porte d'une ſainte vocation ; & ſi Dieu repare ce défaut dans quelques-uns, en les faiſant comme r'entrer de nouveau dans le miniſtere qu'ils ont uſurpé, c'eſt une grace extraordinaire que perſonne ne ſçauroit ſe promettre ſans témerité & ſans tenter Dieu.

Il en eſt de meſme de tous les autres engagemens dans les divers eſtats de la vie. On tente Dieu quand on y entre, ſans avoir une aſſûrance raiſonnable qu'on a les diſpoſitions neceſſaires pour s'acquiter des devoirs qui y ſont attachez. Un homme qui entre dans les Magiſtratures tente Dieu, s'il ne ſent en luy une force capable de reſiſter à l'injuſtice, ſelon ce que dit l'Eſcriture : *Noli quarere fieri judex, niſi valeas perrumpere iniquitates.* Ceux qui s'engagent dans le mariage tentent Dieu, s'ils ne ſont diſpoſez à ſatisfaire aux obligations de cet eſtat, & s'ils n'ont aſſez de force pour ſouffrir tout ce qu'il y faut ſouffrir, &

pour ſe ſoûtenir contre les tentations qui naiſſent, ou de cet état en general, ou du choix particulier qu'ils font de la perſonne avec laquelle ils s'uniſſent. Ceux qui embraſſent la vie Religieuſe tentent Dieu, s'ils n'ont les qualitez neceſſaires pour perſeverer dans cette ſainte vocation, & pour en ſouffrir les peines & les travaux. Et c'eſt pourquoy ceux qui en excluent les perſonnes qui n'ont pas ces qualitez, bien loin de leur faire tort, leur font au contraire la plus grande charité qu'on leur puiſſe faire, puis qu'ils les empeſchent de contracter un engagement dont les ſuites ne leur pourroient eſtre heureuſes. Enfin quelque entrepriſe que l'on forme, quelque deſſein de vie que l'on prenne, quelque eſtat que l'on embraſſe, il faut toûjours, ſelon l'Evangile, avoir ſupputé les frais : c'eſt à dire, avoir examiné ce que Dieu nous a donné de force & de bonne volonté, pour juger par là ſi nous ne ſerons point temeraires en nous y engageant. CHAP. VI.

Si l'on fait reflexion ſur la conduite des hommes dans le choix de l'employ & de l'eſtat auquel ils paſſent leur

CHAP. VI.

vie, on trouvera, non ſeulement qu'il n'y a rien de plus commun que cette maniere de tenter Dieu, mais que c'eſt la ſource la plus ordinaire des déreglemens qui regnent dans tous les eſtats, & dans toutes les conditions. Car il eſt viſible qu'on ne les choiſit point par la veuë du rapport & de la proportion qu'elles ont avec les diſpoſitions que Dieu a miſes en nous, mais par certaines loix d'opinion que la vanité des hommes a établies dans le monde, ſelon leſquelles on croit, que parce qu'on eſt de telle ou de telle naiſſance, & que l'on a une certaine quantité de biens de fortune, on ne peut embraſſer que certains genres de vie, & que tous les autres ne ſont pas pour nous. Ainſi il y en a qui s'imaginent qu'il n'y a point d'autre party à prendre pour eux que celuy de l'épée, ou de la profeſſion Eccleſiaſtique, d'autres ſont perſuadez qu'ils ne ſçauroient demeurer dans le monde ſans eſtre Magiſtrats. Il faut que cette fille ſoit Religieuſe, parce qu'elle ne peut pas eſtre mariée ſelon ſa condition. On ſe reduit ainſi à l'étroit par ces loix chimeriques : & comme

Dieu, ne les ſuit pas dans la diſtribution de ſes graces & de ſes talens, il arrive de-là qu'on s'interdit par phantaiſie tous les emplois que Dieu nous permet, & que l'on ne ſe porte qu'à ceux qui nous interdit. On s'y engage donc temerairement, & l'on y demeure de meſme. On tente Dieu continuellement par l'exercice de ces emplois mal-choiſis, & au lieu d'attirer ſa grace & ſon ſecours, on attire ſans ceſſe les effets de ſa colere & de ſon abandonnement. L'on peut juger qu'elles peuvent eſtre les ſuites de cette conduite. CHAP. VI.

Il faut remarquer encore ſur ce ſujet, que quoy que les hommes dans cette vie ſoient toûjours dans un beſoin continuel de la grace, ils ne ſont pas neanmoins dans un égal degré de foibleſſe ny de force; & que la differente meſure, avec laquelle Dieu leur diſtribuë ſes graces, fait que ſelon le langage de l'Ecriture, & des Peres, on peut dire qu'il y a des œuvres & des emplois qui ſont proportionnez à la grace de certaines ames, & qui ne le ſont pas à celle des autres. Il y en a qui ſe perdroient en voulant imiter

CHAP. VI.

certaines actions des Saints, parce qu'ils n'ont pas la force de les ſoutenir comme ces Saints. Il faut donc que chacun connoiſſe la meſure qu'il a receuë de Dieu; & s'il n'en ſçauroit juger par luy-meſme, qu'il en juge au moins par la lumiere des perſonnes éclairées. Autrement en s'avançant au delà des dons de Dieu, on le tente, & on ſe met en danger de faire de grandes fautes par ces avances temeraires.

On commet la meſme faute en voulant diſcerner par ſa propre lumiere ce que l'on devroit diſcerner par celle d'autruy. Car Dieu ayant voulu pour lier les hommes entr'eux par les devoirs reciproques de la charité, les rendre dépendans les uns des autres, auſſi-bien à l'égard de la vie ſpirituelle que de la vie temporelle; & leur communiquant pour cela plus ordinairement les lumieres dont ils ont beſoin pour les conduire, par l'entremiſe des Paſteurs & des perſonnes ſpirituelles qu'ils conſultent, que par luy-meſme; il s'enſuit de là que c'eſt auſſi tenter Dieu, en quelque ſorte, de refuſer de ſe ſoumettre à cét or-

dre, en ne prenant conſeil de perſonne, & en ne ſuivant dans la conduite de ſa vie que ſes propres penſées, & ſes propres raiſonnemens ; parce que c'eſt vouloir obliger Dieu à nous communiquer ſes lumieres d'une maniere extraordinaire. CHAP. VI.

On peut dire auſſi que tout peché mortel, que l'on commet dans l'eſperance de s'en relever par la penitence, eſt une maniere de tenter Dieu. Car la voye ordinaire du ſalut, ſoit pour ceux qui n'ont point encore perdu l'innocence du Bapteſme, ſoit pour ceux qui l'ont reparée par la Penitence, eſt de conſerver la grace qu'ils ont receuë, & de travailler à l'augmenter tous les jours par l'exercice des vertus Chreſtiennes. Pretendre donc que Dieu nous fera r'entrer dans la voye du ſalut, quoy que nous en ſortions par des crimes, c'eſt ſe ſouſtraire à ſa conduite ordinaire, & le vouloir obliger à faire dans l'ordre de la grace des miracles en noſtre faveur.

Enfin les juſtes meſmes, & les perſonnes reglées ne laiſſent pas de tenter Dieu en bien des manieres, & ſouvent ſans qu'ils s'en apperçoivent. Car l'E-

CHAP. VI.

vangile nous apprenant que le moyen d'obtenir les graces qui nous ſont neceſſaires, ſoit pour nous acquiter de nos devoirs, ſoit pour entrer ſaintement dans les moindres engagemens, & pour former les plus petits deſſeins, c'eſt de le conſulter ſur tout & de le prier continuellement; toutes les fois qu'ils negligent de pratiquer ces moyens, & qu'ils s'engagent dans de petites entrepriſes, dans des viſites, dans des converſations, dans des œuvres de pieté, ſans s'addreſſer à Dieu, ſans jetter un regard vers luy, ſans le conſulter, ſans le prier, on peut dire en quelque ſorte qu'ils le tentent. Et comme toutes les fautes que l'on commet dans la vie, viennent de ce qu'on manque à la pratique des moyens de les éviter, il eſt clair que l'on ne peche, que parce que l'on tente Dieu, & qu'ainſi ce peché que l'on croit ſi rare, & auquel on ſonge ſi peu eſt la cauſe de toutes les chutes des juſtes, & de la perte de tous ceux qui periſſent.

QUATRIE'ME TRAITE'.

DE LA COMEDIE.

CHAPITRE I.

Intereſts que les hommes ont eu à juſtifier la Comedie. Moyen dont ils ſe ſont ſervis pour cela.

IL n'y a gueres eu que ce ſiecle icy où l'on ait entrepris de juſtifier la Comedie, & de la faire paſſer pour un divertiſſement qui ſe pouvoit allier avec la devotion. Les autres eſtoient plus ſimples dans le bien & dans le mal. Ceux qui y faiſoient profeſſion de pieté, témoignoient par leurs actions & par leurs paroles, l'horreur qu'ils avoient de ces ſpectacles profanes. Ceux qui eſtoient poſſedez de la paſſion du theatre, reconnoiſſoient au moins qu'ils ne ſuivoient pas en cela les regles de la religion Chreſtienne. Mais il s'eſt trouvé des gens dans celuy-cy, qui ont pretendu pouvoir al- CHAP. I.

CHAP. I.

lier ſur ce point la pieté & l'eſprit du monde. On ne ſe contente pas de ſuivre le vice, on veut encore qu'il ſoit honoré, & qu'il ne ſoit pas flétri par le nom honteux de vice, qui trouble toujours un peu le plaiſir que l'on y prend, par l'horreur qui l'accompagne. On a donc tâché de faire en ſorte que la conſcience s'accommodât avec la paſſion & ne la vint point inquieter par ſes importuns remors. Et c'eſt à quoy on a beaucoup travaillé ſur le ſujet de la Comedie. Car comme il n'y a guerres de divertiſſement plus agreable aux gens du monde que celuy-là, il leur eſtoit fort important de s'en aſſurer une joüiſſance douce, & tranquille, afin que rien ne manquaſt à leur ſatisfaction. Le moyen qu'employent pour cela ceux qui ſont les plus ſubtils, eſt de ſe former une certaine idée metaphyſique de Comedie, & de purifier cette idée de toute ſorte de peché. La Comedie, diſent-ils, eſt une repreſentation d'actions, & de paroles comme preſentes. Quel mal y a-t'il en cela? Et aprés avoir ainſi juſtifié leur idée generale de Comedie; ils croyent avoir prouvé qu'il n'y a point

de peché aux Comedies ordinaires. Mais le moyen de ſe deffendre de cette illuſion, eſt de conſiderer au contraire la Comedie non dans une ſpeculation chimerique, mais dans la pratique commune & ordinaire dont nous ſommes témoins. Il faut regarder qu'elle eſt la vie d'un Comedien & d'une Comedienne, quelle eſt la matiere & le but de nos Comedies : quels effets elles produiſent d'ordinaire dans les eſprits de ceux qui les repreſentent, ou qui les voyent repreſenter ; quelles impreſſions elles leur laiſſent ; & examiner en ſuite ſi tout cela a quelque raport avec la vie, les ſentimens & les devoirs d'un veritable Chrétien. C'eſt ce qu'on a deſſein de faire dans cét écrit. Mais comme la plus-part des raiſons dont on ſe ſervira contre la Comedie s'étendent naturellement à la lecture des Romans, on les y comprendra ſouvent, & l'on prie ceux qui les liront de les y comprendre quand on ne le fera pas expreſſement.

CHAP. I.

Chapitre II.

Premiere raiſon contre la Comedie : tirée de ce que le métier de Comedien eſtant illicite & mauvais, on l'autoriſe en y aſſiſtant.

Chap. II. IL eſt impoſſible de conſiderer le métier de Comedien, & le comparer avec les devoirs du Chriſtianiſme ſans reconnoiſtre qu'il n'y a rien de plus indigne d'un enfant de Dieu & d'un membre de Jesus-Christ, que cét employ. Je ne parle pas ſeulement des déreglemens groſſiers tel qu'eſt la maniere diſſoluë dont les femmes paroiſſent ſur le Theatre, parce que les défenſeurs de la Comedie en ſeparent toûjours ces ſortes de deſordres par l'imagination, quoy qu'on ne les en ſepare jamais effectivement. Je ne parle que de ce qui en eſt entierement inſeparable. C'eſt un métier où des hommes & des femmes repreſentent des paſſions de haine, de colere, d'ambition, de vengeance & principalement d'amour. Il faut qu'ils les

exprimẽt le plus naturellement, & le plus vivement qu'il leur eſt poſſible ; & ils ne le ſçauroient faire s'ils ne les excitent en quelque ſorte en eux-meſmes, & ſi leur ame ne ſe les imprime, pour les exprimer exterieurement par les geſtes, & par les paroles. Il faut donc que ceux qui repreſentent une paſſion d'amour en ſoient en quelque ſorte touchez pendant qu'ils la repreſentent. Or il ne faut pas s'imaginer que l'on puiſſe effacer de ſon eſprit cette impreſſion qu'on y a excitée volontairement, & qu'elle ne laiſſe pas en nous une grande diſpoſition à cette meſme paſſion qu'on a bien voulu reſſentir. Ainſi la Comedie par ſa nature meſme eſt une école & un exercice de vice, puis qu'elle oblige neceſſairement à exciter en ſoy-meſme des paſſions vitieuſes. Que ſi l'on conſidere que toute la vie des Comediens eſt occupée dans cét exercice : qu'ils la paſſent toute entiere à apprendre en particulier, ou à repeter entr'eux, ou a repreſenter devant des ſpectateurs, l'image de quelque vice ; qu'ils n'ont preſque autre choſe dans l'eſprit que ces folies ; on verra faci-

CHAP. II.

CHAP. II. lement qu'il eſt impoſſible d'allier ce meſtier avec la pureté de noſtre Religion. Et ainſi il faut avoüer que c'eſt un employ profane & indigne d'un Chreſtien : que ceux qui l'exercent ſont obligez de le quiter, comme tous les Conciles l'ordonnent ; & par conſequent qu'il n'eſt point permis aux autres de contribuer à les entretenir dans une profeſſion contraire au Chriſtianiſme, ny de l'authoriſer par leur preſence.

CHAPITRE III.

Deuxiéme raiſon tirée du danger de la paſſion de l'amour qui regne dans toutes les Comedies.

CHAP III. COmme la paſſion de l'amour eſt la plus forte impreſſion que le peché ait faite ſur nos ames ; ce qui paroiſt aſſez par les deſordres horribles qu'elle produit dans le monde, il n'y a rien de plus dangereux que de l'exciter, de la nourrir, & de détruire ce qui la tient en bride & qui en arreſte le cours.

CHAP. III.

Or ce qui y ſert le plus eſt une certaine horreur que la coûtume & la bonne éducation en impriment; & rien ne diminuë davantage cette horreur que la Comedie & les Romans, parce que cette paſſion y paroiſt avec honneur & d'une maniere qui au lieu de la rendre horrible, eſt capable au contraire de la faire aimer. Elle y paroiſt ſans honte & ſans infamie. On y fait gloire d'en eſtre touché. Ainſi l'eſprit s'y apprivoiſe peu à peu. On apprend à la ſouffrir & à en parler; & l'ame s'y laiſſe enſuite doucement aller en ſuivant la pente de la nature.

Il eſt inutile de dire pour juſtifier les Comedies & les Romans, qu'on n'y repreſente que des paſſions legitimes & qui ont pour fin le mariage; car encore que le mariage faſſe un bon uſage de la concupiſcence, elle eſt neanmoins en ſoy toûjours mauvaiſe & dereglée; & il n'eſt pas permis de l'exciter, ny dans ſoy-meſme, ny dans les autres. On doit toûjours la regarder comme le honteux effet du peché, comme une ſource de poizon capable de nous infecter à tous momens, ſi Dieu n'en arreſtoit les mauvais effets.

CHAP. III.

Ainſi de quelque honneſteté apparente dont les Comedies & les Romans tâchent de la reveſtir, on ne peut nier qu'en cela meſme ils ne ſoient contraires aux bonnes mœurs, puis qu'ils impriment une idée agreable d'une paſſion vicieuſe, & qu'ils en font meſme une qualité heroïque, n'y en ayant point qui paroiſſe avec plus d'éclat que celle-là dans ces Heros de Theatre & de Roman.

Le mariage regle la concupiſcence, mais il ne la rend pas reglée. Elle retient toûjours quelque choſe du dereglement qui luy eſt propre; & ce n'eſt que par force qu'elle ſe contient dans les bornes que la raiſon luy preſcrit. Or en excitant cette paſſion par les Comedies, on n'imprime pas en meſme temps l'amour de ce qui la regle. Les ſpectateurs ne reçoivent que l'impreſſion de la paſſion, & peu ou point de la regle de la paſſion. L'auteur l'arreſte où il veut dans ſes perſonnages par un trait de plume; mais il ne l'arreſte pas de meſme en ceux en qui il l'excite. La repreſentation d'un amour legitime & celle d'un amour qui ne l'eſt pas, font preſque le meſme effet,

& n'ex-

& n'excitent qu'un même mouvement qui agit enſuite diverſement ſelon les differentes diſpoſitions qu'il rencontre: & ſouvent meſme la repreſentation d'une paſſion couverte de ce voile d'honneur eſt plus dangereuſe; parce que l'eſprit la regarde avec moins de precaution, qu'elle y eſt receuë avec moins d'horreur, & que le cœur s'y laiſſe aller avec moins de reſiſtance. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Tentations que la Comedie cauſe en ce genre-là, plus dangereuſes que les autres par pluſieurs raiſons. Qu'elles font ſouvent beaucoup de tort ſans qu'on s'en apperçoive. Qu'il ſuffit meſme pour eſtre obligé de fuïr la Comedie, qu'elle ſoit dangereuſe à d'autres.

CE qui rend ce danger plus grand, eſt que la Comedie éloigne tous les remedes qui peuvent empeſcher la mauvaiſe impreſſion qu'elle fait. Le cœur y eſt amolli par le plaiſir. L'eſprit y eſt tout occupé des objets exterieurs, & entierement enyvré CHAP. IV.

CHAP. IV.

des folies que l'on y voit repreſenter, & par conſequent hors de l'eſtat de la vigilance chreſtienne, neceſſaire pour reſiſter aux tentations, & comme un roſeau capable d'eſtre emporté par toutes ſortes de vents. Je ne ſçay s'il y en a qui puiſſent dire qu'ils ayent jamais ſongé a s'y preparer par la priere ; Et quand il y en auroit, ce ne pourroient eſtre que des prieres toutes humaines, où l'eſprit de Dieu n'auroit point de part. Car le Saint Eſprit porteroit bien plutoſt à éviter ces divertiſſemens dangereux, qu'à demander la grace d'eſtre preſervé de la corruption qui s'y rencontre. Si donc les perſonnes qui vivent dans la retraite & dans l'éloignement du monde, ne laiſſent pas de trouver de grandes difficultez dans la vie chrétienne au fond meſme des Monaſteres ; s'ils reçoivent des atteintes du commerce du monde lors meſme que c'eſt la charité & la neceſſité qui les y engagent, & qu'ils ſe tiennent ſur leurs gardes autant qu'ils peuvent pour y reſiſter : quelles peuvent eſtre les playes & les chutes de ceux qui menant une vie toute ſenſuelle, s'expo-

CHAP. IV.

ſent à des tentations, auſquelles les plus forts ne pourroient s'empeſcher de ſuccomber ? Ne doit-on pas dire d'eux en les comparant avec les perſonges ſaintes, ce que Job dit de l'homme en le comparant avec les Anges : *Ecce qui ſerviunt ei non ſunt ſtabiles, & in Angelis ſuis reperit pravitatem : quanto magis qui habitant domos luteas conſumentur velut à tinea* : Si ces eſprits qui ſervent à Dieu de miniſtres ne ſont pas fermes, & s'il trouve des défauts dans ſes Anges meſmes, à combien plus forte raiſon des ames renfermées dans des corps, comme dans des maiſons de bouë, ſeront-elles ſujettes à la corruption & au peché ? Ou ce que dit Iſaye : *ſuper humum populi mei ſpina & vepres aſcenderunt ; quantò magis ſuper omnem domum gaudii civitatis exultantis* ? Si la terre de mon peuple, dit le Seigneur, eſt couverte de ronces & d'épines, c'eſt à dire, ſi les ames ſpirituelles ſont quelquefois percées par les pointes du peché, à quels deſordres ne s'emporteront point ceux qui vivent dans les plaiſirs, & qui ont le cœur remply de toutes les folles joyes

CHAP. IV.

du monde ? *Quantò magis ſuper omnem domum gaudii civitatis exultantis* ?

On doit conſiderer de plus que la Comedie eſt une tentation recherchée de gayeté de cœur ; ce qui éloigne bien plus la grace de Dieu, & le porte davantage à nous abandonner à noſtre propre corruption que celles où l'on tombe ſans les prevoir. Il y a de la temerité, de l'orgueil, & de l'impieté à ſe croire capable de reſiſter ſans la grace aux tentations que l'on rencontre dans la Comedie, & il y a de la preſomption & de la folie à croire que Dieu nous délivrera toûjours par ſa grace d'un danger, où nous nous expoſons volontairement & ſans neceſſité.

Ce qui trompe bien des gens ſur ce point, eſt qu'ils ne s'apperçoivent point des mauvaiſes impreſſions que la Comedie fait ſur eux. Ce qui leur fait conclure que ce n'eſt pas une tentation pour eux, mais c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas que ces tentations ont divers degrez, dont les premiers ne ſont pas ſenſibles. On n'en vient pas d'abord à une entiere corruption

d'eſprit & de cœur ; & c'eſt toûjours beaucoup nuire à l'ame que de ruiner les rempars qui la mettoient à couvert des tentations. C'eſt beaucoup luy nuire que de l'accouſtumer à regarder ces ſortes d'objets ſans horreur & avec quelque ſorte de complaiſance, & de luy faire croire qu'il y a du plaiſir à aimer & à eſtre aimé. L'averſion qu'elle en avoit luy ſervoit de dehors qui fermoient l'entrée au diable ; & quand ils ſont ruinez par la Comedie, il y entre enſuite facilement. Il y a ſouvent long-temps que l'on commence à tomber, quand on vient à s'en appercevoir. Les chutes de l'ame ſont longues ; elles ont des preparations & des progrez, & il arrive ſouvent qu'on ne ſuccombe à des tentations que parce qu'on s'eſt affoibli dans des occaſions de peu d'importance. CHAP. IV.

Que ceux donc qui ne ſentent point que les Romans & les Comedies excitent dans leur eſprit aucune de ces paſſions que l'on apprehende d'ordinaire ; ne ſe croyent pas pour cela en ſeureté, & qu'ils ne s'imaginent pas que ces lectures & ces ſpectacles ne

CHAP. IV.

leur ayent fait aucun mal. La parole de Dieu qui eſt la ſemence de la vie, & la parole du diable qui eſt la ſemence de la mort, ont cela de commun qu'elles demeurent ſouvent long-temps cachées dans le cœur ſans produire aucun effet ſenſible. Dieu attache quelquefois le ſalut de certaines perſonnes à des paroles de verité, qu'il a ſemées dans leur ame vingt ans auparavant; & qu'il réveille quand il luy plaît, pour leur faire produire des fruits de vie : & le diable ſe contente auſſi quelquefois de remplir la memoire de ces images, ſans paſſer plus avant, & ſans en former encore aucune tentation ſenſible ; mais enſuite aprés un long-temps il les excite & les réveille, ſans meſme qu'on ſe ſouvienne comment elles y ſont entrées, afin de leur faire porter des fruits de mort, *ut fructificent morti*, qui eſt l'unique but qu'il ſe propoſe en tout ce qu'il fait à l'égard des hommes. L'on peut donc dire à ceux qui ſe vantent que la Comedie & les Romans n'excitent pas en eux la moindre mauvaiſe penſée, qu'ils attendent un peu; que le diable ſçaura bien prendre ſon temps, quand il

en trouvera l'occaſion favorable. Peut-eſtre que les tenant attachez par d'autres liens, il neglige maintenant de ſe ſervir de ceux-là qui ſont plus viſibles; mais s'il en a beſoin pour les perdre, il ne manquera pas de les employer. CHAP. IV.

Mais quand il ſeroit vray que la Comedie ne feroit aucun mauvais effet ſur certains eſprits, ils ne pourroient pourtant pas la prendre pour un divertiſſement innocent, ny croire qu'ils ne ſont point coupables en y aſſiſtant. On ne joüe point la Comedie pour une ſeule perſonne. C'eſt un ſpectacle que l'on expoſe à toutes ſortes d'eſprits, dont la plus-part ſont foibles & corrompus, & à qui par conſequent il eſt extrémement dangereux. C'eſt leur faute, direz-vous, d'y aſſiſter en cét eſtat. Il eſt vray, mais c'eſt auſſi la voſtre, puis que vous contribuez à leur faire regarder la Comedie comme une choſe indifferente. Plus vous eſtes reglez dans vos autres actions, plus ils ſont hardis à vous imiter en celle-là. Pourquoy, diſent-ils, feront-nous ſcrupule d'aller à la Comedie, puiſque des gens qui font profeſſion de

CHAP. IV.

pieté y vont bien ? Vous participez donc à leur peché : & ſi la Comedie ne vous fait point de playes par elle-meſme, vous vous en faites vous-meſmes par celles que les autres reçoivent de voſtre exemple ; & ainſi vous eſtes le plus coupable de tous. Les perſonnes du monde ſur qui on ne prend point exemple, ne ſont preſque coupables que de leurs propres pechez : mais ceux qui paſſent pour vertueux, & qui pratiquent en effet quelques bonnes œuvres, ſont coupables de leurs propres pechez & de ceux des autres ; & non ſeulement ils perdent par là le merite de leurs bonnes actions, mais ils les empoizonnent en quelque ſorte, en les faiſant ſervir à engager les autres dans le peché.

CHAPITRE V.

Que quelque ſoin qu'on ait de ſéparer de la Comedie les objets deshonneſtes, on ne la peut rendre permiſe, parce qu'elle inſpire le plaiſir d'aimer & d'eſtre aimé, & qu'elle apprend le langage des paſſions.

DIeu ne demande proprement des hommes que leur amour : mais auſſi il le demande tout entier : il n'y veut point de partage. Et comme il eſt leur ſouverain bien, il ne veut pas qu'ils cherchent leur repos dans aucune creature, parce que nulle creature n'eſt leur fin. La plenitude de la charité que nous devons à Dieu, dit Saint Auguſtin, ne permet pas que l'on en laiſſe couler au dehors aucun ruiſſeau. *Nullum rivum duci extra patitur.* C'eſt pourquoy quelque honneſteté qu'on ſe puiſſe imaginer dans l'amour d'une creature mortelle, cét amour eſt toûjours vicieux & illegitime, lors qu'il ne naiſt pas de l'amour de Dieu; & il n'en peut naiſtre lors que c'eſt un

CHAP. V.

CHAP. V.

amour de passion & d'attache, qui nous fait trouver nostre joye & nostre plaisir dans cette creature. Un Chrétien qui sçait ce qu'il doit à Dieu, ne doit point souffrir dans son cœur aucun mouvement, ny aucune attache de cette sorte sans la condamner, sans en gemir, & sans demander à Dieu d'en estre delivré ; & il doit avoir une extréme horreur d'estre luy-mesme l'objet de l'attache & de la passion de quelque autre personne, & d'estre ainsi en quelque façon son idole ; puis que l'amour est un culte qui n'est dû qu'à Dieu, comme Dieu ne peut-estre honoré que par l'amour. *Nec colitur nisi amando.* C'est ce qui fait voir qu'il y a une infinité de femmes, qui se croyant innocentes, parce qu'elles ont en effet quelque horreur des vices grossiers, ne laissent pas d'estre tres-criminelles devant Dieu, parce qu'elles sont bien-aises de tenir dans le cœur des hommes une place qui n'apartient qu'à Dieu seul. Elles prennent plaisir d'estre l'objet de leur passion. Elles sont bien aises qu'on s'attache à elles, qu'on les regarde avec des sentimens non seulement d'estime, mais de tendresse ; &

elles ſouffrent ſans peine qu'on la leur témoigne parce langage prophane, que l'on appelle cajolerie. C'eſt pourquoy, quelque ſoin que l'on prenne de ſeparer de la Comedie & des Romans ces images des déreglemens honteux, l'on n'en oſtera jamais le venin, puis que l'on y voit toûjours une vive repreſentation de cette attache paſſionnée des hommes envers les femmes, qui ne peut eſtre innocente; & que l'on n'empeſchera jamais que les femmes ne s'y rempliſſent du plaiſir qu'il y a d'eſtre aimées & d'eſtre adorées d'un homme; ce qui n'eſt pas moins dangereux, ny moins contagieux pour elles, que les images des deſordres viſibles & criminels. CHAP. V.

Mais les Comedies & les Romans n'excitent pas ſeulement les paſſions, elles enſeignent auſſi le langage des paſſions; c'eſt à dire l'art de s'en exprimer & de les faire paroiſtre d'une maniere agreable & ingenieuſe, ce qui n'eſt pas un petit mal. Il y a bien des gens qui étouffent de mauvais deſſeins, parce qu'ils manquent d'adreſſe pour s'en exprimer: & il arrive auſſi quelquefois que des perſonnes ſans

CHAP. V. eſtre touchées de paſſion, & voulant ſimplement faire paroiſtre leur eſprit, ſe trouvent enſuite inſenſiblement engagées dans des paſſions qu'elles ne faiſoient au commencement que contrefaire.

CHAPITRE VI.

Que le plaiſir de la Comedie eſt mauvais parce qu'il naiſt d'une ſecrette approbation du vice.

CHAP. VI. POur eſtre convaincu que le plaiſir de la Comedie eſt un mauvais plaiſir, qui ne vient ordinairement que d'un fond de corruption, qui eſt excité en nous par les choſes que l'on y voit, il ne faut que conſiderer, que lors que nous avons une extréme horreur pour une action, on ne prend point de plaiſir à la voir repreſenter : & c'eſt ce qui oblige les Poëtes de dérober à la veuë des ſpectateurs tout ce qui leur peut cauſer cette horreur. Quand on ne ſent donc pas la meſme averſion pour les déreglemens qu'on repreſente dans les Co-

medies, & qu'on prend plaiſir à les re- CHAP.
garder, c'eſt une marque qu'on ne les VI.
haït pas, & qu'il s'excite en nous je ne ſçay quelle inclination pour ces vices, qui naiſt de la corruption de noſtre cœur. Si nous avions l'idée du vice dans ſa naturelle difformité, nous ne pourrions pas en ſouffrir l'image. C'eſt pourquoy un des plus grands Poëtes de ce temps remarque qu'une de ſes plus belles pieces n'a pas eſté agreable ſur le Theatre, parce qu'elle frappoit l'eſprit des ſpectateurs de l'idée horrible d'une proſtitution à laquelle une ſainte Martyre avoit eſté condamnée. Mais ce qu'il tire de là pour juſtifier la Comedie, qui eſt que le Theatre eſt maintenant ſi chaſte, que l'on n'y ſçauroit ſouffrir les objets deshonneſtes, eſt ce qui la condamne manifeſtement. Car on peut apprendre de cét exemple, que l'on approuve en quelque ſorte tout ce que l'on ſouffre & que l'on voit avec plaiſir ſur le Theatre; puis qu'on n'y peut ſouffrir ce que l'on a en horreur. Et par conſequent y ayant encore tant de corruptions, & de paſſions vicieuſes dans les Comedies les plus inno-

CHAP. VI.

centes, c'eſt une marque qu'on ne hait pas ces déreglemens, puis qu'on prend plaiſir à les voir repreſenter.

Ce danger, ou plûtoſt ce mal que la Comedie cauſe, s'étend beaucoup plus loin qu'on ne penſe; car c'eſt encore un tres-grand abus, & qui trompe beaucoup de monde, que de ne conſiderer point d'autres mauvais effets dans ces repreſentations, que celuy de donner des penſées contraires à la pureté, & de croire ainſi qu'elles ne nous nuiſent point, lors qu'elles ne nous nuiſent point en cette maniere: comme s'il n'y avoit point d'autres vices que celuy-là, & que nous n'en fuſſions pas auſſi ſuſceptibles. Cependant ſi l'on conſidere les Comedies de ceux qui ont le plus affecté cette honneſteté apparente, on trouvera qu'ils n'ont évité de repreſenter des objets entierement deshonneſtes, que pour en peindre d'autres auſſi criminels, & qui ne ſont gueres moins contagieux. Toutes leurs pieces ne ſont que de vives repreſentations de paſſions d'orgueil, d'ambition, de jalouſie, de vengeance, & principalement de cette vertu Romaine, qui n'eſt

autre choſe qu'un furieux amour de ſoy-meſme. Plus ils colorent ces vices d'une image de grandeur & de generoſité, plus il les rendent dangereux, & capables d'entrer dans les ames les mieux nées, & l'imitation de ces paſſions ne nous plaiſt, que parce que le fond de noſtre corruption excite en meſme temps un mouvement tout ſemblable, qui nous transforme en quelque ſorte, & nous fait entrer dans la paſſion qui nous eſt repreſentée. CHAP. VI.

Il eſt ſi vray que la Comedie eſt preſque toûjours une repreſentation de paſſions vicieuſes, que la plus-part des vertus chreſtiennes ſont incapables de paroiſtre ſur le Theatre. Le ſilence, la patience, la moderation, la ſageſſe, la pauvreté, la penitence ne ſont pas des vertus, dont la repreſentation puiſſe divertir les ſpectateurs; & ſur tout on n'y entend jamais parler de l'humilité, ny de la ſouffrance des injures. Ce ſeroit un eſtrange perſonnage de Comedie qu'un Religieux modeſte & ſilencieux. Il faut quelque choſe de grand & d'élevé ſelon les hommes, ou du moins quelque choſe

CHAP. VI.

de vif & d'animé ; ce qui ne ſe rencontre point dans la gravité & dans la ſageſſe chreſtienne. Et c'eſt pourquoy ceux qui ont voulu introduire des Saints & des Saintes ſur le Theatre, ont eſté contraints de les faire paroiſtre fiers, & de leur mettre dans la bouche des diſcours plus propres à ces Heros de l'ancienne Rome, qu'a des Saints & à des Martyrs. Il faut auſſi que la devotion de ces Saints de Theatre ſoit toûjours un peu galante. C'eſt pourquoy la diſpoſition au martyre n'empeſche pas la Theodore de Monſieur de Corneille de parler en ces termes.

Si mon ame à mes ſens eſtoit abandonnée,
Et ſe laiſſoit conduire à ces impreſſions
Que forment en naiſſant les belles paſſions.

Et l'humilité de Theatre ſouffre qu'elle réponde de cette ſorte en un autre endroit.

Cette haute puiſſance à ſes vertus renduë,

CHAP. VI.

L'egalé preſque aux Rois, dont je ſuis deſcenduë,
Et ſi Rome & le temps m'en ont oſté le rang,
Il m'en demeure encore le courage & le ſang.
Dans mon ſort ravalé je ſçay vivre en Princeſſe,
je fuis l'ambition, mais je hay la foi-bleſſe.

Non ſeulement il faut des paſſions dans les Comedies, mais il en faut de vives & de violentes, car les affections communes ne ſont pas propres pour donner le plaiſir qu'on y cherche, & il n'y auroit rien de plus froid qu'un mariage chreſtien degagé de paſſion de part & d'autre. Il faut toûjours qu'il y ait du tranſport, que la jalouſie y entre, que la volonté des parens ſe trouve contraire, & qu'on ſe ſerve d'intrigues pour faire reüſſir ſes deſſeins. Ainſi l'on montre le chemin à celles qui ſeront poſſedées de la meſme paſſion, de ſe ſervir des meſmes adreſſes pour arriver à la meſme fin.

Enfin, le but meſme de la Comedie

CHAP. VI.

engage les Poëtes à ne repreſenter que des paſſions vicieuſes. Car la fin qu'ils ſe propoſent eſt de plaire aux ſpectateurs, & ils ne leur ſçauroient plaire qu'en mettant dans la bouche de leurs Acteurs des paroles & des ſentimens conformes à ceux des perſonnes qu'ils font parler, ou à qui ils parlent. Or on ne repreſente gueres que des méchans, & on ne parle que devant des perſonnes du monde qui ont le cœur & l'eſprit corrompu par des paſſions dereglées & de mauvaiſes maximes.

C'eſt ce qui fait qu'il n'y a rien de plus pernicieux que la Morale Poëtique & Romaneſque, parce que ce n'eſt qu'un amas des fauſſes opinions qui naiſſent de la concupiſcence, & qui ne ſont agreables qu'en ce qu'elles flattent les inclinations corrompuës des lecteurs, ou des ſpectateurs. Et c'eſt de là que vient le plaiſir que l'on prend à ces vers, qu'un grand Poëte de ce temps met en la bouche d'un jeune homme qui avoit tué en duel celuy qui avoit outragé ſon pere.

Car enfin n'attend pas de mon affection.

Vn lâche repentir d'une bonne action. CHAP. VI.

Tu ſçais comme un ſoufflet touche un homme de cœur.

I'avois part à l'affront, j'en ay cherché l'autheur.

Ie l'ay veu, j'ay vangé mon honneur & mon pere.

Ie le ferois encor, ſi j'avois à le faire.

C'eſt par la meſme corruption d'eſprit qu'on entend ſans peine ces horribles ſentimens d'une perſonne qui veut ſe battre en duel contre ſon amy, parce qu'on le croyoit auteur d'une choſe dont il le jugeoit luy-meſme innocent.

C'eſt peu pour negliger un devoir ſi preſſant,

Que mon cœur en ſecret vous declare innocent.

A l'erreur du public c'eſt peu qu'il ſe refuſe.

Vous eſtes criminel des-là qu'on vous accuſe.

Et mon honneur bleſſé ſçait trop ce qu'il ſe doit.

CHAP. VI.

Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.
Telle eſt de mon honneur l'impitoyable loy;
Lors qu'un amy l'arreſte, il n'a d'yeux que pour ſoy,
Et dans ſes intereſts toûjours inexorable,
Veut le ſang le plus cher au defaut du coupable.

On écoute avec plaiſir ces paroles barbares d'un pere qui donne charge à ſon fils de le vanger:

Va contre un arrogant éprouver ton courage.
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage.
Meurs ou tuë.

Et cependant en conſiderant ces ſentimens ſelon la raiſon, il n'y a rien de plus deteſtable.

Il ne faut pas s'imaginer que ces méchantes maximes dont les Comedies ſont pleines ne nuiſent point, parce qu'on n'y va pas pour former ſes ſentimens, mais pour ſe divertir: Car

elles ne laiſſent pas de faire leurs impreſſions ſans qu'on s'en apperçoive; & un Gentilhomme ſentira plus vivement un affront, & ſe portera plus facilement à s'en venger par la voye criminelle qui eſtoit ordinaire en France, lors qu'il aura oüy reciter ces Vers; CHAP. VI.

Mourir ſans tirer ma raiſon:
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire;
Endurer que l'Eſpagne impute à ma memoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma maiſon;
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur.

Et la raiſon en eſt que les paſſions ne s'excitent pas ſeulement par les objets, mais auſſi par les fauſſes opinions dont l'eſprit eſt prevenu. L'opinion que la chimere de l'honneur eſt un ſi grand bien, qu'il le faut conſerver aux dépens meſme de la vie, eſt ce qui a produit ſi long-temps la rage brutale des Gentils-hommes de France. Si l'on ne parloit jamais de ceux qui ſe battent en duel, que comme des gens inſenſez

CHAP. VI.

& ridicules, comme ils le ſont en effet ; ſi l'on ne repreſentoit jamais ce phantôme d'honneur qui eſt leur idole, que comme une chimere & une folie, ſi l'on n'avoit ſoin de ne former jamais d'image de la vengeance, que comme d'une action baſſe & pleine de lâcheté, les mouvemens que ſentiroit une perſonne offenſée ſeroient infiniment plus lents. Mais ce qui les rend plus vifs c'eſt la fauſſe impreſſion qu'il y a de la lâcheté à ſouffrir une injure. Or on ne peut nier que les Comedies qui ſont toutes pleines de ces mauvaiſes maximes ne contribuent beaucoup à fortifier cette impreſſion, parce que l'eſprit y eſtant tranſporté & tout hors de ſoy, au lieu de corriger ſes ſentimens s'y abandonne ſans reſiſtance, & met ſon plaiſir à ſentir les mouvemens qu'ils inſpirent, ce qui le diſpoſe à en produire de ſemblables dans l'occaſion.

CHAPITRE VII.

Que les Poëtes ont pour but de farder les paſſions vicieuſes, afin de les rendre aimables.

CE qui rend encore plus dangereuſe l'image des paſſions que les Comedies nous propoſent, c'eſt que les Poëtes pour les rendre agreables ſont obligez, non ſeulement de les repreſenter d'une maniere fort vive, mais auſſi de les dépoüiller de ce qu'elles ont de plus horrible, & de les farder tellement par l'adreſſe de leur eſprit, qu'au lieu d'attirer la haine & l'averſion des ſpectateurs, elles attirent au contraire leur affection. De ſorte qu'une paſſion qui ne pourroit cauſer que de l'horreur ſi elle eſtoit repreſentée telle qu'elle eſt, devient aimable par la maniere ingenieuſe dont elle eſt exprimée. C'eſt ce qu'on peut voir dans ces Vers où la rage de la ſœur d'Horace eſt repreſentée. CHAP. VII.

Oüy je luy feray voir par d'infaillibles marques,

CHAP. VII.

Qu'un veritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loy de ces cruels tyrans,
Qu'un ſort injurieux nous donne pour parens.
Tu blâme ma douleur, tu l'oſe nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche.
Impitoyable pere, & par un juſte effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.

Enſuite parlant à ſon frere, elle fait cette horrible imprecation contre ſa patrie.

Rome, l'unique objet de mon reſſentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome qui t'a veu naiſtre & que ton cœur adore,
Rome enfin que je hay, parce qu'elle t'honore.
Puiſſent tous ſes voiſins, enſemble conjurez.

Sapper ſes fondemens encor mal aſſu-
rez.
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident
s'allie.
Que cent peuples unis du bout de l'u-
nivers,
Paſſent pour la deſtruire & les monts
& les mers.
Qu'elle meſme ſur ſoy renverſe ſes mu-
railles,
Et de ſes propres mains déchire ſes
entrailles.
Que le couroux du Ciel allumé par mes
vœux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de
feux.
Puiſſay-je de mes yeux voir tomber
cette foudre,
Voir ſes maiſons en cendre, & tes
lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain en ſon dernier
ſoupir
Moy ſeule en eſtre cauſe & mourir
de plaiſir.

CHAP. VII.

Si l'on dépoüille l'image de cette paſſion de tout le fard dont le Poëte l'a déguiſée; & qu'on la conſidere

CHAP. VII.

par la raiſon, on ne ſçauroit s'imaginer rien de plus deteſtable que la furie de cette fille inſenſée, à qui une folle paſſion fait violer toutes les loix de la nature. Cependant cette meſme diſpoſition d'eſprit ſi criminelle en ſoy, n'a rien d'horrible, lors qu'elle eſt reveſtuë de ces ornemens : & les ſpectateurs ſont plus portez à aimer cette furieuſe qu'à la haïr. On s'eſt ſervy à deſſein de ces exemples, parce qu'ils ſont moins dangereux à rapporter. Mais il eſt vray que les Poëtes pratiquent cet artifice de farder les vices en des ſujets beaucoup plus pernicieux que celuy-là. Et ſi l'on conſidere preſque toutes les Comedies & tous les Romans, on n'y trouvera guere autre choſe que des paſſions vicieuſes embellies & colorées d'un certain fard qui les rend agreables aux gens du monde. Que s'il n'eſt pas permis d'aimer les vices, peut-on prendre plaiſir à ce qui a pour but de les rendre aimables ?

CHAPITRE VIII.

Que la neceßité de ſe divertir ne peut excuſer la Comedie.

C'Eſt un principe de la Religion Chreſtienne, qu'un Chreſtien ayant renoncé au monde, à ſes pompes, & à ſes plaiſirs, ne peut rechercher le plaiſir pour le plaiſir, ny le divertiſſement pour le divertiſſement. Il faut afin qu'il en puiſſe uſer ſans peché qu'ils luy ſoient neceſſaires en quelque maniere, & que l'on puiſſe dire veritablement qu'il s'en ſert avec la moderation de celuy qui en uſe, & non avec la paſſion de celuy qui les aime : *Vtentis modeſtia, non amantis affectu.* Or comme la ſeule utilité du divertiſſement eſt de renouveller les forces de l'eſprit & du corps, lors qu'elles ſont abatuës par le travail ; il eſt clair qu'il n'eſt permis de ſe divertir tout au plus, que comme il eſt permis de manger.

Il eſt aiſé de conclure de là que ce n'eſt point une vie Chrétienne, mais

CHAP. VIII.

une vie brutale & payenne de paſſer la plus grande partie de ſon temps dans le divertiſſement ; puis que le divertiſſement n'eſt pas permis pour ſoy-meſme, mais ſeulement pour rendre l'ame plus capable de travail. Car ſi perſonne ne doute que ce ne fuſt une vie tres-criminelle que celle d'un homme qui ne feroit que manger, & qui ſeroit à table depuis le matin juſqu'au ſoir, ce que le Prophete condamne par ces paroles : *Væ qui conſurgitis manè ad ebrietatem ſectandam, & potandum uſque ad veſperam* ; il eſt facile de voir que ce n'eſt pas moins abuſer de la vie que Dieu nous a donnée pour le ſervir, que de la paſſer toute dans ce qu'on appelle divertiſſement ; puis que le mot meſme nous avertit, qu'on ne s'y doit porter que pour ſe divertir, & ſe diſtraire des penſées & des occupations laborieuſes, qui cauſent dans l'ame une eſpece de laſſitude qu'on a beſoin de reparer.

Cela ſuffit pour condamner la pluſpart de ceux qui vont à la Comedie. Car il eſt viſible qu'ils n'y vont pas pour ſe delaſſer l'eſprit des occupa-

tions ſerieuſes ; puis que ces perſonnes, & particulierement les femmes du monde ne s'occupent preſque jamais ſerieuſement. Leur vie n'eſt qu'une viciſſitude continuelle de divertiſſemens. Elles la paſſent toute dans les viſites, dans le jeu, dans le bal, dans les promenades, dans les feſtins, dans les Comedies. Que ſi avec cela elles ne laiſſent pas de s'ennuyer, comme elles font ſouvent, c'eſt parce qu'elles ont trop de divertiſſemens, & trop peu d'occupations ſerieuſes. Leur ennuy eſt un dégoût de ſatieté, pareil à celuy de ceux qui ont trop mangé, & il doit eſtre guery par l'abſtinence, & non pas par le changement des plaiſirs. Elles ſe doivent divertir en s'occupant, puis que la faineantiſe & l'oiſiveté ſont la principale cauſe de leur ennuy. CHAP. VIII.

Il s'enſuit de là que tous ceux qui n'ont point beſoin de divertiſſement, c'eſt à dire, que la pluſpart de ceux qui vont à la Comedie, ne le peuvent faire ſans peché, quand il n'y auroit point d'autre raiſon de la croire défenduë. Mais il ne s'enſuit pas que ceux qui ont veritablement beſoin de ſe de-

CHAP. VIII.

laſſer l'eſprit, puiſſent y aller ſans péché, parce que la Comedie ne peut paſſer pour un divertiſſement, ne pouvant avoir l'effet qu'il eſt permis d'y chercher. Car le Chrêtien ne peut rechercher qu'un ſimple délaſſement d'eſprit, qui le rende plus capable d'agir Chreſtiennement, & dans des diſpoſitions Chrétiennes. Or tant s'en faut que la Comedie y puiſſe ſervir, qu'il n'y a rien qui rende l'ame plus mal diſpoſée, non ſeulement aux principales occupations Chrétiennes, comme la priere, mais aux actions meſmes les plus communes, lors qu'on les veut faire dans un eſprit de Chrétien, c'eſt à dire, avec un eſprit recüeilly & attentif à Dieu, qu'il faut tâcher autant que l'on peut de conſerver dans les actions exterieures; Ainſi comme le beſoin que nous avons de manger ne fait pas qu'il nous ſoit permis de manger des viandes qui ne ſervent qu'à affoiblir le corps; de meſme le beſoin de ſe divertir ne peut excuſer ceux qui cherchent des divertiſſemens qui ne font que rendre leur eſprit moins propre à agir Chreſtiennement.

Non ſeulement les Comedies & les

Romans rendent l'eſprit mal diſpoſé pour toutes les actions de Religion & de pieté, mais il en conçoit du dégouſt pour toutes les actions ſerieuſes & communes. Comme on n'y repreſente que des galanteries ou des avantures extraordinaires, & que les diſcours de ceux qui y parlent ſont aſſez éloignez de ceux dont on uſe dans la vie commune ; on y prend inſenſiblement une diſpoſition d'eſprit toute Romaneſque, on ſe remplit la teſte de Heros & de Heroïnes, & les femmes principalement prenant plaiſir aux adorations qu'on y rend à celles de leur ſexe, dont elles voyent l'image & la pratique dans les compagnies de divertiſſement, où de jeunes gens leur debitent ce qu'ils ont appris dans les Romans, & les traitent en Nymphes & Deeſſes, s'impriment tellement dans la phantaiſie cette ſorte de vie, que les petites affaires de leur ménage leur deviennent inſuportables. Et quand elles reviennent dans leurs maiſons avec cet eſprit évaporé, elles y trouvent tout deſagreable, & ſur tout leurs Maris, qui eſtant occupez de leurs affaires, ne ſont pas toûjours en hu-

CHAP. VIII.

CHAP. VIII.

meur de leur rendre ces complaiſances ridicules, qu'on rend aux femmes dans les Comedies & dans les Romans.

C'eſt donc en vain qu'on alleguëroit la neceſſité de ſe divertir pour juſtifier la Comedie. La neceſſité que nous avons de reparer la défaillance de nos corps par la nourriture, ne peut pas ſervir d'excuſe à ceux qui mangeroient volontairement des viandes qui imprimeroient une qualité venimeuſe, qui troubleroient les humeurs, & y cauſeroient une intemperie dangereuſe, parce que cette ſorte de nourriture ſeroit contraire à la fin du manger, qui eſt de conſerver la vie du corps. Le beſoin que l'on a de ſe delaſſer quelquefois, ne peut donc auſſi excuſer ceux qui prennent la Comedie pour un divertiſſement, puis qu'elle imprime, comme nous avons déja dit, de mauvaiſes qualitez dans l'eſprit, qu'elle excite les paſſions, & qu'elle y déregle toute l'ame.

Mais ſi l'on veut examiner les choſes de bonne foy, on trouvera que le beſoin que les hommes ont de ſe divertir eſt beaucoup moindre que l'on ne croit, & qu'il conſiſte plus en ima-

gination, ou en coûtume, qu'en une neceſſité réelle. Ceux qui ſont occupez aux travaux exterieurs, n'ont beſoin que d'une ſimple ceſſation de leur travail. Ceux qui ſont employez dans des affaires penibles à l'eſprit, & peu laborieuſes pour le corps, ont beſoin de ſe recüeillir de la diſſipation qui naiſt naturellement de ces ſortes d'emplois, & non pas de ſe diſſiper encore davantage par des divertiſſemens qui attachent fortement l'eſprit. C'eſt une moquerie de croire qu'on ait beſoin pour cela de paſſer trois heures dans une Comedie à ſe remplir l'eſprit de folies. Les hommes de ce temps icy n'ont pas l'eſprit autrement fait que ceux du temps de S. Loüis, qui s'en paſſoient bien, puis qu'il chaſſa les Comediens de ſon Royaume. Ceux qui ſentent en eux ce beſoin, le doivent conſiderer non comme une foibleſſe naturelle, mais comme un vice d'accoûtumance, qu'il faut guerir en s'occupant ſerieuſement. Un homme qui a bien travaillé eſt ſatisfait quand il ceſſe de travailler, & il ſe divertit à tout ce qui le deſocupe. La Comedie n'eſt neceſſaire qu'à ceux qui ſe divertiſſent

CHAP. VIII.

CHAP. VIII. toûjours, & qui tâchent de remedier au dégoût qui accompagne naturellement la continuation des plaisirs. Et comme cette necessité ne vient que de leur mauvaise disposition qu'ils sont obligez de corriger; on peut dire qu'elle n'est necessaire à personne, & qu'elle est dangereuse à tout le monde.

CHAPITRE IX.

Opposition de la Comedie à toutes les dispositions chrestiennes, comme à l'esprit de priere, à l'amour de la parole de Dieu, à l'amour de Dieu, au recueillement.

CHAP. IX. MAis il n'y a rien qui fasse mieux voir le danger de la Comedie, & combien elle est défenduë aux Chrétiens, que l'opposition qu'elle a avec les principales dispositions dans lesquelles ils doivent estre, ou ausquelles ils doivent tendre, quoy qu'ils en soient encores éloignez par la foiblesse de leur vertu. La premiere est la priere continuelle dont l'Apôtre fait un commandement exprés par ces paroles: *Si*

ne intermiſſione orate. PRIEZ ſans diſcontinuation: & Jeſus Chriſt par celle cy *Vigilate & orate ne intretis in tentationem: VEILLEZ & priez afin que vous ne ſuccombiez pas à la tentation.* Car les tentations eſtant en quelque ſorte continuelles, la priere qui en eſt le remede le doit eſtre auſſi. CHAP. IX.

Il eſt vray que cette continuité de la priere ne peut conſiſter dans une attention perpetuelle de l'eſprit à Dieu, & qu'il ſuffit qu'elle demeure quelquefois dans un ſimple deſir que Dieu connoiſt dans le cœur ; mais il eſt certain que ce deſir s'éteint facilement, ſi l'on n'a ſoin de le nourrir par des prieres actuelles, & par la meditation des choſes divines.

C'eſt pourquoy les Chreſtiens ne pouvant paſſer toute leur vie dans l'acte de la priere, ſont obligez au moins de ſe renouveller de temps en temps devant Dieu : & comme c'eſt par ces prieres actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit eſtre toûjours dans le fond de leur cœur ; ils doivent éviter avec une grand ſoin tout ce qui peut rendre ces prieres indignes d'eſtre preſentées devant la Majeſté divi-

CHAP. IX.

ne : ce qui les oblige non seulement d'éviter les distractions qui leur surviennent dans la priere, mais beaucoup plus les sources de distractions qui remplissant l'ame de vaines pensées, la rendent incapable de s'appliquer à Dieu.

Ce devoir enferme par une suite necessaire celuy de fuir les Comedies & les Romans, parce qu'il n'y a rien au monde qui fasse plus sortir l'ame hors de soy, qui la rende plus incapable de s'appliquer aux choses de Dieu, & qui la remplisse davantage de vains fantômes. Ce sont d'étranges prieres que celles que l'on fait en sortant de ces spectacles, ou de ces lectures, ayant la teste pleine de toutes les folies que l'on y a veuës. L'on ne se peut pas procurer à soy-mesme l'esprit de priere, ny cette sainte ardeur qui s'excite quand il plaist à Dieu par la meditation : *Et in meditatione mea exardescet ignis.* Mais le moins que l'on puisse faire, c'est de n'y mettre pas d'obstacle en faisant volontairement ce qui est directement opposé à cet esprit. Autrement on se rend coupable dans les distractions mesmes qu'on appelle volontaires.

Car Dieu pardonne aiſément celles qui naiſſent de la fragilité de la nature ; mais il n'en fait pas de meſme quand elles ſont volontaires dans leur ſource, comme celles-là. C'eſt pourquoy il y a ſujet de craindre que toutes les prieres de ceux qui y vont, eſtant pleines de ces ſortes de diſtractions, ne ſoient plus capables d'irriter Dieu que de l'appaiſer, & qu'elles ne ſoient du nombre de celles dont le Prophete dit : *Et oratio ejus fiat in peccatum* : QV'E ſon oraiſon luy ſoit imputée à peché. Que ſi leurs prieres qui doivent attirer l'eſprit de Dieu ſur tout le corps de leurs œuvres ſont elles-meſmes ſoüillées, que doit-on juger de tout le reſte des actions ? *Si lumen quod in te eſt, tenebræ ſunt, ipſæ tenebræ quantæ erunt.* CHAP. IX.

Une des principales parties de la pieté, & un des principaux moyens de la conſerver, eſt d'aimer la parole de Dieu, & d'y trouver ſa conſolation. C'eſt par le ſentiment de la douceur que le Prophete avoit éprouvée dans cette nourriture ſpirituelle qu'il dit à Dieu : *Inventi ſunt ſermones tui, & comedi eos, & factum eſt verbum*

CHAP. IX.

tuum in gaudium & in lætitiam cordis mei. I'AY trouvé vos paroles, & je m'en ſuis nourry, & elles ont remply mon cœur de joye & d'allegreſſe. C'eſt cette conſolation divine, qui entretient noſtre eſperance, ſelon ſaint Paul, & qui nous ſoûtient dans les traverſes de cette vie. Or l'experience peut faire connoiſtre à tout le monde, que rien n'éteint davantage la joye ſpirituelle que la lecture de la parole de Dieu pourroit donner, que les joyes ſeculieres & ſenſuelles, & principalement celles de la Comedie. Ces deux joyes ſont entierement incompatibles. Ceux qui trouvent leur plaiſir dans ces divertiſſemens prophanes, ne le peuvent trouver dans la verité; & ceux à qui la verité plaiſt, n'ont que du dégoût pour ces ſortes de plaiſirs. C'eſt pourquoy ce meſme Prophete à qui Dieu avoit donné ce goût ſpirituel pour ſa parole, témoigne incontinent aprés qu'il ne pouvoit ſouffrir les aſſemblées de jeux & de divertiſſemens; & qu'il mettoit toute ſa gloire & toute ſa joye à conſiderer les merveilles des ouvrages de Dieu: *Non ſedi cum concilio luden-*

CHAP. IX.

tium, & gloriatus ſum à facie manus tuæ. Et le ſaint Roy David qui avoit auſſi goûté la douceur de la Loy divine, témoigne le meſme mépris qu'elle luy faiſoit concevoir de tous les diſcours des gens du monde : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.* C'eſt le ſentiment que le S. Eſprit inſpire à tous ceux à qui il donne de l'amour pour ſa ſainte parole. Tous ces divertiſſemens qui ſont ſi agreables à ceux qui aiment le monde, leur ſont une viande fade, dont ils ne ſçauroient manger ; parce qu'ils n'y voyent que du vuide, du neant, de la vanité & de la folie, & qu'ils n'y trouvent point le ſel de la verité & de la ſageſſe, ce qui leur fait dire avec Job, qu'ils n'en ſçauroient goûter : *An poterit comedi inſulſum quod non eſt ſale conditum? QUI pourroit manger de cette viande qui n'a point de ſel?*

Mais ſi l'ame au contraire s'abandonne à ces faux plaiſirs, elle perd incontinent le goût des ſpirituels, & n'en trouve plus dans la parole de Dieu. Ce ſont ces raiſins verds dont le Prophete dit, qu'ils agacent & en-

CHAP. IX.

gourdiſſent les dents de ceux qui en mangent : *Omnis homo qui comedit uvam acerbam, obſtupeſcent dentes ejus.* C'eſt à dire, ſelon l'explication de ſaint Gregoire, que lors qu'on ſe repaiſt des vaines joyes du monde, les ſens ſpirituels deviennent engourdis ; & incapables de goûter & d'entendre les choſes de Dieu. *Qui præſentis mundi delectatione paſcitur, interni ejus ſenſus ligantur, ut jam ſpiritualia mandere & intelligere non valeant.* Or entre les joyes du monde qui éteignent l'amour de la parole de Dieu, on peut dire que la Comedie & les Romans tiennent le premier rang, parce que l'eſprit de Dieu, comme dit ſaint Bernard, eſtant un eſprit de verité, ne peut avoir de part avec la vanité du monde. *Sed nec erit ei unquam pars cum mundi vanitate, cùm veritatis ſit ſpiritus.*

Cependant ſi Dieu ne nous impute pas les froideurs qui viennent de la ſouſtraction de ſes lumieres, ou ſimplement de la pezanteur du corps; il nous impute ſans doute celles auſquelles nous avons contribué par noſtre negligence, & par nos vains di-

vertiſſemens. Il veut que nous n'eſtimions rien tant que le don precieux qu'il nous a fait de ſon amour, & que nous ayons ſoin de l'entretenir en luy donnant de la nourriture. C'eſt le commandement qu'il a fait à tous les Chreſtiens en la perſonne des Preſtres de l'ancienne Loy, auſquels il ordonne d'entretenir toûjours le feu ſur l'Autel, & d'avoir ſoin d'y mettre tous les jours du bois le matin. *Ignis in altari ſemper ardebit, quem nutriet Sacerdos ſubjiciens manè ligna per ſingulos dies.* Cét Autel eſt le cœur de l'homme : & chaque Chreſtien eſt le Preſtre qui doit avoir ſoin de nourrir ſur l'autel de ſon cœur le feu de la charité, en y mettant tous les jours du bois, c'eſt à dire en l'entretenant par la meditation des choſes de Dieu, & par les exercices de pieté. Or bien loin que ceux qui vont à la Comedie s'acquittent de ce devoir, s'ils ont encore quelque ſentiment de pieté, ils ne peuvent deſavoüer qu'elle n'éteigne & n'amortiſſe entierement la devotion. Et ainſi ils ne doivent point douter que Dieu ne les juge tres-coupables, d'avoir fait ſi peu d'eſtat de

CHAP. IX.

CHAP. IX.

son amour, qu'au lieu de le nourrir & de tâcher de l'augmenter, ils n'ayent point craint de l'éteindre ou de l'affoiblir, & qu'il ne leur impute ainsi comme un grand peché le refroidissement, ou la perte de leur charité. Car si la dissipation des biens du monde, & de l'or terrestre par le jeu & par le luxe, n'est pas un petit peché; que doit-on juger de la dissipation des biens de la grace, & de cét or enflammé, dont parle l'Ecriture, que nous devrions acheter par la perte de tous les biens, & de tous les plaisirs de la vie?

Les Peres blâment comme une temerité dangereuse la conduite de ceux qui n'estant pas encore bien affermis dans l'amour de Dieu, s'employent avec trop d'ardeur dans les bonnes œuvres exterieures sous pretexte de charité; parce qu'il est difficile que l'esprit ne se dissipe beaucoup dans ces exercices : *In terrenis quippe actibus* dit Saint Gregoire, *valdè frigescit animus, si nec dum fuerit per intima dona solidatus : SI l'ame n'est fortifiée & affermie par la grace, elle se refroidit beaucoup dans les occupations terrestres & seculieres.* Quel ju-

gement auroit-il dont fait de ceux qui CHAP. X.
eſtant encores foibles, ne font pas neanmoins difficulté d'aller à la Comedie, qui diſſipe plus l'eſprit que les plus grandes occupations, & ne peut eſtre excuſée ny par la charité, ny par le zele, puis qu'on n'y recherche que le plaiſirr

---

CHAPITRE X.

Oppoſition de la Comedie, aux obligations du Bapteſme, à ce que nous devons à JESUS-CHRIST *à l'eſprit de penitence & de crainte à l'amour de la verité.*

PErſonne n'approuveroit ſans dou- CHAP. X.
te qu'un Chartreux allaſt à la Comedie, parce que tout le monde voit aſſez l'extréme diſproportion de ce divertiſſement avec la vie ſainte dont il fait profeſſion. Mais on n'eſt pas choqué de meſme de ce que pluſieurs Chrétiens ne font pas difficulté d'y aller ; parce qu'on ne connoiſt pas la ſainteté à laquelle ils ſont obligez par le vœu de leur Bapteſme. On ne con-

CHAP. X.

ſidere pas, comme dit S. Paulin, que par la grace de ce Sacrement, ils ont eſté enſevelis avec J. C. qu'ils ont fait vœu d'embraſſer ſa Croix, de n'eſtre plus vivans à eux-meſmes ny au monde, mais de faire vivre J. C. en eux. On ne conſidere pas que la vie Chrétienne doit eſtre non ſeulement une imitation, mais une continuation de la vie de J. C. puis que c'eſt ſon eſprit qui doit agir en eux, & imprimer dans leurs cœurs les meſmes ſentimens qu'il a imprimez dans celuy de J. C. Si on regardoit la vie Chreſtienne par ces veües, on connoiſtroit auſſi-toſt combien la Comedie y eſt oppoſée, & il ne faudroit point de raiſons pour en convaincre ceux qui ſeroient perſuadez de ces veritez capitales de noſtre Religion, comme il n'en faut point pour convaincre un Chartreux inſtruit dans ſa Regle, que ces divertiſſemens profanes luy ſont interdits.

Pourroit-on jamais auſſi ſe reſoudre d'aller à la Comedie, ſi on penſoit bien que toutes nos actions ſont deuës à JESUS-CARIST, non ſeulement comme à noſtre Dieu, mais comme à celuy qui nous a rachetez d'un

grand prix, pour nous obliger à le glorifier dans toutes nos œuvres, ſelon Saint Paul. Qu'il faut que toutes nos actions ſoient rapportées à ſa gloire & qu'elles témoignent que nous voulons imiter JESUS-CHRIST crucifié, que nous aimons ce qu'il a aimé, & que nous haïſſons ce qu'il a haï. Et que comme il eſt le principe de toutes nos bonnes œuvres, & que la grace par laquelle nous les faiſons eſt le fruit de ſa Croix; nous le devons remercier de toutes celles que ſon eſprit nous fait faire. Qu'il faut enfin que nous puiſſions dire veritablement que nous les faiſons pour luy & par ſon amour. Car ne ſeroit-ce pas ſe mocquer de Dieu & des hommes, que de dire que l'on va à la Comedie pour l'amour de J. C.? Oſerions-nous luy offrir cette action, & luy dire, Seigneur, c'eſt pour vous obeïr que je veux aller a la Comedie; ce ſera voſtre eſprit qui m'y conduira; ce ſera vous qui ferez le principe de cette action; c'eſt par voſtre Croix que vous me l'avez meritée? Y a-t'il quelqu'un aſſez aveugle ou aſſez endurci pour pouvoir ſouffrir ſans horreur l'impieté de ce langa-

CHAP. X.

CHAP. X.

ge ? Et ceux meſmes qui travaillent le plus à juſtifier la Comedie, ont-ils jamais oſé offrir cette action à Dieu ? Ont-ils jamais penſé à rendre graces à Dieu de l'avoir faite. N'eſt-ce pas une preuve ſenſible que leur conſcience dément leurs fauſſes lumieres, & qu'ils ſont eux-meſmes convaincus au fond de leur cœur du mal qu'il y a dans la Comedie, quoy qu'ils tâchent de ſe diſſimuler par les fauſſes raiſons que leur eſprit leur fournit. Car toute action qu'on n'oſeroit offrir à Dieu ; toute action, dont l'eſprit de JESUS-CHRIST n'eſt point le principe ; toute action que l'on ne ſçauroit faire pour luy obeïr, toute action qui ne ſçauroit eſtre un fruit & un effet de ſa Croix, enfin toute action dont on n'oſeroit le remercier, ne peut eſtre bonne ny permiſe à un Chreſtien.

En quelle qualité un Chreſtien pourroit-il prendre part à ce divertiſſement prophane, car s'il ſe conſidere comme pecheur, il doit reconnoiſtre qu'il n'y a rien de plus contraire à cét eſtat qui l'oblige à la penitence, aux larmes & à la fuite des plaiſirs que la recherche d'un divertiſſement auſſi

vain, & auſſi dangereux que celuy-là. S'il ſe conſidere comme enfant de Dieu, comme membre de JESUS-CHRIST, illuminé par ſa verité, enrichy de ſes graces, nourry de ſon corps, heritier de ſon Royaume; il doit juger qu'il n'y a rien de plus indigne d'une ſi haute qualité que de prendre part à ces folles joyes des enfans du ſiecle. CHAP. X.

Il eſt clair auſſi que l'ame ne ſçauroit conſerver une veritable pieté ſans le ſecours d'une crainte ſalutaire qu'elle conçoit à la veuë des dangers, dont elle eſt environnée. Elle ne peut ignorer la puiſſance & la malice de ſes ennemis qui font la ronde autour d'elle pour la devorer, comme parle l'Ecriture. Elle ſçait, comme dit ſaint Paulin, que toutes les creatures corporelles qui attirent nos cœurs par l'entremiſe de nos yeux, ſont autant de filets dont le diable ſe ſert pour nous prendre; autant d'épées dont il tâche de nous percer le cœur. Elle ſçait qu'elle marche au milieu de ſes ennemis & de mille pieges, & qu'elle y marche ſans lumiere & ſans force; parce qu'elle ne voit que

CHAP. X.

tenebres dans ſon entendement, que foibleſſe dans ſa volonté, que revolte dans ſes ſens. L'experience de tant d'ames qui ſe perdent à ſes yeux, & le déreglement general qui regne par tout, luy fait connoiſtre qu'il n'y a rien de plus rare que la vertu Chrétienne; rien de plus facile que de ſe perdre, rien de plus difficile que de ſe ſauver. Comment pourroit-elle donc allier avec une crainte ſi juſte des maux effroyables qui la menacent, les vaines réjoüiſſances du monde, & repaiſtre ſon eſprit des chimeres dont les Comedies le rempliſſent? N'eſt-il pas viſible que comme l'effet naturel de la Comedie eſt d'étouffer cette crainte ſi ſalutaire, auſſi l'effet de cette crainte doit eſtre d'étouffer le deſir d'un divertiſſement ſi dangereux, & de faire conclure à l'ame qu'elle a bien d'autres choſes à penſer & à faire dans ce monde, que d'aller à la Comedie; que le temps que Dieu luy donne eſt trop precieux, pour le perdre malheureuſement dans ces vains amuſemens. De ſorte que lors qu'elle s'y abandonne, il faut que ce ſoit en s'aveuglant elle-meſme, en

perdant

perdant le ſouvenir de ſes dangers, & en étouffant ainſi cette diſpoſition, par laquelle le Saint Eſprit entre dans le cœur, & qu'il y entretient preſque toûjours dans cette vie où la charité eſt rarement aſſez parfaite, pour n'avoir plus beſoin du ſecours qu'elle tire de la crainte. CHAP. X.

Enfin, un des premiers effets de la lumiere de la grace, eſtant de découvrir à l'ame le vuide, le neant, & l'inſtabilité de toutes les choſes du monde, qui s'écoulent & s'évanoüiſſent comme des fantômes, & de luy faire voir en meſme temps la grandeur & la ſolidité des biens eternels. Cette diſpoſition doit produire d'elle-meſme une averſion particuliere pour les Comedies, parce qu'elle y voit un vuide & un neant tout particulier. Car ſi toutes les choſes temporelles ne ſont que des figures & des ombres, en quel rang doit-on mettre les Comedies qui ne ſont que les ombres des ombres, puis que ce ne ſont que de vaines images des choſes temporelles, & ſouvent de choſes fauſſes?

Si le peché a donc ouvert les yeux aux hommes pour leur faire voir les

CHAP. X.

vanitez du monde avec plaiſir : la grace du Chriſtianiſme en ouvrant les yeux de l'ame pour les choſes de Dieu, les doit fermer pour les choſes ſeculieres, par un aveuglement beaucoup plus heureux que cette veuë miſerable que le peché nous a procurée. C'eſt auſſi cet aveuglement ſalutaire, que le Prophete demandoit à Dieu, ſelon ſaint Paulin, lors qu'il dit : *empeſchez mes yeux de voir la vanité*, & que le Seigneur prefere aux yeux clairvoyans des Juifs, lors qu'il leur dit : *Si cæci eſſetis, non haberetis peccatum : Si vous eſtiez aveugles, vous n'auriez point de peché.*

Si nous ſommes donc obligez en qualité de Chreſtiens de demander à Dieu qu'il nous rende aveugles pour toutes les folies du monde, dont la Comedie eſt comme l'abregé, & qu'il nous en imprime la haine & l'averſion dans le cœur : comment pourrons-nous croire qu'il nous ſoit permis de repaiſtre nos yeux de ces vains ſpectacles, & de mettre noſtre contentement dans ce qui doit eſtre l'objet de noſtre averſion & de noſtre horreur ?

CINQUIE'ME TRAITE',

DES RAPORTS.

CHAPITRE I.

Que les regles qu'on doit garder dans les raports, ſont peu connuës, quoy que tres-importantes. Que peu de perſonnes ſe font juſtice ſur ce point. Pourquoy il eſt difficile de n'y faire point de fautes. Juſqu'où il faut s'attacher à ces regles.

ON ne voit preſque perſonne qui ne ſe plaigne des raports qu'on fait de luy, & qui ne prétende que les autres violent à ſon égard les regles de l'honneſteté & de la juſtice. Et comme ces ſortes de plaintes n'ont pas ſeulement lieu dans le monde, mais parmy les perſonnes meſme de pieté, & dans les ſocietez les plus reglées; il ſemble qu'on a droit d'en conclure que les regles ſur leſquelles on doit juger de l'équité, & de la neceſſité CHAP. I.

CHAP. I.

des raports ne ſont pas aſſez connuës. Cependant on peut dire qu'il n'y a gueres de devoir plus important que de s'en éclaircir, puis que les raports indiſcrets ſont la cauſe la plus ordinaire des broüilleries & des diviſions qui arrivent non-ſeulement dans les amitiez particulieres, mais auſſi dans les Societez; & qu'il eſt difficile qu'on n'y faſſe beaucoup de fautes, ſi l'on n'eſt inſtruit des regles qu'on y doit garder.

Ce qui eſt étrange, eſt que chacun ſe plaignant des autres ſur ce point, perſonne ne croit donner ſujet aux autres de ſe plaindre de luy. On en voit aſſez qui diſent des autres, que ce ſont des gens qui prennent tout de travers, qui le raportent de meſme, qui gaſtent & empoizonnent les diſcours les plus innocens, qui n'ont aucune fidelité ny aucun ſecret: mais l'on n'en voit point qui s'attribuent ces défauts, & qui croyent manquer de ſincerité ny d'honneſteté. Enfin chacun feroit volontiers cette loy, qu'il luy ſeroit permis de raporter tout ce qu'il voudroit des diſcours des autres, & qu'il ne ſeroit permis à perſonne de rien rapporter des ſiens.

Mais comme tout le monde prétendant à ce privilege, perſonne ne l'obtient en effet, il faut faire eſtat que les choſes iront toûjours à peu prés comme elles vont, que le monde ſuivra toûjours ſes fantaiſies & ſes paſſions ; qu'on trouvera toûjours des gens qui ſe permettront de raporter ce qu'il leur plaira & qui ſe plaindront des raports qu'on fera d'eux, & ainſi il ne faut ſonger qu'à ſe regler ſoy-meſme, pour garder ſur ce point à l'égard des autres ce que l'honneſteté, la charité, & la juſtice demandent de nous. CHAP. I.

C'eſt auſſi preſque le ſeul intereſt réel que nous y ayons. Car pourveu que nous ne faſſions point nous-meſmes de fautes, l'indiſcretion & la malignité des autres ne nous ſçauroient gueres nuire. Ce ſont des maux pour eux, & ſouvent pour ceux qui les écoutent, mais non pour ceux de qui on fait ces raports, s'ils les ſouffrent comme il faut. Dieu s'en ſert meſme quelquefois pour leur procurer de tres-grands biens, & pour faire reuſſir par là les deſſeins que ſa miſericorde a ſur eux. Ainſi nous n'avons

CHAP. I.

qu'à eſtre en garde contre nous-meſmes, & nous ſerons à couvert de tout le reſte.

L'on y eſt d'autant plus obligé qu'à moins que d'eſtre fort attentif ſur ſoy-meſme, il eſt difficile d'éviter de faire des fautes de ce genre-là ; parce que la diſcretion n'a pas de regles bien certaines & bien preciſes, & qu'on ne peut gueres eſtablir ſur ce point des maximes generales. Il n'eſt pas vray qu'on ne puiſſe jamais rien raporter de ce qu'on nous a dit. Il n'eſt pas vray qu'il ne ſoit jamais permis de raporter ce qui peut déplaire à ceux qui l'ont dit. Il n'eſt pas vray qu'il ſoit permis de raporter tout ce qu'on peut redire ſans leur déplaire. Et enfin à l'exception de la maxime qui ordonne de ne rien raporter que de vray, toutes les autres ne ſont pas univerſellement vrayes, & il les faut toutes reſſerrer par diverſes conditions pour les rendre juſtes.

Mais il n'eſt pas inutile neanmoins de ſçavoir ces regles, & de les avoir preſentes ; parce qu'il faut s'y attacher, à moins qu'on ne voye clairement qu'on eſt dans le cas de l'ex-

ception. Il n'eſt point beſoin de raiſons particulieres pour obſerver les loix generales du ſecret ; mais il en faut de tres-claires & de tres-preſſantes pour s'en diſpenſer. De ſorte que lors qu'il y a le moindre doute, il faut prendre le parti de la regle, & non celuy de l'exception. C'eſt là la premiere des maximes qu'on doit avoir dans l'eſprit ſur ce ſujet : & elle ſuffiroit meſme pour nous marquer noſtre devoir dans la plus-part des rencontres. Car l'on ne manque gueres au ſecret que par une legereté qui nous fait paſſer par deſſus les doutes, & les ſcrupules raiſonnables que nous ſentons tous formés dans noſtre eſprit. CHAP. I.

CHAPITRE II.

Fondement de l'obligation au ſecret. Convention ſecrette entre les hommes ſur ce point. Pourquoy les Religieux n'y ſont point compris. Qu'il n'eſt pas neceſſaire que le ſecret ait eſté promis pour y eſtre obligé.

LE fondement general de l'obligation que l'on a communément CHAP II.

CHAP II.

au ſecret ; à l'égard de ce que l'on nous dit dans l'entretien, eſt que Dieu ayant eu en veuë dans toutes ſes loix de lier les hommes entr'eux, & de les faire vivre dans une ſocieté reglée, tout ce qui détruit cette ſocieté, doit eſtre regardé comme mauvais & pernicieux. Or il eſt clair qu'il ſeroit impoſſible que cette ſocieté ſubſiſtaſt, ſi les hommes eſtoient en une continuelle défiance les uns des autres ; s'ils ſe regardoient tous comme ennemis, & s'ils ne croyoient pas pouvoir communiquer leurs penſées à qui que ce ſoit avec ſeureté. C'eſt une geſne dont le commun du monde n'eſt pas capable, que d'eſtre toûjours en garde pour ne rien dire qui puiſſe eſtre mal pris. On ne ſçauroit meſme éviter abſolument cét inconvenient ; car les eſprits eſtant differents, ce que l'un croit bon, paroiſt ſouvent mauvais à un autre. Il y a d'ailleurs mille choſes qui n'ont rien de mauvais quand on les dit, & qu'on ne ſçauroit neanmoins redire ſans imprudence & ſans danger. De ſorte que ſi ceux à qui on parle, croyent avoir droit de raporter tout ce qu'on leur

dit, il n'y a preſque point d'entretiens, dont on ne doit craindre de mauvais effets. CHAP. II.

Auſſi ne ſe porte-t'on à parler aux gens avec quelque confiance, qu'en les ſuppoſant dans une autre diſpoſition, & en ſe perſuadant qu'ils ont quelque ſorte de fidelité & de ſecret. Et comme chacun peut juger que l'on s'y attend, & que l'on conte ſur cela; on peut dire que l'on s'y engage en écoutant ce que les autres nous diſent qu'on leur promet le ſecret, & qu'ainſi on eſt obligé de le garder, non ſeulement par la conſideration de l'utilité commune, mais en vertu de cette convention ſecrette. Si l'on n'avoit point de deſſein de s'y obliger, il faloit le declarer, & faire en ſorte qu'on n'euſt pas ſujet de s'y attendre, puiſqu'il eſt raiſonnable que ceux qui ne veulent pas obſerver les loix communes, qui ſont receuës parmy les hommes, avertiſſent au moins les autres de leur diſpoſition, afin qu'ils prennent leurs meſures ſur cela.

C'eſt par cette raiſon qu'on ne peut blâmer la conduite des Monaſteres, où l'on obſerve comme une regle de

CHAP. II.

raporter au Superieur tout ce qu'on entend dire de mal à ceux qui y vivent. Car la Regle qui oblige à ces raports, eſtant connuë de tous, chacun eſt ſuffiſamment averti de ne rien dire que ce qu'il veut bien eſtre raporté: Aprés quoy ceux qui s'y hazardent s'en doivent prendre à eux, & non à ceux qui ne font que ce que l'on devoit juger qu'ils feroient. Mais comme la meſme loy n'eſt pas eſtablie dans le monde, & que ce ſeroit meſme un mal de l'y eſtablir, ceux qui manquent à ce qu'on peut attendre legitimement d'eux, bleſſent ſans doute l'honneſteté & la juſtice, & il ſuffit pour les juger coupables d'infidelité, qu'on ne leur ait parlé avec ouverture que dans la penſée qu'ils n'en abuſeroient point & qu'ils tiendroient ſecret ce qui ne pouvoit eſtre raporté ſans faire tort à celuy qui l'auroit dit.

Il y en a qui ne manquent jamais, quand ils veulent qu'une choſe ne ſoit pas redite, d'exiger expreſſément le ſecret. Et la coûtume n'en eſt pas mauvaiſe, parce que cela applique davantage l'imagination de ceux à qui on

parle, & les exempte de la peine de diſcerner s'ils peuvent, ou ne peuvent pas raporter ce qu'on leur a dit; puis qu'aprés avoir promis expreſſément le ſecret, il n'y a plus à déliberer. Mais outre que cette precaution ſeroit aſſez incommode dans un long entretien, & qu'il y en a meſme qui ſeroient choquez, qu'on euſt ſi peu de confiance en leur diſcretion, il eſt difficile de la pratiquer toûjours, & il faudroit pour cela une application dont bien des gens ne ſont pas capables. Il faut dont que le ſecret naturel ſupplée au défaut d'un engagement exprés, n'y ayant que cette ſeule difference entre l'obligation naturelle au ſecret, & celle qui vient d'une promeſſe expreſſe, que dans la derniere on ne laiſſe pas à celuy qu'on y engage, la liberté de diſcerner s'il peut, ou ne peut pas raporter ce qu'on luy a dit, au lieu que dans l'autre on s'en remet à ſa diſcretion, & l'on ſuppoſe qu'il aura aſſez d'honneſteté pour ne raporter pas ce qu'il jugera eſtre préjudiciable à celuy dont il a apris ce qu'il ſçait. Mais l'obligation eſt pareille dans l'un & dans l'autre; & CHAP. II.

CHAP. I.

l'on peut dire en un ſens qu'une perſonne vrayement honneſte ſe doit croire d'autant plus obligée au ſecret, qu'on a pris moins de précaution avec elle, & qu'on s'eſt fié davantage à ſa diſcretion & à ſa bonne foy.

Il n'y a qu'à conſulter le fond de ſon cœur pour connoiſtre l'équité de cette loy. Car qui eſt-ce qui ne voudroit pas que les autres la pratiquaſſent envers luy? Qui eſt-ce qui ne ſeroit pas bien-aiſe de trouver en eux cette exacte fidelité, & qui ne croit pas avoir ſujet de ſe plaindre de ceux qui y manquent? Il s'enſuit donc par la regle generale de l'équité naturelle, que chacun eſt obligé de pratiquer cette fidelité envers les autres. Il ne faut point pour cela de promeſſes & de conventions expreſſes. La force de cette loy naturelle eſt plus grande que celle de toutes les promeſſes & de toutes les conventions; & l'on peut dire meſme que cette promeſſe s'y trouve, & que c'eſt ce qui eſt marqué par toutes les civilitez ordinaires que l'on ſe rend dans le monde. Car ſi ces civilitez ſont ſinceres, comme elles le doivent eſtre, elles ſignifient du moins que l'on

n'eſt pas ennemi de ceux à qui on les rend, que l'on n'a point deſſein de leur nuire, & que l'on eſt diſpoſé à pratiquer à leur égard les devoirs de l'honneſteté commune. Or la moindre qu'on leur puiſſe rendre, eſt de n'abuſer pas à leur préjudice de ce qu'ils nous auront dit. CHAP II.

Le droit du dépoſt a toûjours eſté ſacré entre les hommes, & l'on a toûjours crû, avec juſtice, qu'on ne le pouvoit violer ſans un excés de lâcheté, & de perfidie. Il n'eſt point beſoin pour cela que celuy qui confie ſon dépoſt à un autre, tire des aſſurances expreſſes de ſa fidelité. Il s'y engage ſuffiſamment en le recevant. Or qu'eſt-ce que l'on fait dans un entretien particulier, ſinon de rendre celuy à qui on parle, dépoſitaire des penſées ſecretes qu'on luy confie? Soit donc que l'on exige expreſſément le ſecret, ſoit qu'on ne l'exige pas, c'eſt toûjours un dépoſt, dont on ne doit pas croire pouvoir diſpoſer que ſelon les intentions de celuy qui l'a confié.

Chapitre III.

Obligation au ſecret s'étend aux ennemis, à ceux qui l'ont violé, aux perſonnes qu'on n'a entretenuës qu'une fois.

Chap. III.

IL y a aſſez de gens qui ſe croyent obligez à cette fidelité envers leurs amis ; mais il y en a peu qui étendent cette obligation aux perſonnes ou indifferentes ou ennemies. Ainſi l'on penſe eſtre à couvert de tout reproche dans les Raports, quand on peut dire que l'on n'avoit aucune liaiſon avec ceux qu'ils regardent, ny aucun engagement à les ménager. Mais ces excuſes ne viennent que de ce qu'on a une idée trop baſſe & trop étroite de la charité. Non ſeulement un vray Chreſtien n'eſt ennemy de perſonne, parce qu'il aime tous les hommes, mais il les aime meſme également, ſelon ſaint Auguſtin, en leur deſirant à tous également le ſouverain bien. Que s'il témoigne plus d'affection à certaines perſonnes qu'à d'autres, c'eſt

que les effets exterieurs de l'amitié eſtant bornez, il les doit particulierement à ceux auſquels la providence de Dieu l'a plus appliqué. Ce n'eſt donc pas l'affection qui luy manque, lors qu'il ne l'a fait pas paroiſtre exterieurement ; c'eſt cette application. Or dés-lors qu'on entre en commerce avec quelqu'un par un entretien particulier, la providence nous applique à luy, en nous donnant moyen de pratiquer la charité en ſon endroit ; & par conſequent on eſt obligé de le traiter en ami, ce qui renferme au moins le devoir de n'abuſer pas de ſa confiance. CHAP. III.

Mais faut-il étendre le ſecret à ceux meſmes qui l'auroient violé les premiers par des Raports indiſcrets, & qui auroient abuſé par malice, ou par imprudence de la confiance qu'on leur auroit témoignée ? Ne s'oſtent-ils pas par là le droit d'exiger des autres, ce qu'ils n'ont pas eux-meſmes obſervé ? Il ſemble d'abord que le premier ſentiment nous conduiſe là ; mais ſi l'on l'examine de plus prés, on trouvera que c'eſt plûtoſt un mouvement d'indignation que de juſtice. Car que ſe-

CHAP. III.

roit-ce que l'amitié, ſi chacun croyoit eſtre en droit de faire un magazin de tout ce qui échape à ſes amis, pour leur nuire au cas qu'il viennent à manquer à leur devoir ? Auſſi S. Auguſtin marque également entre les qualitez d'un homme de bien, de ne découvrir jamais ce qui luy a eſté confié, & de ne faire jamais rien qu'il craigne que l'on découvre : *Aliena peccata ſibi commiſſa non produnt; quæ prodi timeant, ipſi nulla committunt.* Il ne faut donc point faire dépendre ſon devoir de celuy d'un autre, n'y commettre des infidelitez, parce qu'un autre en commet. Si un ami leger & infidelle ne merite pas qu'on le ménage par ſon eſtat preſent, il le merite par ſon eſtat paſſé. Le ſecret eſt une dette de ce temps-là ; & comme l'engagement n'eſtoit point conditionnel, il ſubſiſte lors meſme que l'amitié ne ſubſiſte plus : de meſme qu'on ne laiſſeroit pas de demeurer detteur à un ami leger & inconſtant, ſi aprés avoir emprunté de l'argent de luy, il venoit à rompe avec nous.

Auguſt. Epiſt. 15.

Or ce qu'on a dit de l'amitié ſe peut dire de la confiance paſſagere que l'on

prend en quelqu'un, en s'ouvrant à luy de choſes que l'on ne ſeroit pas bien aiſe qu'il découvrît. Car cette confiance eſt une eſpece d'amitié, qui quoy que moins forte & moins durable, ſe doit regler neanmoins par les meſmes principes. On doit aimer tous les hommes, comme nous l'avons déja dit, & cet amour general devient amitié, quand il eſt joint à la familiarité. Ainſi une familiarité de pluſieurs années eſt une amitié de pluſieurs années; & une familiarité d'un jour eſt une amitié d'un jour. De ſorte que comme toute amitié oblige au ſecret de ce qui ſe dit pendant l'amitié, les amis d'un jour ou d'une heure ſont obligez de ſe garder le ſecret de tout ce qu'ils ſe confient pendant ce jour ou pendant cette heure; & la perfidie de l'un ne pourroit nullement ſervir d'excuſe à celle de l'autre.

CHAP. III.

Chapitre IV.

Exceptions legitimes de la loy du ſecret. Qu'il ne faut pas s'en diſpenſer ſur toutes ſortes d'utilitez. Que la volonté des autres n'eſt pas toûjours la regle de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas raporter.

Chap. IV. JE n'ay pretendu juſques icy qu'eſtablir la regle generale qui conſiſte à juger de ce que nous devons tenir ſecret, & de ce que nous pouvons découvrir, par la volonté, & les intentions de ceux de qui nous l'avons appris, autant que cette volonté & ces intentions nous ſont connuës. Il eſt vray neanmoins que cette regle ſouffre diverſes exceptions, mais qui ſe rencontrant aſſez rarement dans la pratique, ne détruiſent nullement l'utilité de la regle. C'eſt, par exemple, une exception indubitable à cette loy du ſecret; quand une perſonne nous communique un deſſein criminel qu'on peut empeſcher en le découvrant. Car bien loin que l'on bleſſe

la ſocieté civile en ne gardant pas le ſecret, on la bleſſeroit en le gardant. Les crimes ne ſont point matiere de confiance; & le commerce de l'entretien n'eſt point deſtiné pour ſe communiquer l'un à l'autre de mauvais deſſeins. Ainſi c'eſt celuy qui fait ces deteſtables ouvertures, qui abuſe le premier de ce lien de la ſocieté; & ceux qui redifent ces méchans diſcours, afin d'en empeſcher les mauvais effets, font un bon uſage de l'imprudence de ceux à qui ils échapent. CHAP. IV.

On doit dire de meſme de certains vices pernicieux à la ſocieté humaine, & dangereux pour certains miniſteres. Car s'il arrive que l'on nous les découvre dans un entretien de confiance; & qu'en ſuite celuy qui les a découverts, veüille s'engager dans les emplois dont ces vices rendent incapables, ceux à qui l'on s'en eſt ouvert, ne manquent point au ſecret, s'ils empeſchent ces malheureux engagemens, en découvrant ce qu'ils ſçavent de ces perſonnes. Je ſçay par l'aveu d'un homme, qu'il a de mauvais ſentimens de la Religion, & cependant je le voy preſt d'entrer dans l'eſtat Eccleſiaſti-

CHAP. IV.

que : bien loin que ce ſoit une faute d'en avertir ceux qui l'en peuvent empeſcher, ce ſeroit une tres-grande faute de ne le pas faire.

Enfin, on peut encore excepter de la loy du ſecret certaines occaſions où les gens découvrent dans l'entretien des deſſeins & des pretenſions, qui ſans eſtre expreſſément mauvaiſes, ſont contraires neanmoins à d'autres pretentions, & à d'autres deſſeins, que nous croyons de bonne foy plus legitimes, & que nous ſommes plus obligez de favoriſer ; pourveu que cette obligation ſoit ſi claire, que celuy qui s'eſt découvert temerairement en puiſſe eſtre luy-meſme convaincu: Car cette diſpoſition où il pouvoit connoiſtre que nous eſtions, devoit ſuffire pour l'avertir de ne ſe pas ouvrir à nous ; & ſa legereté l'ayant porté à le faire, il ne paroiſt pas tout à fait injuſte que nous profitions de ſon imprudence, pour apuyer ce que nous prenons pour un plus grand bien. Mais il eſt aiſé de voir que ce cas eſt aſſez rare, & qu'il ne fait pas ainſi une exception conſiderable à la loy du ſecret.

CHAP. IV.

Ceux qui ont quelque conſcience, ou qui font profeſſion d'en avoir, ne manquent gueres a colorer de quelque pretexte d'utilité les raports qu'ils font des autres ; & croyent par là eſtre à couvert de tout reproche d'infidelité, quand ils n'ont point d'engagement particulier au ſilence. Mais pour ſe preſerver de cette illuſion, il faut conſiderer que toute utilité ne ſuffit pas pour juſtifier ces raports. Il faut qu'elle ſoit grande, certaine, & qu'on ne la puiſſe procurer par aucun autre voye. Car c'eſt un inconvenient réel que de manquer à la confiance qu'on a euë en nous. C'eſt une ſource de deſunion, & c'eſt ſe priver du moyen de ſervir ceux que l'on commet. C'eſt bannir l'ouverture du commerce de l'entretien. Enfin, c'eſt faire quelque tort à la ſocieté humaine, en la rempliſſant de défiance & de ſoupçons. Ainſi ce tort doit eſtre au moins recompenſé par quelque utilité certaine & conſiderable.

Quiconque ſe ſent donc pouſſé à raporter ce qu'il ne ſçait que par un entretien particulier, doit examiner toutes les conditions ſuivantes ; ſi la cho-

maistres. Il se multiplie, il s'augmente, il se répand à l'infini, il sert d'instrument à la passion des uns, & de nourriture à la malice des autres : il produit souvent des desunions & des animositez durables & permanentes, qui ont de longues & fâcheuses suites, il engage une infinité de gens en des fautes considerables, & toute cette multiplication de pechez sera imputée à ceux qui y auront donné lieu par leur imprudence. CHAP. IV.

Je n'ay consideré jusques icy que l'obligation au secret, qui naist de l'interest commun de la societé civile, & de la fidelité, qui est une suite de cette amitié passagere que l'on contracte avec tous ceux qui nous parlent avec confiance, & ainsi j'ay pris leur volonté pour regle des raports qu'on peut faire honnestement de ce qu'ils nous auroient dit. Mais comme il s'ensuivroit de là qu'on pourroit redire tout ce qu'ils seroient bien-aises qu'on raportast, il faut ajoûter qu'on est souvent obligé au secret par la regle generale de la charité, qui défend de raporter bien des choses, quoy que ceux qui les ont dites, ne s'en offensent point

travailler de tout ſon pouvoir à les étouffer, & à les éteindre : *Animo humano parum eſſe debet inimicitias hominum nec excitare, nec augere malè loquendo, niſi eas etiam extinguere benè loquendo ſtuduerit.*

Chapitre V.

Qu'on peut faire de grandes fautes en croyant trop legerement les raports. Bizarrerie des hommes dans cette credulité, & ſa ſource.

Chap. V.

ON peut en ſuivant ces regles éviter une partie des fautes que l'on commet, en raportant indiſcretement ce que l'on ne ſçait que par des entretiens particuliers. Mais ce n'eſt pas le ſeul défaut que l'on eſt obligé d'éviter ſur cette matiere. Celuy de croire legerement les raports que d'autres nous font, n'eſt gueres moins important; & l'on peut dire qu'il eſt encore plus dangereux, parce qu'on eſt moins en garde de ce coſté là, & qu'on s'y laiſſe d'autant plus facilement aller, qu'il ſemble qu'on y a

CHAP. V.

moins de part. On croit que c'eſt à celuy qui raporte quelque choſe à en répondre, & que l'on peut ſe repoſer ſur luy de la verité des faits qu'il avance. Cependant il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car l'ame de celuy qui écoute ne demeure pas ſans action. Elle croit, elle juge, elle ſe laiſſe aller à des paſſions ; elle agit meſme ſouvent en ſuivant ſes paſſions : & ſi elle n'a pas eu de ſujet de déferer à ces raports, ſes jugemens ſont faux, ſes paſſions injuſtes, ſes actions déreglées.

Pour comprendre ſur ce point l'injuſtice & la bizarrerie de l'eſprit de la pluſpart des hommes, il ne faut que conſiderer, que quand ils ſont revétus de certains ornemens que l'ordre du monde à attachez aux juges ; qu'ils ſont aſſemblez dans un certain lieu & que les choſes ſe propoſent & ſe traittent avec de certaines formes, ils agiſſent d'ordinaire d'une maniere ſage & équitable. Les diſcours d'une partie ne font point d'impreſſion ſur leur eſprit, à moins qu'ils ne ſçachent ce que l'autre y peut répondre. Ils examinent ſcrupuleuſement les preuves ; ils rejettent celles qui ſont fauſ

CHAP. V.

ſes ou incertaines ; ils donnent lieu à affoiblir les dépoſitions des témoins, ils ne s'arreſtent qu'à celles qui ne ſont point détruites par des reproches raiſonnables ; & ils ne declarent jamais un homme coupable des crimes qu'on luy impute, à moins qu'il n'en ſoit abſolument convaincu. Le ſeul défaut de preuves leur ſuffit pour abſoudre l'accuſé, & pour condamner l'accuſateur. Et quand ils manquent à quelques-unes de ces formes, ils ſe condamnent eux-meſmes de temerité & d'injuſtice. Mais quand il s'agit de juger de quelqu'un en particulier, ſans pouvoir ny authorité, ils agiſſent bien d'un autre ſorte. Toutes preuves leur ſuffiſent, toute autorité leur eſt bonne, tout témoin eſt bien reçu; & ſur le ſimple rapport de perſonnes ou prevenuës ou mal informées, ou legeres & ſans jugement, on declarera ſans ſcrupule des gens coupables de tout ce que d'autres auront voulu leur imputer.

On dira peut-eſtre, qu'il eſt impoſſible d'aporter dans les jugemens particuliers toutes les formalitez des jugemens ſolennels. Mais ſi l'on n'en

CHAP V.

obſerve pas l'apareil & la pompe, on devroit au moins en obſerver ce qui eſt neceſſaire pour s'aſſurer de la verité. Or il n'eſt pas moins neceſſaire pour former ſon jugement en particulier, de ſçavoir ce que dit chaque partie, que pour en porter un jugement juridique. Ce qu'un témoin paſſionné, leger & inconſideré rapporte dans un entretien, ne merite pas plus de créance, que ce qu'il depoſe devant un Juge, & il en merite meſme beaucoup moins; parce que les ſermens que les Juges exigent, appliquent davantage les gens, qui ont quelque conſcience ou quelque honneur, à ne rien dire de faux. Enfin une preuve fauſſe & incertaine eſt fauſſe & incertaine par tout. Cependant ceux qui feroient conſcience de juger dans les Tribunaux, ſur des preuves & des témoins de cette nature, n'en font ſouvent aucune de condamner les gens en particulier, ſur des preuves encore plus foibles, & des témoins encore moins recevables.

Il n'y a rien ſans doute de moins raiſonnable que cette inégalité de conduite; mais elle a une cauſe bien effec-

tive dans la corruption du cœur des hommes. S'ils témoignent quelque équité dans les jugemens publics, ce n'eſt pas qu'ils aiment réellement la juſtice, ils l'aimeroient par tout, s'ils l'aimoient veritablement : mais c'eſt d'une part, que les formes auſquelles ils ſont liez, les empeſchent de s'en écarter, & que de l'autre les fautes qu'ils commettroient en public ne demeureroient pas entierement impunies, & ſeroient au moins vengées par le décry qu'ils s'attireroient, ſi elles ne l'eſtoient pas par des Juges ſuperieurs. CHAP V.

Il n'y a rien de cela dans les jugemens qu'ils font en ſecret ſur les raports qu'on leur fait. Il n'y a ny formes à garder, ny infamie à craindre. Ainſi comme on a une entiere liberté de ſuivre la pente de la nature, on la ſuit ; & cette pente porte à recevoir ſans examen tout ce qu'on nous raporte au deſavantage du prochain, parce qu'on aime naturellement à voir les autres rabaiſſez & mépriſez, & qu'on craint au contraire naturellement la retenuë & l'attention, qui ont toûjours quelque choſe de gênant & de penible ; ce qui fait qu'on

aime mieux juger au hazard que de prendre tant de peine pour bien juger.

Chapitre VI.

Diverſes cauſes qui font faire de faux raports de bonne foy

Chap. VI.

IL ſuffit d'avoir quelque idée & quelque amour de l'équité pour condamner cette conduite. Mais de peur qu'en prenant meſme reſolution de juger ſainement des raports qu'on nous fera, & de n'en croire aucun qui ne ſoit reveſtu de circonſtances qui le rendent entierement aſſuré, on ne laiſſe pas de s'y tromper, en prenant pour certain ce qui ne l'eſt pas: il eſt bon de faire reflexion ſur quantité de raports qu'on remarque tous les jours, qui paroiſſans conſtans & indubitables, ſe trouvent neanmoins à la fin tres-faux. Qui ne croiroit, par exemple, le témoignage d'un homme ſincere, qui dit qu'il a apris telle & telle choſe de la propre bouche d'un autre? Et cependant il arrive tous les jours

des differens entre des perſonnes ſinceres, dans leſquels l'un ſoûtient qu'il n'a point dit ce que l'autre ſouſtient qu'il a entendu, ſans qu'il y ait lieu pour cela de ſoupçonner ny l'un ny l'autre de menſonge & de fourberies. Cela peut arriver en mille manieres que l'on découvriroit aiſément ſi on y vouloit faire attention. On corrige à tout moment dans ce qu'on écrit des équivoques qui s'y gliſſent, de peur qu'elles ne portent de faux ſens dans l'eſprit des autres. On previent les doutes qui ſe peuvent exciter dans leur eſprit ſur ce qu'on leur propoſe, & les fauſſes conſequences qu'ils en pourroient tirer : & avec tout cela on n'évite pas toûjours que ce qu'on écrit ne ſoit mal pris, & mal entendu, & qu'on ne ſoit obligé à de longs éclairciſſemens. Que doit-il donc arriver dans des entretiens paſſagers, où l'on n'aporte ny ſoin, ny application, ny precaution, où l'on n'exprime la pluſpart des choſes qu'imparfaitement, & s'en remettant ſouvent à l'intelligence de ceux à qui l'on parle? Et qui peut s'eſtonner qu'ils ſoient ſouvent pris à contre-ſens, en ſorte que

CHAP. VI.

CHAP. VI.

l'un s'imagine avoir entendu ce que l'autre n'a jamais pretendu dire.

Le ſens de nos expreſſions n'eſt pas tout renfermé dans les termes dont on ſe ſert pour s'exprimer : il dépend quelquefois des diſcours qui ont precedé. Un ton, une inflexion, un geſte, un air du viſage en change la ſignification, & ſouvent meſme il dépend des penſées que l'on ſuppoſe dans ceux à qui on parle: de ſorte que ſi faute d'attention, ils ne prennent pas garde à cette ſuite, à ce ton, à cet air, ou ſi l'on s'eſt trompé en leur attribuant certaines penſées qu'ils n'avoient point, & qui faiſoient neanmoins partie du ſens, ils ſe trompent preſque neceſſairement dans l'intelligence de ce qu'on leur dit, & conçoivent tout un autre ſens que celuy qu'on leur vouloit faire concevoir.

Il naiſt de là une autre mépriſe encore plus ſurprenante. C'eſt que comme noſtre ame n'eſt accoûtumée à concevoir les choſes que par le moyen des paroles, toutes les fois que des gens prennent à contre-ſens ce qu'on leur dit, cette fauſſe impreſſion ſe peint dans leur imagination, avec de

certains termes, dont ils empruntent une partie de ceux qui parlent, & ils en fourniſſent l'autre. Mais dans la ſuite le ſouvenir de ce qu'ils ont ajoûté, s'effaçant de leur eſprit, ils ne diſtinguent plus ce qu'ils ont oüy, de ce qui vient d'eux. Et ainſi ils attribuent de bonne foy à celuy qui les a entretenu, toutes les paroles qui marquent la fauſſe impreſſion qu'ils ont conceuë, parce qu'ils la trouvent dans leur eſprit revétuë de ces paroles. CHAP. VI.

Il y en a de meſme qui faiſant des recits des entretiens qu'ils ont eus avec quelqu'un, & ne ſe ſouvenant plus exactement des choſes, le font parler ſelon un ſouvenir confus qui leur en reſte. Que ſi on leur demandoit alors s'ils ſont bien aſſeurez de ce qu'ils raportent, ils diroient que non, & qu'ils n'en voudroient pas eſtre garans. Mais dans la ſuite ils viennent à quitter leur doute, & à acquerir l'aſſurance qu'ils n'avoient pas d'abord, d'une maniere aſſez plaiſante. Car en faiſant ces recits, ils ſe les impriment fortement dans la memoire, & ils oublient au contraire cette diſpoſition de défiance & d'incertitude avec la-

CHAP. V.

quelle ils les avoient fait d'abord, de ſorte qu'ils s'imaginent en ſuite que ce ſouvenir exact eſt un effet des choſes meſmes, au lieu qu'il ne vient que du recit frequent qu'ils en ont fait.

Il eſt donc juſte quand on accuſe qu'elqu'un d'avoir dit quelque choſe, qui peut retomber ou ſur luy, ou ſur quelque autre, de s'informer avant que de croire ce raport, ſi ceux qu'il regarde en demeurent d'accord, & quand on apprend qu'ils le deſavoüent, il faut ſuſpendre ſon jugement, & chercher dans les circonſtances du raport, dequoy ſe determiner de coſté ou d'autre. Car il eſt quelquefois plus profitable que celuy à qui on attribuë quelque choſe l'ait dit, & quelquefois qu'il ne l'ait point dit.

Quand il s'agiſt, par exemple d'un diſcours qui marque quelque ſentiment, ſi celuy qui le deſavouë declare que non ſeulement il n'a jamais tenu ce diſcours; mais qu'il n'eſt point & n'a jamais eſté dans le ſentiment qu'il contient: ſon témoignage eſt infiniment plus croyable, que le raport de ceux qui prétendroient avoir entendu ce diſcours de luy. Car un ſentiment eſt

une choſe permanente, à l'égard de la- CHAP.
quelle on ne ſçauroit preſque ſe trom- VI.
per, au lieu qu'il eſt fort facile qu'on prenne à contre-ſens les paroles d'un autre, & qu'on ſe perſuade ainſi d'avoir entendu ce qu'il n'a point dit.

Ce ne ſeroit jamais fait ſi l'on vouloit raporter en détail toutes les manieres, dont on peut ſe tromper dans l'intelligence de ce qu'on nous dit. Il ſuffit qu'on ſoit perſuadé en general qu'il y en a quantité. Et ainſi non ſeulement dans les differens où l'on ſoûtient qu'il n'a point dit, ce qu'un autre luy attribuë : mais auſſi dans tous les raports qu'on nous fait, qui ne ſont pas abſolument certains, il faut empécher ſon eſprit de prendre parti ſur le champ, & retenir tous les mouvemens qui ſont des ſuites, & des marques de croyance. Par ce moyen on ne participera point aux fautes des autres. On n'entrera point dans leurs paſſions. Si l'on conçoit quelque ſoupçon de la conduite de ceux, dont on entend faire une peinture peu avantageuſe, on n'en formlera point de jugement exprés & formel, en quoy conſiſte le plus grand mal que ces dit-

cours nous peuvent faire. Enfin, on ſera toûjours d'autant plus diſpoſé à s'en éclaircir, qu'on n'aura point pris de parti.

CHAPITRE VII.

Comme il ſe faut conduire dans les faux raports qu'on fait de nous. Qu'il n'eſt pas poſſible de les éviter. Iuſtice que l'on doit à ceux qui les font. Reflexion qu'on doit faire ſur ſoy-meſme, & ſur la vanité de ces Raports.

CHAP. VII. IL ne reſte plus qu'un endroit par où les raports nous puiſſent bleſſer. C'eſt quand nous en ſommes nous-meſmes le ſujet, & que des perſonnes que nous aurons entretenus avec confiance, nous attribuent en ſuite des diſcours ou ridicules ou imprudens: ce qui de ſoy-meſme eſt capable de nous aigrir contre ceux qui font, ou qui croyent ces raports. Il eſt d'autant plus neceſſaire de ſe preparer à ſe conduire d'une maniere chreſtienne dans ces rencontres, qu'il ne faut pas pretendre qu'on les puiſſe éviter ab-

ſolument. Car quelque diſcernement que l'on faſſe de ceux avec qui l'on s'entretient, on eſt ſouvent trompé à la qualité de leur eſprit, & encore plus à la diſpoſition de leur cœur. C'eſt meſme un effet de bonté que de s'y tromper, & de ne pas conçevoir facilement des ſoupçons de la fidelité des gens. Il eſt de plus impoſſible de prevoir toutes les manieres dont les eſprits faux peuvent abuſer de nos paroles, & toutes les fauſſes idées qu'ils s'en peuvent former par le mélange bizarre de leurs imaginations avec nos penſées. Il faudroit donc preſque renoncer entierement au commerce des hommes, ſi l'on vouloit ne s'expoſer jamais à ces inconveniens, & comme cela n'eſt ny poſſible, ny utile à tout le monde, il faut ſe contenter de les éviter autant qu'on le peut, & ſe reſoudre à les ſouffrir en patience, quand on n'eſt pas aſſez heureux pour les éviter.

S'il arrive donc qu'on y tombe, de quelque maniere que ce ſoit, le premier ſoin & la premiere application qu'on doit avoir, eſt d'empeſcher que les fautes des autres ne nous ſoient

CHAP. VII.

une occaſion d'en faire de noſtre côté, & de prendre garde ainſi qu'en nous plaignant qu'ils nous ont fait quelque injuſtice, ce ne ſoit nous-meſmes qui leur en faſſions. Car nous ne ſçavons ce qu'on leur impute d'avoir dit de nous, que parce que d'autres l'ont rapporté : or comme ils peuvent avoir alteré nos paroles en les raportant à d'autres, on peut auſſi avoir alteré les leurs en nous les raportant. Il faut donc au moins ſe bien aſſurer du fait avant que d'en faire aucune plainte, & c'eſt à quoy l'on manque d'ordinaire, parce que l'on ſuit plûtoſt les impreſſions de ſa paſſion, qui s'émeut par la ſeule image d'une offenſe vraye ou fauſſe, que la lumiere de la raiſon, qui ſe regle par l'évidence & par la conviction.

On leur doit la meſme juſtice & la meſme retenuë quand il s'agit de juger des motifs qu'ils ont pû avoir en faiſant ces raports. Il y en a de pires les uns que les autres, & il n'eſt pas juſte de leur attribuer ſans raiſon les plus malins. Peut-eſtre que ce que noſtre dépit nous feroit prendre pour un effet de haine, de mépris, de ja-

louſie, n'eſt que celuy d'une ſimple legereté, d'une inadvertance, d'une prevention, d'une conſcience trompée, d'une envie de ſe divertir. Ayons donc ſoin que noſtre paſſion n'aille pas au delà de noſtre veuë, & ne nous imaginons pas ſans raiſon qu'on ne ſe puiſſe tromper de bonne foy à noſtre deſavantage.

Il ne faut pas auſſi oublier en ces occaſions-là de ſe demander juſtice à ſoy-meſme contre ſoy-meſme, de tous les diſcours, & de tous les jugemens temeraires, legers, indiſcrets, & malins qu'on a pû faire des autres; ny de ſe remettre dans l'eſprit tous les mauvais effets qu'ils peuvent avoir produits dans leur cœur, dont nous pouvons mieux juger alors par nos propres ſentimens: & comme nous ne ſçavons pas ce que Dieu nous en impute encore, & ce qui nous en reſte à payer à ſa juſtice; nous devrions eſtre ravis, de ce qu'il nous donne des occaſions d'en obtenir le pardon, en ſouffrant nous-meſmes quelque petite injuſtice de la part des autres.

Enſuite il faut conſiderer de prés

CHAP. VII.

ces raports & ces bruits qui nous incommodent, en prenant garde à ne leur pas donner plus de corps & de realité qu'ils n'en ont. Car ſouvent nous leur donnons un eſtre qu'ils n'ont plus, & nous les faiſons ſubſiſter par noſtre imagination, lors qu'ils ſont aneantis dans celle des autres. Il ne faut pas croire que les hommes qui s'occupent ſi peu des objets les plus importans & les plus ſolides, ſoient d'humeur à s'amuſer long-temps à des bruits ſans fondement. Tous ces contes n'ont qu'un cours paſſager: & apres avoir ſervi d'entretien pour quelques jours aux perſonnes oiſives, ils ſe diſſipent & s'évanoüiſſent quand ils ſont las d'en parler. Il n'y a donc qu'a les laiſſer paſſer & à les mépriſer comme de vains phantômes, dont il ne reſtera rien. Quand ils ſubſiſteroient meſme plus long-temps, & qu'ils feroient une impreſſion plus durable, il ne faudroit avoir que de la pitié pour ceux qui la conſerveroient, puis que c'eſt à eux qu'elle nuît plûtoſt qu'à nous.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut tâcher de profiter des faux raports qu'on fait de nous, pour mépriſer la reputation des hommes, pour ſe détacher des converſations, pour parler avec plus de retenuë.

MAis il ne faut pas ſeulement tâcher à ſe garentir du mal que ces raports nous peuvent faire en nous portant à l'impatience, il faut eſſayer de nous les rendre effectivement utiles & ils le ſeroient ſans doute, ſi nous ſçavions profiter des inſtructions que nous en pouvons tirer. Car qu'y a-t'il par exemple, qui nous puiſſe mieux apprendre la vanité de ce qu'on appelle reputation, que la legereté que le commun du monde fait paroiſtre en ces rencontres? Quelques preuves qu'un homme ait données de bon ſens, on n'en ſera pas moins preſt à écouter avec plaiſir une hiſtoire ridicule & ſans apparence, qu'il plaira à quelqu'un de faire de luy: pourveu qu'il ſe trouve quelque ef-

CHAP. VIII.

CHAP. VIII.

prit de travers qui y donne cours.

Le monde eſt naturellement ſi malin, qu'il ſeconde toûjours ceux qui veulent détruire la reputation d'autruy, & s'il y a quelquefois de l'eſtime pour certaines gens, c'eſt en quelque ſorte malgré luy & contre ſa premiere inclination : de ſorte qu'il eſt toûjours bien aiſe qu'on luy aide à ſe défaire de cette eſtime comme d'une choſe qui l'incommode. Qu'y-a-t'il donc de plus ridicule que de ſe repaître de cette vaine fumée, & d'en faire la fin de ſes actions & de ſes travaux.

Comme il eſt donc utile que les biens du monde ſoient mélez d'amertume, de peur qu'on ne s'y attache, on doit eſtre bien-aiſe auſſi que la converſation, qui n'eſt pas un des moindres de ces biens, ait ſes dégoûts : parce qu'il n'y a gueres de choſes à quoy il fuſt plus dangereux de s'attacher. On y reçoit une infinité de bleſſures ſenſibles & inſenſibles. On y perd ſouvent toutes les vertus. On y nourrit toutes ſes paſſions, & l'on y ramaſſe toute la corruption qui ſe trouve répanduë en pluſieurs eſprits.

Tout ce qui nous en retire donc, pour nous obliger à une plus grande ſolitude, & à avoir communication avec moins de gens, nous eſt avantageux. Or il n'y a rien qui ſoit plus capable de nous dégoûter du commerce du monde que de trouver auſſi peu d'honneſteté & de bonne foy dans la pluſpart des gens que l'on y en trouve, & d'apprendre par experience combien il faut eſtre ſur ſes gardes, quand on a à traitter avec ceux qu'on ne connoiſt pas aſſez. L'on peut dire meſme que c'eſt un ſi grand bien que d'eſtre delivré d'un eſprit mal fait, & capable d'abuſer de ce qu'on luy dit ; qu'on ſe doit tenir heureux quand on eſt averty, par quelque raport indiſcret qu'il fait de nous, de n'avoir plus de commerce avec luy, que par une grande neceſſité. CHAP. VIII.

Il ne faut pas neanmoins porter cela ſi loin que l'on rompe avec ſes amis toutes les fois qu'on a lieu de leur imputer quelque indiſcretion. Car il faut ſouffrir en eux ce défaut comme les autres. Mais ce nous doit eſtre un avertiſſement continuel de nous ménager davantage à leur égard, de

CHAP. VIII.

nous répandre moins, & d'eſtre d'avantage ſur nos gardes, & par ce moyen les perſonnes les moins ſures & les moins fidelles nous deviendront ſouvent les plus utiles, en nous obligeant de nous appliquer davantage à veiller ſur nos paroles, & à éviter tout ce qui leur peut donner ſujet d'en abuſer.

SIXIE'ME TRAITE'.

DE LA GVERISON DES Soupçons.

CHAPITRE I.

Que la charité nous fait haïr tout ce qui la diminuë, & par conſequent les impreſſions deſavantageuſes au prochain, parce qu'elles l'affoibliſſent en pluſieurs manieres.

CHAP. I.

LA charité ne nous porte pas ſeulement vers Dieu & vers le prochain : mais elle ſe porte en quelque ſorte vers elle-meſme. *Il faut aimer*, dit ſaint Auguſtin, *l'amour par lequel on aime ce qu'il faut aimer. Diligenda eſt ipſa dilectio qua diligitur quod diligi oportet.* In Pſ. 118 Conc. 8. *Ie fais cela*, dit-il encore, *par l'amour de voſtre amour : AMORE amoris tui facio iſtud.* Et c'eſt dans le meſme ſentiment que le Prophete Roy dit dans un de ſes

CHAP. I.

Pſeaumes ; *Mon ame a ſouhaité de deſirer vos juſtifications : CONCVPIVIT anima mea deſiderare juſtificationes tuas.* Il ne deſiroit pas ſeulement d'accomplir la loy de Dieu, qu'il entend par le mot de *juſtification*, mais il en deſiroit auſſi le deſir. Un deſir produiſoit l'autre ; parce qu'il eſt impoſſible qu'on aime quelqu'un, qu'on n'aime auſſi, l'amour qu'on luy porte, qu'on ne deſire de l'augmenter, & qu'on n'en craigne la diminution & le refroidiſſement.

C'eſt donc un effet neceſſaire de l'amour ſincere & veritable du prochain de nous faire craindre tout ce qui peut ralentir cét amour. Tous les nuages qui obſcurciſſent tant ſoit peu l'éclat de la charité ſont penibles à la charité. Tout ce qui l'empeſche de ſe répandre avec liberté l'afflige ; & elle tend toûjours à donner un cours libre à ſes mouvemens, & à écarter tous les obſtacles qui peuvent les arreſter ou les troubler.

Or il n'y a rien qui cauſe plus ordinairement ce mauvais effet que les impreſſions deſavantageuſes que l'on conçoit du prochain, ou ſur les ra-

ports que les autres nous en font, ou ſur les idées que nous nous en formons nous-meſmes. Et par conſequent il n'y a rien ſur quoy la charité doive veiller davantage. CHAP. I.

Ces impreſſions ſont capables d'affoiblir la charité en bien des manieres.

1°. Quelque ſoin que nous prenions de ne point juger, elles nous y donnent neanmoins de la pente. Car ces impreſſions ſont des eſpeces de ſoupçons, & les ſoupçons diſpoſent aux jugemens : & ſi ces jugemens ſont temeraires, ils peuvent non ſeulement bleſſer, mais éteindre meſme la charité, parce que les jugemens temeraires peuvent eſtre des pechez mortels, ſelon Saint Thomas. Ainſi quoy que ces impreſſions ne ſoient pas encore des maladies formées, on les doit prendre neanmoins pour des avancoureurs, & des preſages d'une maladie qui nous menace. Ce ſont comme les premiers friſſons d'une fiévre dangereuſe qui doit ſuivre à moins qu'on ne la previenne par les remedes que la prudence chreſtienne nous peut fournir.

CHAP. I.

2°. Elles nous rendent ſuſpect le bien meſme que nous voyons dans les autres, & elles empeſchent ainſi d'y prendre part, & par la joye qu'on en devroit reſſentir, & par les actions de graces qu'il ſeroit juſte d'en rendre à Dieu ; ce qui eſt un tres-grand mal. Car Dieu partageant ſes graces aux divers membres qui compoſent le corps de ſon Fils, qui eſt l'Egliſe, & ne les donnant pas toutes à tous, il veut pourtant qu'elles leur deviennent toutes communes par la joye & par l'action de graces qui les en rendent tous participans. Nul ne peut dire que ſes propres graces luy ſuffiſent ſans celles des autres : ce qui faiſoit dire à David *Particeps ego ſum omnium utimentium te, & cuſtodientium mandata tua.*

3°. Elles diſpoſent inſenſiblement à prendre en mauvaiſe part des paroles ou des actions innocentes d'elles mêmes, & dont on n'auroit point eſté choqué, ſi l'eſprit n'avoit point déja eſté prevenu de quelque ſoupçon. Une impreſſion devient la ſource d'une autre, & le pis eſt qu'on ne s'aperçoit preſque point de toutes ces mau-

vaiſes ſuites, parce qu'on ne remonte jamais juſqu'à la ſource qui eſt la temerité de la premiere impreſſion. CHAP. I.

4°. Comme elles arreſtent le cours de noſtre charité vers ceux dont on conçoit ces opinions deſavantageuſes, elles produiſent ſouvent le meſme effet dans leur cœur, parce que ſouvent on ne les ſupprime pas ſi bien qu'ils ne s'en apperçoivent. Noſtre refroidiſſement en produit un pareil en eux que Dieu nous impute à cauſe de l'occaſion que nous y avons donnée. Ainſi l'on s'éloigne inſenſiblement les uns des autres, & s'il reſte encore quelque charité, elle eſt tellement couverte par les nuages des ſoupçons qu'elle demeure ſans action.

CHAP. II.

CHAPITRE II.

Que quoy que l'on ne ſoit pas obligé de rejetter toutes les impreſſions deſavantageuſes au prochain, il faut neanmoins eſtre toûjours diſpoſé à les quitter ſi on nous en éclaircit. Qu'il faut meſme aller au devant des éclairciſſemens. Combien ce devoir eſt mal pratiqué.

IL faut donc éviter ces impreſſions le plus que l'on peut ; c'eſt la concluſion où la raiſon conduit. Mais on ne le peut pas toûjours. Car il y a des impreſſions fondées ſur une telle evidence qu'il n'eſt pas poſſible de s'en défendre. On ne peut pas auſſi établir pour regle de n'écouter aucun raport deſavantageux au prochain. Car ſi ces raports ſont vrays, & s'ils nous ſont neceſſaires ou utiles nous devons les écouter. Or il y en a de cette nature. Quand Jeſus-Chriſt veut que nous prenions deux temoins des fautes que nous deſirons de corriger dans nos freres, il oblige ces témoins

de les voir ; & quand il ordonne de les dire à l'Egliſe, il veut que l'Egliſe les écoute. Puis qu'il nous porte à gemir des maux de l'Egliſe, il ne pretend pas que nous nous devions fermer les yeux pour ne les pas voir. Puis qu'il veut que nous jugions des faux Prophetes par leurs œuvres, il ſuppoſe que nous les diſcernions. Enfin puis qu'il nous oblige de traiter avec les hommes, & de diverſifier noſtre conduite, ſelon leurs differentes diſpoſitions, il veut bien ſans doute que nous ne nous aveuglions pas ſur ce qui nous en paroiſt, ſans quoy il ſeroit impoſſible de ne pas tomber dans ces pieges des hommes, qu'il nous commande d'éviter par ces paroles ? *Cavete autem ab hominibus.*

CHAP. II.

Il n'y a donc proprement que les impreſſions fauſſes & témeraires qu'on ſoit obligé de rejetter & de détruire. Il ſuffit à l'égard des veritables quand elles ſont contraires au prochain, que nous ne les recevions qu'avec peine, que Dieu voye dans noſtre cœur que nous ſerions bien-aiſes qu'elles fuſſent fauſſes ; qu'elles ne ſervent pas d'une nourriture agrea-

CHAP. II.

ble à noſtre malignité, mais d'un objet de douleur à noſtre charité, & qu'en un mot nous les regardions de la meſme ſorte que nos propres maux, dont nous ne deſirons jamais la continuation & l'accroiſſement.

Mais ſi cette diſpoſition eſt ſincere, il faut par neceſſité qu'elle nous donne de la joye quand nous avons lieu de quitter cette impreſſion, & qu'on nous fait connoiſtre que nous nous ſommes trompez. C'eſt par là que nous pouvons juger du fond de noſtre cœur. Car ſi on ne nous arrache au contraire ces opinions qu'avec peine; ſi nous ſentons un ſecret dépit contre ceux qui nous deſabuſent; ſi nous n'avons des yeux que pour voir ce qui favoriſe nos ſoupçons, & que nous n'en ayons point pour tout ce qui en découvre l'incertitude, ou la fauſſeté; c'eſt une marque que nous y avons de l'attache, & que bien loin de les regarder comme un fardeau qui nous charge, & dont nous ſerions bien aiſes d'eſtre délivrez, nous y prenons un ſecret plaiſir qui naiſt de la corruption de noſtre cœur.

La charité demande meſme plus que

cela. Elle ne nous fait pas ſeulement recevoir avec agréement tout ce qui eſt capable d'effacer ou de diminuer nos ſoupçons, quand on s'offre à nous détromper, mais elle nous oblige meſme ſouvent d'aller au devant de la verité, & de chercher de nous-meſmes les éclairciſſemens que nous en pouvons trouver. Car elle nous fait regarder ces éclairciſſemens comme un bien qui merite d'eſtre recherché, comme la délivrance d'un mal & d'une tentation ; & enfin comme un devoir de juſtice que l'on doit pratiquer ; puis que nous voudrions tous que les autres pratiquaſſent envers nous-meſmes cette équité de s'éclaircir autant qu'ils pourroient de la verité, au lieu de demeurer dans les impreſſions deſavantageuſes qu'on leur aura données de nous. CHAP. II.

Il n'y a rien de plus évident que la juſtice & l'importance de ce devoir. Cependant il eſt ordinairement tres-mal pratiqué. Car la plus part du monde eſt également facile à recevoir des impreſſions, & negligent à s'en éclaircir. Comme il eſt plus commode de les ſuppoſer pour vrayes,

CHAP. II.

que d'examiner ſi elles le ſont, l'amour propre fait prendre ordinairement ce party; & il n'a pour cela qu'à laiſſer agir les deux grands reſſorts de la conduite des hommes, la pareſſe & la vanité. La pareſſe nous éloigne du ſoin de nous informer exactement des choſes, parce que ce ſoin eſt toûjours accompagné de quelque ſorte de peine. La vanité nous attachant à nos opinions nous fait apprehender d'eſtre obligez de nous en dédire, & d'avoüer que nous avons eſté legers & credules. C'eſt par là que les impreſſions les plus fauſſes deviennent perpetuelles, & qu'il y a ſi peu de perſonnes qui s'en defaſſent parfaitement. Lors qu'on ne peut les conſerver entierement, on en conſerve toûjours quelque choſe, parce qu'on veut toûjours donner à l'amour propre la conſolation de ne s'eſtre pas trompé ſans quelque raiſon. Ceux meſmes qui par un mouvement de conſcience s'abſtiennent de juger abſolument, ſont plus aiſes de demeurer dans un eſtat de ſuſpenſion que d'en ſortir par un entier éclairciſſement. Car l'amour propre ne laiſſe pas de trouver ſon

compte en cet état. Si on ne condamne pas les gens, on ſe croit auſſi diſpenſé par là de les juſtifier, de les défendre, de prendre leur parti, de les approuver. On affoiblit par ce doute les loüanges qu'on leur donne, on obſcurcit l'éclat de leur vertu, & on les tient à ſon égard dans un état de rabaiſſement, en les regardant comme des perſonnes ſuſpectes. CHAP. II.

Comme la charité nous inſpire des ſentimens tout oppoſez a ceux de l'amour propre, elle nous fait prendre une conduite toute differente. Et pour exprimer en peu de paroles les degrez par où elle nous fait paſſer. 1. Elle fait que nous ne recevons ces impreſſions deſavantageuſes au prochain que par neceſſité & par contrainte, 2. Elle nous porte à les retenir dans de juſtes bornes, & à éviter de prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. 3. Elle nous fait toûjours deſirer ſincerementqu'on nous oſte ces impreſſions, & écouter favorablement ceux qui entreprennent de le faire. 4. Elle porte à embraſſer avec joye tous les moyens de s'éclaircir de la verité ; & de ſe défaire entierement de ces impreſſions

CHAP. II.

qui tiennent ſes mouvemens en une eſpece de contrainte, en gardant neanmoins certaines meſures que la prudence preſcrit, pour ne commettre point ceux qui auroient rapporté ces choſes, & ne les pas rendre odieux en découvrant que c'eſt par eux qu'on les ſçait.

Il y a des gens qui n'oſent s'éclaircir de leurs ſoupçons, de crainte de choquer ceux dont ils les ont conçûs en s'en ouvrant à eux. Mais il y a bien de l'apparence que l'amour propre à plus de part dans cette reſerve que la charité. La charité n'eſt pas ſi timide, parce qu'elle ne ſuppoſe pas ſi facilement que ceux à qui l'on expoſe ces ſoupçons s'en puiſſent bleſſer. Elle croiroit leur faire injure de leur attribuer une delicateſſe auſſi injuſte que celle-là. Elle ſçait meſme entrer dans ces éclairciſſemens d'une maniere ſi ſimple & ſi humble qu'il eſt preſque impoſſible de s'en bleſſer. Car bien loin de faire paroiſtre de l'attache à ces ſoupçons, elle fait voir au contraire qu'elle ne deſire rien davantage que de les quiter en changeant de ſentiment. On ne s'offence gueres con-

tre ceux qui demandent à eſtre éclair- CHAP.
cis avec cét eſprit. Mais ce qui fait II.
que l'on ſe choque d'ordinaire de ces éclairciſſemens, c'eſt que l'on témoigne ſouvent plus d'envie de conſerver ſes opinions, que de s'inſtruire ſi elles ſont veritables.

Si l'on ſuivoit ces regles & cette conduite, on verroit évanoüir la plus part des differents qui affoibliſſent la charité entre les perſonnes qui font profeſſion de pieté. Car il y en a peu qui ne ſoient produits, ou qui ne ſoient entretenus par ces impreſſions témeraires, dont on ne s'éclaircit point. Mais le mal eſt que chacun voudroit que les autres pratiquaſſent cette juſtice envers luy, & qu'il y en a bien peu qui ſe mettent en peine de la pratiquer eux-meſmes à l'égard d'autruy. Il ne faut pas neanmoins que cette injuſtice commune nous rebute & nous empeſche de faire envers les autres ce que la charité nous preſcrit, puis que cette injuſtice eſt un mal pour ceux qui y tombent, & que la charité trouve ſa recompenſe en elle-meſme, & qu'elle eſt toûjours une ſource de biens pour tous ceux

qui ſuivent ſes mouvemens & ſes regles.

CHAP. III.

CHAPITRE III.

Ce que l'on doit aux autres quand ils nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes. Regles & exemples de Saint Auguſtin ſur ce point.

VOilà ce que l'on doit au prochain quand on a conçu des impreſſions à ſon deſavantage. Mais que devons-nous faire quand ce ſont les autres au contraire qui ſont prevenus contre nous par des ſoupçons injuſtes & injurieux? Suffit-il de les ſouffrir en patience, & de n'en faire point des plaintes aigres & paſſionnées? Ce ſeroit déja quelque choſe de garder envers eux cette moderation. Mais ſi l'on conſulte neanmoins la regle de la charité, que pour y ſatisfaire il faut ſouvent aller plus avant. Car on a quelquefois ſujet de conſiderer ces impreſſions comme des maladies dangereuſes pour le prochain,

& de juger en meſme temps qu'il n'y a que nous qui y puiſſions remedier, ou au moins que nous y pouvons plus que perſonne. Or dans ces deux circonſtances peut-on douter que la charité ne nous oblige de faire tout ce qui nous eſt poſſible pour détruire en eux ces preventions, ſoit en les éclairciſſant de la verité, ſoit en employant d'aures moyens propres à leur donner d'autres ſentimens de nous, ſoit enfin en évitant tout ce qui peut fortifier leur preocupation. CHAP III.

C'eſt Saint Auguſtin qui enſeigne ces maximes, & qui les a luy-meſme pratiquées d'une maniere admirable. Il regarde ces ſoupçons contre l'honneur du prochain comme un mal ſi dangereux qu'il l'appelle un poizon capable de faire perir les ames. *Il eſt à ſouhaiter*, dit-il, *que ceux qui ont ces penſées témoignent publiquement ce qu'ils ont dans le cœur, afin que l'on puiſſe employer toute ſorte de remedes, plûtoſt que de permettre qu'ils periſſent ſans qu'on le ſcache, par le poizon de ces pernicieux ſoupçons; QVAM ut taciti pereant perniciosis ſuſpicicionibus venenati.* *Aug. Epiſt. 223*

CHAP. III.

Il enſeigne que l'on ne doit pas ſe contenter du témoignage de ſa conſcience, & que la charité qui ne cherche pas ſes intereſts, obligeant à faire le bien non ſeulement devant Dieu, mais auſſi devant les hommes, il faut plûtoſt tâcher de les perſuader de la fauſſeté de leurs ſoupçons que de les reprendre de ce qu'ils les font paroître. *Magis ſatagendum eſt quomodo perſuadeatur hominibus falſum eſſe quod ſuſpicantur, quàm quomodo arguendi ſunt qui ſuſpiciones ſuas vocibus, verbiſque declarant.*

Il établit ailleurs comme une maxime indubitable ; *Qu'encore que celuy qui mépriſe les loüanges des hommes mépriſe auſſi leurs ſoupçons temeraires ; neanmoins s'il eſt vrayment homme de bien, il ne mépriſe point leur ſalut, parce qu'il a tant d'amour pour la Iuſtice qu'il aime meſme ſes envieux, & qu'il deſire de les corriger, afin de les avoir pour compagnons de ſa felicité.*

De Civitate Dei l. 14 c. 19.

Enfin comme il eſt clair que ceux qui nous ſoupçonnent injuſtement de quelques fautes ne ſont pas plus indignes de noſtre charité que ceux qui

CHAP. III.

nous outragent, on leur peut bien appliquer ce que ſaint Auguſtin dit de l'obligation de ceux qui ont ſouffert quelque injure ont de guerir l'ame de celuy qui la leur a faite. *Cet homme*, di-il ; *vous a outragé, & en vous outrageant il s'eſt fait luy-meſme une grande playe ; & vous, vous negligez cette playe de voſtre frere. Vous le voyez perir, & vous ne vous ſouciez pas qu'il periſſe. Voſtre ſilence à ſon égard eſt plus criminel que l'outrage qu'il vous a fait. PEIOR es tacendo quàm ille conviciando. Oubliez donc les injures qu'on vous fait ; mais n'oubliez pas la playe de voſtre frere.*

Aug. ſerm. 16. de verb. Dom. in Ev. Mat.

Ce ſont les regles que ce ſaint Docteur eſtablit ; & il les a luy-meſme pratiquées dans une occaſion importante. Car ayant eſté ſoupçonné par Albine illuſtre Dame Romaine d'avoir contribué par intereſt au ſerment que Pinien fit au peuple d'Hippone de ne ſortir jamais de leur Ville, & de ne point recevoir l'ordination qu'à Hippone, au lieu de faire des plaintes d'un ſoupçon ſi mal fondé, il ſe crut obligé de s'en purger par ſer-

CHAP. III.

ment, & il le fit avec une humilité édifiante, ſans faire aucun reproche à Albine, & ſans avoir d'autre veuë que de guerir en elle les playes qu'elle avoit receuës par ce ſoupçon, *Sananda iſta in vobis non accuſanda ſunt, & noſtra purganda vobis eſt fama, ſi eſt Domino purgata conſcientia.*

Ce meſme Saint ayant repris d'une maniere un peu forte, quoy que ſans nommer perſonne, l'erreur d'un Eveſque qui croyoit que Dieu eſtoit corporel, & qu'il pouvoit eſtre veu des yeux du corps, & cet Eveſque s'en eſtant tellement bleſſé qu'il refuſa de le voir, quoy qu'il s'offriſt à luy en demander pardon, ſoupçonnant peut-eſtre que c'eſtoit par artifice qu'il témoignoit tant de deſir de l'appaiſer. Saint Auguſtin au lieu de ſe choquer de ce ſoupçon ne penſa qu'à adoucir cet Eveſque, & à luy oſter cette impreſſion. Et il n'y a rien de plus humble que la maniere dont il le fait. Il condamne d'abord la dureté de ſes paroles. *I'ay eſté*, dit-il, *imprudent & exceſſif dans cette reprehenſion, & je n'ay pas aſſez penſé à ce que je devois*

à mon frere & à mon Collegue dans l'Epiſcopat. Bien loin de me deffendre ſur ce point, je me condamne, bien loin de m'en excuſer je m'en accuſe. Je demande ſeulement qu'on me pardonne, & que cette offenſe nouvelle ſoit couverte par le ſouvenir de noſtre ancienne amitié. Et pour détruire le ſoupçon que cet Eveſque avoit d'avoir eſté mépriſé par luy, & que ce fuſt par tromperie qu'il recherchaſt ſon amitié, il prie un autre Eveſque qu'il prend pour mediateur de luy oſter ces penſées. *Aſſurez-le*, dit-il, *de ma ſincerité, & faites luy bien connoiſtre avec quels ſentimens de douleur je vous ay parlé de ſon mecontentement, combien je ſuis éloigné de le mepriſer, combien je crains Dieu en ſa perſonne: & combien je regarde en luy noſtre chef, dans le corps duquel nous ſommes tous freres. NOVERIT quàm eum non contemnam, & quantùm in illo Deum timeam, & cogitem caput noſtrum in cujus corpore fratres ſumus.*

CHAP. IV.

CHAPITRE IV.

Ce que l'on doit faire quand on juge les éclairciſſemens inutiles. Qu'il ne faut pas pretendre guerir les ſoupçons en un moment. Vtilitez qu'on peut tirer des ſoupçons injuſtes qu'on a de nous.

VOilà ce que ſaint Auguſtin a cru qu'on devoit pratiquer dans les occaſions où l'on a ſujet d'eſperer de pouvoir guerir les ſoupçons des autres en leur rendant compte de ſa conduite, & en les informant de ſes vrayes intentions. Que ſi l'on juge avec ſujet que ces ſortes d'éclairciſſemens ſeroient inutiles, comme il arrive aſſez ſouvent, la charité nous devroit alors appliquer à chercher d'autres moyens de détruire ces préventions, non parce qu'elles nous ſont injurieuſes, mais parce qu'elles peuvent nuire à ceux qui les ont. Ainſi au lieu des plaintes & des reproches qui ne ſervent qu'à aigrir les eſprits, il faudroit eſſayer de faire paroiſtre à ceux qui ſont préve-

nus contre nous, une diſpoſition toute contraire à celle qu'ils nous attribuent. S'ils croyent que nous n'avons pas d'eſtime ny d'affection pour eux, il faudroit tâcher de les convaincre par des preuves effectives que nous les aimons & les eſtimons veritablement. S'ils s'imaginent qu'on ſe deffie d'eux: il faudroit chercher des occaſions de leur donner des marques de confiance. S'ils nous ſoupçonnent de quelque défaut que nous n'ayons pas, il faudroit travailler à leur oſter peu à peu cette impreſſion, en évitant ce qui la peut ou entretenir ou augmenter, & en agiſſant avec eux d'une maniere capable de la détruire; & par ce moyen bien loin que ces préventions nous fuſſent nuiſibles, elles nous donneroient moyen de nous corriger de divers défauts, & de nous enrichir par la pratique d'un grand nombre de vertus. CHAP. IV.

Souvent meſme il ne ſeroit pas beſoin pour diſſiper ces ſoupçons d'une application ſi expreſſe. Il ſuffiroit de les diſſimuler, & de continuer d'agir à l'ordinaire avec ceux qui les ont, ſans leur témoigner qu'on s'en apper-

CHAP. IV.

çoit. L'uniformité de noſtre conduite les feroit évanoüir peu à peu, & les eſprits ſe trouveroient changez ſans meſme qu'ils s'en apperçuſſent. Mais noſtre impatience gâte tout. Nous ne pouvons attendre les remedes lents. Nous voudrions emporter les eſprits de force, c'eſt-à-dire, que nous voudrions les faire agir contre leur nature.

Quoy qu'un homme ſe ſoit bleſſé par ſa faute, quoy qu'il ſe ſoit fait malade par le déreglement de ſa vie, on ne pretend pas neanmoins le guerir de ſes bleſſures & de ſes maladies en luy faiſant des reproches; on a recours aux remedes qui ſont propres à ſon mal, & l'on ne s'étonne pas que ces remedes n'agiſſent qu'avec le temps. Or on ne doit point diſtinguer en ce point les maladies de l'eſprit de celles du corps. Quelque volontaires qu'elles ſoient, elles n'en ſont ny moins opiniâtres ny moins durables. C'eſt mal connoiſtre la nature de l'eſprit de l'homme que de s'imaginer que lors qu'il eſt une fois preoccupé, que l'amour propre a pris intereſt dans un ſentiment, qu'il s'eſt formé une pente dans le cœur à

juger d'une certaine maniere, on puiſſe en peu de temps effacer toutes ces impreſſions. Il faut pour changer de ſentiment que l'eſprit acquiere de nouvelles lumieres, qu'il s'y familiariſe, qu'il perde une certaine défiance que les opinions dont il eſt prévenu luy donnent de tout ce qui y eſt contraire, que l'amour propre s'accoûtume peu à peu à ſouffrir le reproche de s'eſtre trompé, & qu'il oublie en quelque ſorte qu'il avoit pris un autre party. Tout cela a beſoin de temps, & c'eſt eſtre ridicule que de pretendre, que parce que des ſoupçons nous regardent, on s'en doive défaire ſur le champ, & que l'eſprit des hommes doive agir en noſtre conſideration d'une maniere extraordinaire. CHAP. IV.

Peut-eſtre meſme qu'il y a plus de mal dans cette delicateſſe qui nous fait ſouffrir avec tant d'impatience les ſoupçons injuſtes qu'on conçoit de nous, qu'il n'y en a dans ces ſoupçons dont nous nous plaignons. On juge des autres ſelon ſes lumieres, & ceux qui en ont peu, en jugent quelquefois aſſez mal, ſans que pour cela leur cœur y prenne beaucoup de part.

CHAP. V.

Souvent meſme ils ont de la charité pour ceux qu'ils condamnent injuſtement, & ſeroient tres-diſpoſez à les ſervir. Au lieu que cette impatience que nous éprouvons dans les mauvais jugemens qu'on fait de nous, eſt un défaut qui vient certainement de la corruption du cœur, & l'orgueil dont il eſt plein.

Que ſçavons-nous ſi Dieu ne permet point quelquefois qu'on juge moins favorablement de nous, & qu'on nous ſoupçonne injuſtement, pour nous faire mieux connoiſtre cette playe, & pour nous donner moyen d'en guerir. Que ſçavons-nous meſme s'il n'a point attaché noſtre ſalut à l'uſage de ce moyen. Ainſi en nous en plaignant nous nous plaignons en effet d'un remede favorable que Dieu nous offre. Nous nous oppoſons aux deſſeins de ſa miſericorde ſur nous? Nous mépriſons ſes graces, & nous refuſons d'entrer dans les voyes de noſtre ſalut.

CHAP. I.

SETTIE'ME TRAITE'.

QV'IL NE SE FAVT POINT ſcandaliſer des défauts des gens de bien.

Beatus qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

CHAPITRE I.

Importance de ſçavoir ce que c'eſt que de n'eſtre point ſcandaliſé de JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST *ne ſcandaliſe que ceux à qui il eſt caché. Il l'eſt en diverſes manieres. Tous les amateurs du monde ſont ſçandaliſez de la pauvreté & de ſouffrances de* JESUS-CHRIST.

CHAP. I.

QUand Jeſus-Chriſt dit, qu'*Heureux eſt celuy qui ne ſe ſcandaliſera point de luy*, il nous fait entendre par cette expreſſion, que c'eſt un

CHAP. I.

bon-heur assez rare d'estre exempt de ce scandale, & par consequent que c'est un malheur assez ordinaire d'y tomber. Or s'il est vray que le nombre de ces Heureux soit petit & que le nombre de ces malheureux soit grand ; nous avons tous un grand interest de nous instruire de ce que c'est que d'estre scandalisé de Jesus Christ, puis que nous voulons tous estre du petit nombre de ces heureux, & n'estre pas de ce grand nombre de mal-heureux, & peut-estre que les considerations suivantes pourront servir à nous le faire comprendre.

Jesus-Christ n'est proprement sujet de scandale qu'à ceux qui le méconnoissent, & il n'est méconnu des hommes que parce qu'il leur est caché. On ne heurte contre les pierres que parce qu'on ne les voit pas. On ne se brise contre Jesus-Christ que parce qu'on ne le connoist pas pour ce qu'il est. Ainsi estre scandalisé de Jesus-Christ, c'est le méconnoistre & le mépriser par aveuglement & par ignorance. Ce qui nous cache Jesus-Christ est donc ce qui fait que Jesus-Christ nous est un sujet de scandale. Or il y a diverses

choſes qui le cachent aux hommes. CHAP. I.
Sa baſſeſſe, ſa pauvreté, ſes ſouffrances, & toutes les marques de ſon infirmité l'ont caché aux Juifs. Ils n'ont pû croire que ce Meſſie qu'ils ſe figuroient devoir eſtre tout environné de pompe & de gloire, fût cet homme miſerable qu'ils voyoient parmi eux, & qui n'eſtoit diſtingué des autres hommes par aucun éclat exterieur. Ils n'ont pû s'imaginer que celuy qu'ils avoient crucifié fût l'auteur meſme de la vie, & c'eſt pourquoy ſaint Paul appelle la Croix, *le ſcandale des Iuifs. IVDÆIS ſcandalum.*

Mais ce ne ſont pas ſeulement les Juifs que les infirmitez de Jeſus-Chriſt ſcandaliſent. Ce ſcandale comprend generalement tous ceux qui aiment le monde. Tous ceux, dit ſaint Auguſtin, qui aiment ce que Jeſus-Chriſt a mépriſé, & qui haiſſent ce qu'il a aimé, mépriſent Jeſus-Chriſt. Car n'eſt-ce pas mépriſer la ſageſſe de Jeſus-Chriſt que de juger des choſes tout autrement qu'elle n'a fait, & de choiſir tout le contraire de ce qu'elle a choiſi, de croire un bien, ce qu'elle a crû

CHAP. I.

eſtre un mal, & un mal ce qu'elle a cru eſtre un bien ? Or mépriſer la ſageſſe de Jeſus-Chriſt, c'eſt mépriſer Jeſus-Chriſt & en eſtre ſcandaliſé.

Que ce ſcandale eſt grand, & qu'il eſt commun ! Car combien y en a-t-il peu qui en ſoient exempts ? Combien y en a-t-il peu qui n'eſtiment moins les hommes lors qu'ils ſont reveſtus des livrées de Jeſus-Chriſt, c'eſt à dire de ſa pauvreté, & qui ne les honorent interieurement davantage, parce qu'ils portent celles de ſon ennemy, qui ſont les pompes du monde, que ſaint Auguſtin appelle avec raiſon les haillons du diable, *pannos diaboli* ? Qu'eſt-ce que les Cours des Princes, ou plûtoſt qu'eſt ce que le monde, ſinon un lieu où il eſt honteux de reſſembler à Jeſus-Chriſt ?

Mais encore que l'on ne tombe pas dans ce ſcandale groſſier qui n'eſt propre qu'à ceux qui ſont poſſedez de l'amour du monde, on peut dire neanmoins qu'il y en a peu parmi les juſtes meſmes qui participent parfaitement à cette beatitude de n'eſtre point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, non ſeulement parce qu'ils ont toûjours

quelque

quelque inclination pour les choſes que Jeſus-Chriſt a mépriſées, mais auſſi parce qu'ils en ſont ſcandaliſez en pluſieurs autres manieres qu'il eſt utile de conſiderer. CHAP. II.

CHAPITRE II.

On eſt ſcandaliſé de Ieſus Chriſt, quand on ne le reconnoiſt point dans ſes membres à cauſe de leurs foibleſſes. Remede à ce ſcandale. Vtilité des foibleſſes qui couvrent la vertu des juſtes.

POur n'eſtre point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt il faut donc le connoiſtre ; mais pour le connoiſtre il faut le connoiſtre tout entier. Or Jeſus-Chriſt tout entier n'eſt pas ſeulement le chef, c'eſt auſſi ſes membres. Il vit en eux, il eſt caché en eux. Ainſi on le méconnoiſt, quand on l'y mépriſe.

Il eſt meſme beaucoup plus facile de mépriſer Jeſus-Chriſt dans ſes membres qu'en luy-meſme, parce qu'il y eſt plus caché. Il n'eſtoit cou-

CHAP. II.

vert dans le monde que des baſſeſſes de la nature, mais il eſt ſouvent couvert dans les fideles de pluſieurs défauts que Jeſus-Chriſt n'a point eus, & meſme de pluſieurs fautes qui nous dérobent quelquefois l'éclat & l'odeur de leur vertu, & nous font ſoupçonner qu'il n'y ait rien en eux que d'humain. Et comme ce ſcandale eſt tres-dangereux, il faut embraſſer tous les moyens de l'éviter.

Un des principaux eſt de bien comprendre avec quelles conditions Jeſus-Chriſt eſt caché dans les fideles. Et pour cela il faut ſçavoir que ce Royaume divin qu'il eſt venu établir dans le monde, eſt un Royaume interieur, *Regnum Dei intra vos eſt.* Il eſt caché dans le fond de l'ame où Dieu reſide avec les richeſſes de ſes graces, ſans qu'il en paroiſſe ſouvent aucun éclat au dehors. Une ame juſte devient par la poſſeſſion de ce Royaume l'objet de la complaiſance de Dieu. Elle devient ſon thrône & ſon temple. Les Anges qui la connoiſſent, y découvrent toutes ſes grandeurs : Mais les hommes n'en voyent que de certaines lueurs ſombres qui ſe font pa-

roiſtre dans ſes actions, & dans la conduite de ſa vie ; & tout le reſte eſt obſcurci par l'infirmité de la chair. CHAP. II.

Cette obſcurité dont Dieu couvre dans le monde les treſors de grace qu'il met dans les ames, produit de tres-grands biens & de tres-grands maux, ſelon le bon ou le mauvais uſage que l'on en fait. C'eſt un des grands moyens par leſquels Dieu exerce dans le monde ſa miſericorde & ſa juſtice. Elle empeſche d'une part que les juſtes ne s'élevent, & ne ſe perdent par la veuë de leur propre excellence, & elle les délivre de l'autre, de la tentation que leur cauſeroit l'eſtime & l'admiration des hommes qui les connoiſtroient. Elle les conſerve dans la voye de la foy, en les privant de la veuë d'une choſe qui les y attireroit par des motifs trop humains. Car ſi S. Auguſtin dit que Dieu n'a pas voulu que le renouvellement que la grace produit en nos ames, s'étendiſt juſques ſur le corps, en le rendant immortel, de peur que l'eſperance que nous devons avoir en luy, ne fût trop intereſſée ; ſi ce meſme Saint aſſure que c'eſt par la meſme raiſon qu'il

Auguſt. de civit. Dei lib. 13, c. 4.

CHAP. II. permet que les bons ſoient affligez en ce monde auſſi bien que les méchans, de peur que l'on n'euſt pour but dans le ſervice qu'on rend a Dieu de s'exempter des maux temporels, on peut dire de meſme qu'il ne permet pas que nous puiſſions voir l'excellence de la beauté d'une ame juſte, & la difformité horrible d'une ame qui eſt dans le peché, de peur que ce ne fût par ces motifs intereſſez que nous deſiraſſions la juſtice, & que nous euſſions horreur du peché.

CHAPITRE III.

Scandales qui naiſſent de l'obſcurité qui couvre les Saints.

CHAP III. MAis ſi cette obſcurité produit quelque bien à l'égard de certaines ames, on peut dire qu'elle produit de tres-grands maux à l'égard des autres, & que c'eſt la principale cauſe de l'aveuglement des mechans. Car c'eſt ce qui fait que les gens du monde ne croyent pas qu'il y ait rien d'eſtimable dans les hommes que ce

qui flatte leurs ſens, & qu'ils mépriſent la plus-part des gens de bien, parce qu'ils n'y voyent pas ce qu'ils aiment. Ce qu'on leur dit des biens de l'ame leur paſſe pour chimere, parce qu'ils ne le ſentent point & ne le voyent point. Ainſi ils ne diſtinguent les hommes que par les qualitez exterieures, & par le raport qu'ils ont à leurs paſſions : Et comme les gens de bien participent toûjours un peu à l'eſprit du monde, ils participent auſſi un peu à cette illuſion. L'attache trop grande qu'ils ont pour lés qualitez exterieures, leur oſte le ſentiment de la miſere ſpirituelle des ames ; ſouvent auſſi ils n'ont pas l'eſtime qu'ils devroient avoir des vrais biens que d'autres poſſedent, parce qu'ils ſont couverts de défauts exterieurs, auſquels ils ſont trop ſenſibles. C'eſt-là une des manieres les plus ordinaires dont on eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt dans ſes membres. Car comme les Juifs vouloient que leur Meſſie fût tout rayonnant de gloire, nous voudrions auſſi que les gens de bien n'euſſent aucun défaut, ny exterieur, ny interieur ; & à moins qu'ils n'ayent

CHAP. III.

CHAP III.

cet agréement qui frape nos ſens on eſt porté à les mépriſer, parce qu'on voit leurs défauts & leurs miſeres, & quel'on ne voit pas leurs richeſſes & leurs biens.

Ce ſcandale augmente infiniment quand ces défauts qu'on remarque en eux, ne ſont pas de ſimples défauts naturels, mais que ce ſont des défauts. de mœurs, & de veritables fautes. Car ſi l'on n'a ſoin de demander à Dieu qu'il nous preſerve de la tentation qui en naiſt, il y a danger que ces fautes que nous voyons en ceux qui paſſent pour gens de bien, ne les rabaiſſent & ne les aviliſſent tellement à nos yeux, que nous nous privions de l'édification que nous pourrions tirer de toutes les autres vertus que nous remarquons en eux. Souvent meſme ces vertus nous deviennent ſuſpectes. On commence d'apprehender d'y avoir eſté trompé. On ne ſçait plus à quoy s'en tenir, & l'on entre dans un certain deſeſpoir de trouver dans le monde des vertus ſolides.

Cette tentation eſt en meſme temps tres-dangereuſe & tres-ordinaire. Car il eſt difficile de vivre long-temps

avec les perſonnes de pieté que l'on ne connoiſſe en elles quantité de défauts, non ſeulement imaginaires mais veritables. L'eſprit humain agit & ſe fait toûjours paroiſtre un peu. Ils ſe laiſſent tromper & ébloüir. Ils ſe laiſſent emporter à des préjugez injuſtes : Ils ſont quelquefois precipitez dans leurs jugemens. On en voit qui ſont arreſtez à leurs penſées, d'autres qui ſont delicats dans ce qui les touche ; d'autres qui ſont tendres dans les petites incommoditez. Il y en a que leur zele emporte à des excés. Enfin il n'y en a preſque point en qui la nature ne ſe faſſe paroiſtre par bien des endroits. Que ſi l'on ſe porte ſur cela à les condamner, on vient à condamner tout le monde, & à paſſer de l'averſion pour les défauts, juſques à l'averſion pour les perſonnes, ſelon cette parole d'un Ancien, *qui vitia odit, homines odit.*

CHAP. III.

Chapitre IV.

Conſiderations que la foy nous fournit contre les ſcandales qui naiſſent des défauts des juſtes. Divers exemples des défauts des Saints, par leſquels Dieu a accompli ſes deſſeins ſur ſon Egliſe.

Chap. IV. IL eſt donc utile de ſe fortifier contre cette tentation par les conſiderations que l'on peut trouver dans la Foy. Or elle nous en fournit qui ſeroient capables de la diſſiper, ſi nous y faiſions une attention ſerieuſe. Car elle nous fait voir que les fautes des juſtes leur ſont utiles en pluſieurs manieres, comme nous avons déja dit, & même que ſouvent Dieu les permet plus pour les autres que pour eux-meſmes. Il obſcurcit leur éclat, afin que ceux qui ne meritent pas d'en joüir, en ſoient privez. Il derobe à nos yeux leurs bons exemples, pour nous punir de n'en avoir pas profité. Il reſſerre l'odeur de leur pieté, parce que le monde ne la pas receuë comme il le devoit.

CHAP. IV.

Nous nous ſcandaliſons donc ſouvent de certaines fautes dans les juſtes qui ne ſont pas tant pour eux que pour nous. Elles ne leur nuiſent pas, mais elles nous nuiſent. Ce ſont des épines qui ſont bonnes pour eux, parce qu'elles garantiſſent leur pieté du danger où elle ſeroit d'eſtre comme fletrie par les loüanges des hommes, mais ces épines en nous bleſſant nous empeſchent d'en approcher & d'en ſentir la bonne odeur, & ainſi il n'y a que nous qui y perdons.

Les fautes des juſtes entrent dans l'ordre de la providence, & ſouvent Dieu s'en ſert pour executer ſes plus grands deſſeins contre les méchans. Peut-eſtre que Saint Chryſoſtome auroit pû ſe ménager davantage avec Arcade & Eudoxie, & que s'il l'avoit fait, ils ne l'auroient pas abandonné à la fureur de Theophile : mais parce que Theophile & les méchans Eveſques de ce temps-là meritoient d'eſtre abandonnez à leurs paſſions, & d'eſtre aveuglez par un ſuccez conforme à leurs deſſeins, Dieu permit que ce Saint ſuivit l'ardeur de ſon zele.

CHAP. IV.

Il y a des gens de bien qui examinant la vie de Saint Thomas de Cantorbie, ſont portez à croire qu'il auroit pû ſans violer les loix de l'Egliſe ſe relâcher à beaucoup de choſes que le Roy Henry ſecond deſiroit de luy; & neanmoins le cœur de ce ſaint Archeveſque eſtant droit, & le cœur de ce Roy eſtant corrompu; le procedé de ce Saint eſtant humble & juſte, le procedé du Roy violent & injuſte, Dieu jugea de ce differend plûtoſt par la pureté du cœur du Saint, & par la méchanceté de ſon adverſaire, que par le fond de la cauſe, & il ne laiſſa pas de le juſtifier par quantité de miracles, lors que toute l'Egliſe eſtoit partagée ſur ſon ſujet.

Le Cardinal d'Arles fut auteur d'une entrepriſe qui cauſa une infinité de troubles, qui eſt la depoſition d'Eugene IV. Cette action ne fut point ſuivie dans l'Egliſe. Il n'y a aucunes marques qu'il s'en ſoit repenti; & neanmoins il n'a pas laiſſé de faire des miracles apres ſa mort, Dieu ne luy ayant pas imputé ce qu'il avoit fait par le zele de la juſtice, quoy que dans des circonſtances qui rendoient

ſon action imprudente. Saint Pierre de Luxembourg, ſaint Vincent Ferrier, ſainte Catherine de Sienne étoient de divers partis du temps du ſchiſme, & il faut par neceſſité que quelques-uns d'eux ayent eſté pour l'Antipape, & neanmoins cet obſcurciſſement n'a pas empeſché leur ſainteté. CHAP IV.

L'utilité que l'on peut tirer de tous ces exemples, peut donner une veuë aſſez differente de celle qu'ont d'ordinaire ceux qui compoſent les vies des Saints ; car au lieu qu'il paroiſt que leur unique but eſt de mettre en veuë toutes leurs vertus, & de cacher tous leurs défauts. Je ne ſçay s'ils ne feroient point mieux de faire remarquer leurs défauts auſſi bien que leurs vertus, afin d'empeſcher par là que l'on ne ſe ſcandaliſe de ceux que l'on apperçoit en quelques gens de bien que l'on connoiſt. Quiconque par exemple fera reflexion, ſur la maniere dont trois Saints, ſçavoir Saint Epiphane, ſaint Jeroſme & Saint Cyrille d'Alexandrie ont agi ſur le ſujet de Saint Jean Chryſoſtome, ne s'étonnera plus que des gens de bien

ſoient quelquefois prevenus, & qu'ils tombent en quelques excés, & il concevra qu'il y a une tres-grande eſtenduë dans ce paſſage, *charitas operit multitudinem peccatorum.*

Chapitre V.

Autres raiſons qui prouvent que les fautes des Saints ſont bien moins conſiderables qu'elles ne nous paroiſſent.

Chap. V.

NOus nous trompons auſſi ſouvent dans l'idée que nous avons des fautes des Saints en nous les repreſentant plus grandes qu'elles ne ſont. Car 1. nous voyons ſouvent dans eux des défauts que Dieu n'y voit plus ; au lieu que nous ne voyons pas en nous ceux qui y ſont veritablement. S'ils font des fautes par ignorance, l'ardeur de leur charité les en purifie, ſans meſme qu'ils les réconnoiſſent, & ainſi elles ne ſubſiſtent plus. S'ils en font par foibleſſe ou par quelque paſſion, ils s'en humi-

lient, & ils ſe relevent plus forts qu'ils n'eſtoient avant leur chûte, & par là encore elles ne ſubſiſtent plus. Mais les fautes des ames froides, quoy que plus legeres en apparence, ſubſiſtent toûjours aux yeux de Dieu, parce qu'elles n'ont point ce feu de charité pour les conſumer, & qu'elles ne s'en relevent point tout à fait. CHAP. V.

2. Il faut extremément diſtinguer les fautes d'obſcurciſſement & le défaut de lumiere, des fautes de paſſion, les fautes de l'eſprit, des fautes du cœur. Il n'y a proprement que Dieu qui ſoit juge des fautes qui naiſſent d'ignorance, où la cupidité ne paroiſt point avoir de part : & il n'eſt pas permis aux hommes d'en déterminer le degré.

3. Tous les Saints ont dans le cœur une diſpoſition ſincere d'aimer & de ſuivre toute verité connuë. Mais ils ne connoiſſent pas également toutes les veritez, & ils ne ſont pas également appliquez à toutes celles qu'ils connoiſſent. Dieu les éclaire & les touche differemment ſelon les divers deſſeins qu'il a ſur eux, & en leur donnant un amour ardent pour certaines veritez, par leſquelles il les

CHAP. V.

veut ſanctifier ; il permet quelquefois qu'à l'égard des autres ils demeurent dans quelque eſpece d'obſcurciſſement, ou dans un défaut de ſentiment qui ne vient pas de la corruption de leur cœur, mais de ce que Dieu les applique à d'autres choſes. C'eſt ce qui fait que ceux qui aiment ces veritez, ſont ſouvent choquez de les en voir ſi peu touchez, parce qu'ils ne conſiderent pas qu'ils ſont eux-meſmes dans cette privation de lumiere & de ſentiment à l'égard de pluſieurs autres, & que le cœur de l'homme eſtant étroit au point où il l'eſt dans cette vie, Dieu n'exige pas qu'il aime la verité dans toute ſon étenduë, mais ſeulement que ce ſoit l'amour de la verité, & non ſa cupidité qui ſoit le principe de ſes actions.

4. Quand Dieu laiſſe ainſi les Saints dans l'ignorance de certaines veritez, où il détourne les occaſions qui les pourroient engager à faire des fautes par cette ignorance, ou il couvre par la pureté de leur cœur & par l'ardeur de leur charité celles qu'ils font. Il arrive neanmoins de là qu'on peut facilement abuſer de leur exemple, ſoit

en s'imaginant qu'on doit ſuivre aveuglement tout ce qu'ils ont fait, ſoit en ſe portant à mépriſer ces Saints à cauſe de ces défauts de lumiere. Mais il faut remedier à l'un & à l'autre de ces ſcandales par la conſideration de cette diverſe diſpenſation que Dieu fait de la connoiſſance de ſa verité. Car on voit par là d'une part qu'il peut reſter des tenebres dans les Saints à l'égard de certains points, dans leſquels par conſequent ils ne doivent pas eſtre pris pour guides ; & on a lieu de conclure de l'autre, qu'il ne s'enſuit pas que ceux en qui on aperçoit de ces défauts de lumiere à l'égard de certaines veritez, ne puiſſent eſtre Saints par l'application qu'ils ont à d'autres. CHAP. V.

5. On peut ajoûter à cela que peut-eſtre ceux qui bleſſent en apparence certaines veritez par ignorance & par défaut de lumiere, ont devant Dieu plus d'amour & de zele pour elles, que ceux qui font paroiſtre beaucoup de chaleur pour ces meſmes veritez. Car Dieu a particulierement égard au fond du cœur : & quand il y voit un amour ſincere de la verité & de la juſ-

CHAP. V. tice, une disposition à les suivre aux dépens de toutes choses, il a moins d'égard aux tenebres qui empeschent cet amour de se répandre sur certains points particuliers ; au lieu qu'il arrive quelque fois que ce zele aparent pour certaines veritez, n'est qu'un effet d'amour propre, & d'attache à son propre sens. On soûtient la verité comme on soûtiendroit la fausseté, si on avoit les mesmes engagemens à la soûtenir, & Dieu ne voit souvent rien de sincere au fond du cœur qui tende directement à la verité.

CHAPITRE VI.

Raisons que les Sçavans ont de s'humilier dans les défauts de lumiere qu'ils découvrent dans les Saints.

CHAP VI. CEux qui par une étude plus exacte de l'antiquité ont acquis des connoissances & des lumieres que des personnes tres-saintes n'ont pas, ont sujet de s'humilier par cette pensée, que ces veritez quoy que grandes & importantes, ne sont pas d'or-

CHAP. VI.

dinaire celles, dont la pratique eſt la plus frequente, & qui ſont les principes des actions communes qui compoſent noſtre vie. Ainſi comme les occaſions de les pratiquer ne ſont pas fort ordinaires, elles deviennent ſouvent ſteriles dans ceux qui les ſçavent, & ils peuvent croire aiſément qu'ils les aiment, ſans avoir pour elles aucun amour réel & effectif. Il en eſt tout au contraire des veritez communes, comme celles qui apprennent à converſer avec le prochain d'une maniere édifiante, à avoir Dieu préſent dans toutes ſes actions, à ne faire rien que par ſon mouvement & par ſon eſprit, à mortifier toutes les ſaillies de l'amour propre, à retrancher toutes les inutilitez de ſa vie, à mortifier ſes ſens en tout ce que l'on peut, à moderer ſes paſſions, à régler tous les mouvemens de ſon eſprit & de ſon corps, à ne ſe plaindre pas des petits maux, à recevoir favorablement ceux qui nous avertiſſent de quelque défaut, à n'eſtre point attaché à ſon ſens & à ſes lumieres, à eſtre retenu dans ſes jugemens. Ces veritez qui preſcrivent ces actions communes, ne ſont pas

CHAP. VI.

moins veritez que les autres dont nous avons parlé, mais elles ont cet avantage que la pratique en eſt ordinaire, & que l'on ne ſe flate gueres de les aimer, lorſque l'on ne les aime pas veritablemẽt. Ce ſont celles-là que tous les Saints ont connuës, & c'eſt en les pratiquant & en les aimant qu'ils ſont devenus Saints; au lieu qu'il arrive ſouvent que ceux qui ſont plus éclairez dans ces veritez moins ordinaires, & qui ne ſervent de regles qu'aux grandes actions, s'appliquent beaucoup moins à ces veritez communes, dont la pratique continuelle eſt la vraye ſource de la ſanctification des ames, & de l'édification que nous donnons à ceux qui ſont témoins de nos actions.

Il arrive neanmoins quelquefois que des perſonnes qui paroiſſent tres-exactes & tres-édifiantes dans leurs actions communes, ſuccombent dans les grandes occaſions, pour avoir negligé de rechercher les lumieres qui leur eſtoient neceſſaires pour s'y conduire, ou par d'autres raiſons ſecretes que Dieu connoiſt; & que d'autres au contraire, dont la vie eſtoit en effet moins exacte & plus remplie de

petits défauts témoignent beaucoup de courage & de force dans ces occasions importantes, & font voir qu'elles avoient au fond du cœur un amour ſolide & veritable pour Dieu. Et c'eſt ce qui doit humilier à leur tour ceux qui ſont exterieurement plus reglez, & plus compoſez, parce qu'ils ne ſçavent pas pour cela quel eſt le degré de leur force, & qu'ils ſont, peut-eſtre, avec toute cette regularité exterieure, plus foibles & plus imparfaits devant Dieu, que ceux dont les imperfections frapent davantage les yeux du monde. Tant Dieu a eu ſoin de tenir dans cette vie toutes choſes dans l'obſcurité & dans l'incertitude, pour nous oſter tout droit de nous glorifier en nous-meſmes, & de mépriſer les autres.

CHAP. I.

HUITIE'ME TRAITE'.

DES MOYENS DE PROfiter des mauvais Sermons.

CHAPITRE I.

Que les mauvais Sermons ne doivent pas ſervir de pretexte de n'y aſſiſter point. Qu'il faut chercher les moyens de s'en édifier, & qu'on ne doit pas mettre de ce nombre ceux qui ſont bons dans le fond, quelque défaut de langage & d'ordre que l'on y remarque.

ON ne ſçauroit éviter d'entendre quelquefois de mauvais Sermons. Car outre qu'on ne connoiſt pas tous les predicateurs, & qu'il n'eſt pas juſte de les éviter ſans les connoiſtre : outre que les Predicateurs meſmes ne ſont pas uniformes à preſcher, ou toûjours bien, ou toûjours mal, & qu'ainſi en cherchant un bon

Sermon, on en trouve quelquefois de fort mauvais ; il ſemble qu'une perſonne de pieté ne ſe puiſſe diſpenſer d'entendre les Predicateurs quels qu'ils ſoient. Car les Sermons en general eſtant neceſſaires à l'Egliſe, & Dieu ayant choiſi cette voye pour l'inſtruction des peuples, il faut que ceux dont la pieté ſert de regle aux autres, contribuent à faire ſubſiſter ce miniſtere en donnant l'exemple de ſe rendre aſſidus aux inſtructions publiques. Autrement ſi par un diſcernement qu'ils feroient des Predicateurs, ils portoient le peuple à ſe diſpenſer de les écouter, ce miniſtere ſeroit peu à peu abandonné, & les ſimples ſe trouveroient par là privez du principal moyen que Dieu leur ait donné pour s'inſtruire des veritez neceſſaires à leur ſalut. CHAP. I.

Mais afin qu'ils ne deſtinent pas uniquement cette action à l'édification des autres, & qu'ils en puiſſent auſſi profiter eux-meſmes, leur pieté les devroit appliquer à trouver des moyens de s'édifier de toutes ſortes de Sermons : & puis qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de faire que tous ceux qui ſe mélent de preſcher s'acquitent com-

CHAP. I.

me il faut de ce miniſtere, ils devroient travailler ſur eux-meſmes, pour s'acquiter comme ils doivent de celuy d'écouter les Predications qui eſt une autre fonction qui a auſſi ſes devoirs, & par conſequent ſes regles.

On voit bien d'abord que la recherche de ces moyens & de ces regles doit conſiſter à trouver des inventions ſaintes de s'édifier des mauvais Sermons. Car il ne faut pas de methode pour s'édifier des bons. Chacun ſçait qu'il faut ouvrir ſon cœur aux veritez ſolides qu'on y annonce ; qu'il faut demander à Dieu la grace qu'elles y fructifient comme une ſemence divine, qu'il faut les conſerver dans ſa memoire comme un treſor precieux, qu'il faut faire en ſorte en les repaſſant ſouvent dans ſon eſprit qu'elles s'y enracinent & s'y étendent, & qu'enfin il faut chercher les occaſions de les reduire en pratique.

On ſçait encore aſſez que l'on ne doit pas mettre au nombre des mauvais Sermons ceux où des veritez, d'ailleurs ſolides & édifiantes, ſeroient propoſées d'une maniere groſſiere & peu agreable : où le Predicateur au-

roit peu de talent, peu d'exterieur, peu de facilité de s'exprimer. Car pourveu que le fond ſoit bon, il faut qu'un Auditeur judicieux s'y attache, & qu'il s'en ſerve pour couvrir les défauts exterieurs. CHAP. I.

On doit faire le meſme, quand ce qui nous choque dans un Predicateur, n'eſt que le peu de raport de ſes penſées à ſon ſujet. Car pourveu que les veritez ſoient bonnes & utiles en elles-meſmes, qu'importe que le raport en ſoit ſi juſte ? Mais je voudrois bien, dit-on, qu'on les euſt propoſées dans une autre application. Et bien, détachez-les de cette application qui vous choque, & conſiderez-les en elles-meſmes, ou faites-en vous-meſme dans voſtre eſprit une autre application. C'eſt toûjours vous avoir obligé que de vous avoir donné lieu de faire attention à ces veritez. Elles meritent bien d'eſtre meditées pour elles-mes.

CHAPITRE II.

Deſcription des mauvais Sermons ; combien ils deshonorent Ieſus-Chriſt. Outrages qu'il reçoit dans ſa Parole auſſi grands que ceux qu'il reçoit dans ſon Corps. Mouvement de frayeur & de reconnoiſſance qui en doivent naiſtre.

CHAP II. MAis il y a des Sermons qui pechent par le fond meſme, & qui ne ſont remplis que de paroles, qui ont plus de ſon que de ſens. Il y en a où l'on ne debite que des ſpeculations creuſes & des penſées ſans ſolidité ; qui laiſſent l'ame dans la diſette & dans la faim : dont on ne ſçauroit rien rapporter pour la correction de ſes mœurs, & où le peuple comprend auſſi peu, que s'ils eſtoient faits en une langue inconnuë. Il y en a meſme où les Predicateurs diſſimulent, ou affoibliſſent la verité par une lâcheté criminelle, ou l'alterent par ignorance ou par intereſt.

Comme il eſt impoſſible que ceux qui

qui ont un peu de lumiere ne reconnoiſſent ces défauts, on ne doit pas exiger d'eux qu'ils ſe les diſſimulent à eux-meſmes, mais ſeulement qu'ils ne les agrandiſſent pas. Et il eſt bon au contraire qu'ils tâchent de comprendre la grandeur des excez qui ſe commettent en ce point, & qu'ils gemiſſent devant Dieu de la maniere ſi indigne dont ſa verité eſt traitée par les hommes. Car ce ſaint gemiſſement faiſant une partie de la pieté, tout ce qui l'excite leur eſt utile, & contribuë à leur édification. CHAP. II.

En conſiderant avec cét eſprit les outrages que J. C. reçoit dans la diſpenſation de ſa parole, ils trouveront qu'ils ne ſont pas moindres que ceux qu'il reçoit dans la diſtribution de ſon Corps, & qu'on peut dire meſme qu'ils ſont plus grands, & qu'ainſi ils nous doivent eſtre de plus grands ſujets de douleur, d'humiliation, & de terreur. Car quoy qu'il y ait une infinité de Preſtres vicieux & criminels qui s'ingerent dans l'adminiſtration des Sacremens & dans la diſtribution du Corps de J. C. il n'y a rien de plus rare que d'en trouver d'aſſez impies

CHAP. II.

pour donner aux fidelles des Hoſties non conſacrées, au lieu du Corps meſme de Ieſus-Chriſt, ou pour méler des poizons avec des Hoſties conſacrées, afin de faire mourir les corps de ceux qui les reçoivent. Ainſi quoy que, ces Preſtres malheureux commettent un ſacrilege par la hardieſſe qu'ils ont de s'ingerer dans des fonctions ſi divines, ceux neanmoins qui participent au Corps de Ieſus-Chriſt par leur miniſtere, n'en reçoivent aucun préjudice. Il n'en eſt pas demeſme de la parole de Dieu. Non ſeulement il y a des Preſtres qui la déhonorent par la hardieſſe qu'ils ont de la preſcher, lors qu'ils ne devroient ſonger qu'à faire penitence de leurs crimes, & qui s'attirent par là le reproche que Dieu leur fait par ces paroles du Prophete Roy : *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enerras juſtitias meas, & aſſumis teſtamentum meum per os tuum ?* Mais il y en a qui l'empoizonnent par leurs mauvaiſes maximes, ou par leurs emportemens & leurs paſſions, & qui font ainſi qu'au lieu de porter la vie dans les ames, elle y porte ſouvent la mort. Et enfin il y en a qui au lieu de

la vraye parole de Dieu, ne debitent que leur imagination, ce qui ne nuit pas ſeulement aux ſimples en les privant de la nourriture dont ils ont beſoin, mais les trompe malheureuſement en leur donnant lieu de recevoir comme la parole de Dieu des penſées toutes humaines & toutes profanes. CHAP. II.

Il ne faut qu'apliquer ces veües à l'état preſent de l'Egliſe, pour reconnoiſtre qu'il y a une infinité de Chreſtiens qui ſouffrent ce que l'Ecriture appelle *famen verbi*, LA DISETTE *de la parole de Dieu*, parce que ceux qui ſont chargez de les inſtruire, au lieu des veritez ſolides tirées de cette parole, dont ils les devroient nourrir, ne les repaiſſent que de leurs propres penſées, & de leurs vaines ſpeculations: qu'ainſi l'Egliſe éprouve en bien des lieux cette playe terrible dont Dieu a autrefois menacé de fraper les Juifs, & que la meſme Ecriture appelle *vbera arentia*, des mammelles qui n'ont point de lait, c'eſt à dire des Paſteurs ſans lumiere & incapables de nourrir leurs peuples de la doctrine de la verité, ce qui doit exciter en meſ-

CHAP. II.

me tems en nous des ſentimens de compaſſion pour la miſere ſpirituelle de tant d'ames, des mouvemens de reconnoiſſance de ce que Dieu nous a traitez plus favorablement qu'elles, en nous donnant la connoiſſance de ſa verité, dont il permet qu'elles ſoient privées, & une frayeur ſalutaire par la veuë du peu d'uſage que nous avons fait de tous ces ſecours.

CHAPITRE III.

Inſtructions que nous pouvons tirer des mauvais Sermons. Que Jeſus-Chriſt en ſouffrant les mauvais Sermons, pratique d'une maniere divine ſa juſtice envers les méchans, & ſa miſericorde envers les bons.

SI ces Sermons qui nous plaiſent ſi peu par eux-meſmes, nous faiſoient entrer dans ces ſentimens, ils nous deviendroient auſſi utiles que ceux qui nous rempliroient le plus la memoire de veritez édifiantes. Il n'y en a meſme gueres de plus importantes que celles que l'on peut apprendre

par ce chaſtiment que Dieu exerce ſur l'Egliſe. Car il fait voir par là que la connoiſſance de la verité ne nous eſt point deuë, que nous meritons d'en eſtre privez, que cette privation eſt la juſte punition de nos dereglemens, que nous nous devons imputer à nous-meſmes cette diſette de Predicateurs Evangeliques, qu'ainſi les fautes qu'ils commettent dans l'exercice de leur miniſtere, ſont en quelque ſorte les nôtres, puiſque c'eſt pour nous punir que Dieu les permet. CHAP. III.

Il ne faut pas s'imaginer que nous n'ayons point ſujet de craindre pour nous-meſmes les effets de la colere de Dieu, ſous pretexte que nous ſommes plus inſtruits & que nous avons divers moyens de ſupléer aux défauts des Predicateurs. Car Dieu a auſſi d'autres ſortes d'aveuglemens à répandre ſur nous, que nous ne devons pas moins aprehender. S'il ne nous punit pas par la privation de la connoiſſance des loix communes du Chriſtianiſme, il peut nous punir en nous privant de la connoiſſance de quelque devoir particulier dans quelque rencontre importante, & cette privation

CHAP III. ſuffit pour nous faire entrer dans de funeſtes engagemens, & pour nous rendre inutiles toutes nos autres connoiſſancees Nous ne ſommes donc pas dans un moindre beſoin de ſa lumiere & dans une moindre obligation de la rechercher. Et comme cette lumiere ſe communique dans la voye ordinaire par le miniſtere des hommes, perſonne ne peut dire qu'il n'ait point beſoin de Predicateur, c'eſt à dire d'un homme qui luy faſſe connoiſtre ce que Dieu demande de luy.

Mais il ne faut pas que cette veüe des deſordres qui ſe commettent dans la diſpenſation de la parole de Dieu, auſſi bien que dans la diſtribution du Corps de Jeſus-Chriſt, nous applique ſeulement à la conſideration de ſa juſtice envers les méchans ; elle nous doit encore plus remplir de l'admiration de ſa bonté envers les éleus. Car c'eſt pour eux qu'il ſouffre avec une patience incomprehenſible toutes ces profanations. C'eſt pour eux qu'il veut que ſon Corps reſide juſqu'à la fin du monde ſur nos Autels, & qu'il entre dans la bouche de tous ceux qui le veulent recevoir, ſans avoir égard

aux ſacrileges que tant d'impies com. CHA
mettent en le recevant, afin que ſes III.
éleus ne ſoient pas privez de cette nourriture divine, qui eſt le moyen ordinaire de leur ſalut. Ainſi il arrive quelque fois que le Corps de J.C. demeure des années entieres dans des Egliſes entre les mains de méchans Preſtres qui le déhonorent tous les jours par de nouvelles impietez, & qu'il y reçoit une infinité d'outrages de la part des Chreſtiens déreglez, afin que quelque pauvre femme ait le moyen d'y participer, ou de l'y venir adorer. Il n'y eſt pas meſme quelquefois pour ceux qui compoſent cette Egliſe particuliere, parce qu'ils peuvent eſtre tous impies & méchans. Il y eſt pour ceux qui naiſtront d'eux à pluſieurs années de là.

C'eſt de meſme en conſideration de ſes éleus qu'il ſouffre que des meſchans corrompent & profanent ſa parole en l'annonçant. Et qu'il permet qu'on la preſche à des gens qui n'en tirent aucun fruit, & qui n'en deviennent que plus criminels, afin que quelque ame ſimple qui s'y trouvera preſente en ſoit inſ-

CHAP. III.

truite & édifiée, ou qu'au moins le miniſtere eſtant conſervé, des éleus, qui ne naiſtront peut-eſtre que pluſieurs années aprés, trouvent dans ces lieux les inſtructions dont ils ont beſoin.

Comme la pieté nous doit donc porter à adorer la charité infinie de Jeſus-Chriſt reſidant ſur nos Autels, & ſouffrant pour le bien de ſes éleus, tous les outrages qu'il y reçoit, elle ne nous doit pas moins porter à adorer cette meſme charité qui luy fait endurer la maniere ſi indigne dont on traite ſa verité, ſoit en l'annonçant, ſoit en l'écoutant. Et il eſt bien juſte d'en conclure que ce ſeroit le comble de l'ingratitude de ne vouloir pas s'expoſer pour l'intereſt de la verité à recevoir quelque mauvais traitement de la part des hommes, puiſque Dieu ſouffre tous les jours que cette verité ſoit expoſée à tant de mépris & à tant d'irreverences pour noſtre bien.

CHAPITRE IV.

Retenuë que l'on doit avoir dans les jugemens que l'on porte des Predicateurs. Qu'on peut trouver des ſujets d'édification preſque dans tous les Sermons. Etenduë qu'il faut donner à la pieté.

IL faut pourtant avoir ſoin de retenir dans de juſtes bornes cette veuë des fautes qui ſe commettent par ceux qui annoncent la parole de Dieu, de peur qu'elle ne nous porte trop loin, & que comme il paroiſt peu de lumiere, peu d'onction, & ſouvent peu de jugement dans certains Sermons, elle ne nous en faſſe conclure que le Predicateur eſt abſolument dépourveu de toutes ces qualitez. Car ce jugemeut pourroit eſtre mal fondé. Il y a des gens qui preſchent tres-mal, & qui ont neanmoins de la pieté, & meſme de la lumiere & du jugement en d'autres choſes; & la raiſon en eſt, qu'ils ne preſchent mal, que parce qu'ils ont une fauſſe idée, & qu'ils ſe ſont d'a- CHAP. IV.

CHAP. IV.

bord propoſez de mauvais modelles. Ils ſe mettent, je ne ſçay comment, dans l'eſprit que les Sermons doivent avoir quelque choſe de relevé, de ſublime, d'extraordinaire, & qu'on y doit éviter les penſées communes & populaires. Ainſi quand ils ont à preſcher, ils ne conſultent ny leur cœur, ny la diſpoſition de leur Auditeur; ils ſe guindent en une certaine region de leur eſprit, où ils n'habitent pas d'ordinaire, & où ils ont un magazin de penſées fauſſes & de ſpeculations creuſes, que cette fauſſe idée dont ils ſont prevenus, leur fait approuver. Mais comme ils n'ont le jugement gaſté que par cét endroit, ils ne laiſſent pas de pouvoir eſtre judicieux en d'autres choſes, quand ils ſont ſortis de ce pays, où ils ſont en quelque ſorte en un eſtat violent, & qu'ils ſont revenus à leur maniere ordinaire de parler & de penſer.

Apres qu'on aura donc pratiqué cette équité envers le Predicateur, & qu'on aura pris reſolution de le meſnager autant que l'on pourra, dans ce qu'on en dira devant les autres, de peur d'empeſcher le fruit qu'il peut

faire ſur ceux qui auroient d'autres veuës que nous, Il faudra conſiderer bonnement tout ce qu'il dit, & tâcher d'y trouver quelque choſe qui nous puiſſe édifier, & à quoy noſtre eſprit ſe puiſſe attacher; & il eſt difficile qu'on n'y reüſſiſſe ſi l'on le fait de bonne foy; ou que l'on ait au moins ſujet de ſe convaincre que c'eſt noſtre peu de lumiere & noſtre peu de vertu qui nous empeſche d'en profiter. CHAP. IV.

Nous voudrions que tous les Sermons continſſent toûjours quelque beau principe de morale bien developé & bien exprimé qu'ils nous fiſſent remarquer quelque défaut conſiderable de la vie des Chreſtiens, qu'ils nous portaſſent à la pratique de quelque devoir important. Et en effet il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent tels; & c'eſt un défaut quand cela n'eſt pas, parce que les Predicateurs doivent ſupoſer que le commun du monde ne s'édifie gueres que de ces ſortes de Sermons. Ce qui faiſoit dire à ſaint François de Sales qu'*il ne trouvoit point qu'un Sermon fuſt bon, ſi le Predicateur n'y avoit eu pour but d'édifier quelque coin des murailles de Ieruſalem.*

CHAP. IV.

On doit neanmoins reconnoiſtre que c'eſt auſſi un défaut d'avoir une pieté ſi reſerrée. La vertu Chreſtienne a plus d'étenduë. Elle n'eſt pas toûjours occupée de la correction de nos mœurs, ny du ſoin de s'inſtruire des principes du Chriſtianiſme. Elle s'oublie quelque fois pour ſe porter toute à Dieu, pour l'admirer, pour le loüer, pour conſiderer ſes myſteres en eux-meſmes, ſans aucun retour ſur ſoy, pour contempler les œuvres de ſa miſericorde & de ſa juſtice, pour ſe réjoüir des graces qu'il a faites aux Saints. Or il n'y a point de Sermons qui ne puiſſent exciter en nous quelques-uns de ces mouvemens, ſi nous y eſtions diſpoſez, & ſi noſtre eſprit n'eſtoit point ſi borné à n'y chercher des ſujets d'édification que d'un certain genre; ce qui fait que ſouvent on trouve auſſi peu à s'édifier dans pluſieurs Sermons des Peres, que dans ceux qu'on entend preſentement.

CHAPITRE V.

Qu'il faut aimer les veritez lors meſme qu'elles ſont meſlées avec d'autres choſes qui les deshonorent ou qu'elles ſont propoſées d'une maniere baſſe & commune.

ON ſe flatte d'ordinaire d'eſtre du nombre de ceux que Saint Auguſtin appelle, *non verborum, ſed rerum avidos*, avides de choſes & non de paroles; & on s'imagine que c'eſt ce qui nous dégoûte des Sermons où il y a plus de paroles que de choſes. Cependant on peut dire que ce dégoût vient plûtoſt d'un défaut contraire, c'eſt à dire de ce que nous ſommes plus attachez aux manieres qu'aux choſes meſmes, & que nous aimons plus la rareté, l'éclat, & la juſteſſe des penſées, que leur ſolidité & leur verité. Car enfin il n'y a point de ſi mauvais Sermons, où il n'y ait des choſes, c'eſt à dire des veritez, mais elles ne nous touchent point, parce qu'elles ſont ou communes, ou hors CHAP. V.

CHAP. V.

de leur place, ou mal exprimées, ou qu'elles y ſont mélées avec quantité de penſées fauſſes, ou éloignées du ſujet. Puis donc que tous ces defauts eſtant joints à la verité nous en oſtent entierement le goût, il faut que nous ayons peu d'amour pour elles. Un diamant mélé avec des ordures ne perd point ſon prix à noſtre égard. On le ramaſſe toûjours avec ſoin & avec ardeur, quand on le découvre; & ſouvent on s'y applique d'autant plus que l'on le trouve dans un lieu qui ſemble le déhonorer. Nous en devrions faire autant de ce peu de veritez chreſtiennes qui ſe trouvent dans de certains Sermons. Il ſeroit juſte que nous y fiſſions d'autant plus d'attention que noſtre eſprit ne ſeroit pas partagé par un grand nombre de choſes qui meritaſſent ſon application. Or il n'y a point de verité chreſtienne qui eſtant meditée comme il faut, ne ſoit capable de nous nourrir, & il n'y en a point meſme qui ne nous paruſt avoir une tres grande eſtenduë, ſi nous avions aſſez de lumiere pour penetrer ce qu'elle renferme.

Nous devons penſer que ces veri-

CHAP. V.

tez communes que nous entendons avec dégoût, ſont infiniment au deſſus de tout ce que l'on peut trouver dans les livres des Payens qu'on lit avec tant d'eſtime & tant de plaiſir ; que c'eſt une grace ſinguliere que Dieu nous a fait d'avoir bien voulu nous les découvrir aprés les avoir tenuës cachées quatre mil ans à tous les hommes, que les Prophetes meſmes & les Saints de l'ancien Teſtament ont ſoûpiré pour les connoiſtre dans cette clarté avec laquelle elles nous ſont revelées; qu'elles ſont partie de ces jugemens divins dont David diſoit avec tant de ſentiment de reconnoiſſance, *Non fecit taliter omni nationi, & judicia ſua non manifeſtavit eis.* Et cela devroit ſuffire pour nous donner de la confuſion, que des defauts humains dont elles ſont environnées, puiſſent nous en faire perdre entierement le goût & l'amour. C'eſt par là meſme que nous devrions diſcerner ſi nous aimons ſincerement la verité. Car comme ſaint Auguſtin dit qu'on diſcerne mieux la beauté de la juſtice, lors qu'on la regarde dans des objets qui n'ont rien

CHAP. V.

qui ne donne de l'horreur au ſens, tels qu'eſtoient les membres des Martyrs lors qu'ils eſtoient tout couverts de playes ; ne peut-on pas dire de meſme que l'on ne peut mieux reconnoiſtre ſi l'on aime la verité pour elle-meſme, que lors qu'elle ſe preſente à nous en des diſcours où nous ne pouvons rien aimer qu'elle, & où nous trouvons d'ailleurs une infinité de choſes choquantes. Ainſi l'on pourroit faire ſervir ces ſortes de Sermons d'un exercice utile pour honorer la verité pour elle-meſme, ſans qu'il y euſt rien qui partageaſt l'hommage que nous luy rendons. Et la moindre verité honorée de cette ſorte ſeroit capable de nous édifier davantage que les inſtructions les plus touchantes, & qui contentent davantage noſtre eſprit.

Il n'y a preſque point de ſi mauvais Sermons dont on ne fût touché, ſi ce qu'on y dit eſtoit nouveau, & ſi nous ne ſçavions rien de ce qu'il contient, par aucune autre voye. Il n'y a point par exemple, de diſcours ſi froid du Paradis ou de l'Enfer qui ne fiſt beaucoup d'impreſſion ſur nous, ſi nous

CHAP. V.

n'en avions jamais entendu parler ailleurs. Ce qui nous oſte le ſentiment de ces choſes, eſt donc qu'elles nous ſont deja connuës, & que nous y ſommes accouſtumez. Mais ſi nous ne pouvons éviter cet effet de l'infirmité humaine, nous pouvons bien au moins nous en humilier, & nous en ſervir pour reconnoiſtre que l'eſprit humain eſt bien peu de choſe, puis que les meſmes objets qui l'ont juſtement touché en un temps, ne le touchent plus en un autre, par cette vaine circonſtance qu'il s'y eſt accoûtumé : comme ſi cette accoûtumance changeoit la nature de ces objets & ne leur oſtoit rien de ce qu'ils ont, ou de terrible, ou de grand.

Chapitre VI.

Que les defauts qu'on remarque dans les mauvais Sermons nous donnent lieu d'en remarquer de ſemblables dans nous-meſmes.

Chap. VI. UN autre moyen de profiter des mauvais Sermons eſt de ſe ſervir de ce qui nous y choque pour connoiſtre nos propres défauts. Et en les conſiderant de cette ſorte, plus un Sermon ſeroit remply de défauts humains, plus il ſeroit propre pour nous ſervir de tableau de ce que nous ſommes, & de la maniere dont nous agiſſons. Car la vie des Chrétiens devroit eſtre une prédication continuelle qui portât dans l'eſprit des autres une image vivante de toutes les vertus. l'Apoſtre ſaint Pierre nous recommande d'inſinuer l'humilité en toutes choſes : *humilitatem in omnibus inſinuantes* : C'eſt à dire qu'il veut que les Chreſtiens préchent l'humilité par toutes leurs actions. On en peut dire autant de toutes les au-

tres vertus ; & nous ne devrions rien faire qui ne pût ſervir à les graver dans le cœur des autres ; comme un Predicateur ne doit rien dire qui n'édifie ſes Auditeurs. Cependant combien s'en faut-il que nos actions ne faſſent cette impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui les voient ? Qui portons-nous au contraire le plus ſouvent, que l'image de nos paſſions, de nos mouvemens déreglez, de nos intereſts ſecrets ? Nous preſchons donc à peu prés par nos actions comme les mauvais Predicateurs preſchent par leurs paroles ; & nous nous acquitons du miniſtere general de Chreſtiens, comme ils s'acquitent du miniſtere particulier de Prédicateurs. Ne voyons donc pas leurs défauts tout ſeuls, mais voyons les noſtres dans les leurs, & tournons contre nous-meſmes une partie de ce dégoût que nous avons d'eux. CHAP. VI.

Si nous y prenons meſme garde de prés, nous trouveront que les défauts particuliers dans leſquels ils tombent, ſont aſſez ſemblables aux noſtres, & ont à peu prés les meſmes cauſes.

CHAP. VI.

1. Ces gens ſuivent d'ordinaire leurs penſées & leurs phantaiſies ſans faire reflexion ſi elles ſeront proportionnées à l'eſprit de ceux qui les écoutent. Nous ſuivons de meſme nos humeurs & nos paſſions, ſans avoir aucun ſoin de proportionner nos actions & nos paroles à l'eſprit de ceux avec qui nous vivons ; ce qui fait que nous les choquons en mille manieres, & que nous ne faiſons rien qui les édifie.

2. Il y a des Prédicateurs qui choquent les Auditeurs intelligens & judicieux, en s'écriant mal à propos ſur de petites choſes, en s'échaufant ſur des ſujets qui ne le meritent pas, & en faiſant paroiſtre je ne ſçay combien de faux mouvemens, qui incommodent eſtrangement ceux qui ont l'idée de la juſteſſe, auſſi bien pour les mouvemens que pour les choſes.

Mais ce défaut n'eſt-il pas infiniment plus grand & plus ordinaire dans noſtre vie, que dans les Sermons? Car combien ſe gliſſe-t'il de mouvemens dans nos actions, & dans nos paroles, qui ſont faux non ſelon la Rethorique, mais ſelon la foy? Ne fait-on

CHAP. VI.

pas ſouvent paroiſtre de l'inclination & de l'eſtime pour des actions qui ne devroient cauſer que des ſentimens d'horreur ? Ne reçoit-on pas ſouvent avec moquerie & avec mépris des choſes qui ne devroient exciter que de la pieté ? Combien releve-t-on de choſes qui devroient nous paroiſtre baſſes & mépriſables ? Combien en rabaiſſe-t'on qui ſont effectivement grandes & dignes d'eſtre admirées ? Combien parle-t'on froidement de celles dont on devroit eſtre le plus touché ? Ce ſont autant de faux mouvemens d'autant plus dangereux qu'ils naiſſent de la mauvaiſe diſpoſition du cœur, au lieu que ceux des Prédicateurs ne marquent ſouvent en eux qu'un ſimple défaut d'eſprit

3. Plus on a d'idée de la juſteſſe ſoit pour les choſes ſoit pour les mouvemens, plus on remarque de défauts dans les Predicateurs. Et ainſi on peut dire que la reputation de beaucoup de ceux qui éclatent dans cet employ, n'eſt fondée que ſur le peu de lumiere de leurs Auditeurs. Si nous avions de meſme des ſpectateurs éclairez & qui euſſent l'idée des vrais

CHAP. VI.

mouvemens que les objets devroient exciter en nous, la maniere dont nous agiſſons, & dont nous parlons, leur deviendroit preſque inſuportable. Ils ne verroient en nous qu'inclinations corrompuës, qu'impreſſions injuſtes, que défaut de ſentiment & d'amour pour les choſes qui en meritent le plus, & ils éprouveroient à noſtre égard quelque choſe de ce ſaint mouvement que Jeſus-Chriſt fit paroiſtre à l'égard des Juifs par ces paroles; *O generatio incredula quouſque vos patiar?* L'indulgence avec laquelle on nous ſouffre, n'eſt donc auſſi qu'un effet de l'aveuglement des hommes. Nous ne paſſons qu'à la faveur de leur peu de lumiere, & il eſt bien juſte que nous ſouffrions patiemment dans les autres, ce qu'on ſouffre continuellement de nous.

4. Ce qui détourne les Predicateurs du droit chemin, & qui les jette dans la fauſſe éloquence, dans les penſées vaines & de nulle édification, eſt ſouvent qu'ils ont d'autres veuës que celles qu'ils devroient avoir en s'acquitant de leur miniſtere. Ils veulent paroiſtre ſçavans, éloquens, habiles;

ils se piquent de bel esprit, en un mot ils parlent pour eux-mesmes, & non pour leurs Auditeurs, & en parlant de la sorte, ils ne parlent souvent, ny pour leurs Auditeurs, ny pour eux-mesmes. Ce sont de mesme ces fausses veuës qui se mélent dans nos actions qui en détruisent l'édification ; Si nous n'en avions point d'autres que de satisfaire à nostre devoir, & de servir le prochain, elles répandroient une odeur de pieté qui gagneroit insensiblement les cœurs ; mais les passions & les recherches secretes qui s'y mélent, empeschent cet effet, & produisent ordinairement des impressions toutes differentes de celles que nous pretendons. Le desir que nous faisons paroistre de nous relever, nous rabaisse aux yeux des autres. On plaist d'autant moins qu'il paroist plus qu'on a eu dessein de plaire ; & par une contradiction naturelle aux hommes ils conçoivent justement des passions toutes opposées à celles qu'ils remarquent en nous.

5. Mais ces Prédicateurs dont nous parlons sont particulierement propres à faire connoistre le neant & l'aveu-

CHAP. VI.

glement de la vanité des hommes. Ils ſe fatiguent dans leur cabinet à produire de belles penſées ; ils en chargent leur memoire avec travail, ils les debitent avec hardieſſe, & ils ſortent enſuite de la chaire forts ſatisfaits d'eux-meſmes, s'imaginant avoir laiſſé une grande idée d'eux à leurs Auditeurs. Car on ne recherche ces pretenduës belles penſées que pour plaire, & il eſt difficile qu'en croyant plaire aux autres, on ne ſe plaiſe à ſoy-meſme. Cependant il n'y a le plus ſouvent rien de tout cela. Les perſonnes de pieté ont pitié de ces ſortes de Sermons. Ceux qui ſont peu charitables s'en mocquent. Preſque tous n'y penſent pas un quart d'heure aprés. C'eſt à peu prés comme l'on nous traite, lors qu'au lieu de rechercher le vray bien, nous n'avons pour but que d'acquerir la reputation des hommes. Nous devenons ſouvent par là l'objet de leur mépris & de leur malignité, & ceux qui nous ſont le plus favorables s'occupent à peine de nous l'eſpace d'un quart d'heure.

6. L'illuſion de ces Predicateurs peut encore ſervir à nous faire remarquer combien

combien on tire peu de ſecours des autres pour ſe corriger de ſes défauts. Car quoy qu'il n'y en ait point de plus expoſez que ceux des Predicateurs, il n'y a rien neanmoins de plus ordinaire que d'en voir qui y demeurent toute leur vie ſans trouver un ſeul amy qui les en avertiſſe. On croit que c'eſt une civilité qu'on leur doit de leur témoigner qu'on eſt ſatisfait de leurs Sermons ; & ces civilitez eſtant receuës par l'amour propre paſſent pour des témoignages ſinceres & des approbations autentiques. Ainſi un Predicateur trompé par les autres & par luy-meſme continuë ſouvent à abuſer toute ſa vie de ſon miniſtere ; il détruit au lieu d'édifier, & il épuiſe inutilement non ſeulement les forces de ſon corps, mais auſſi celles de ſon ame, qui s'affoiblit encore plus que le corps par cét employ quand on ne s'en acquite pas comme il faut. CHAP. VI.

Il eſt moins étrange que les Predicateurs qui ne ſont ſoûmis à perſonne, ſe corrigent peu de leurs défauts. Ils s'appellent d'ordinaire eux-meſmes à ce miniſtere ; ils preſchent quand ils

CHAP. VI.

veulent & comme ils veulent, & perſonne ne prend un intereſt particulier dans la maniere dont ils le font. Mais qui ne s'étonnera que des Predicateurs choiſis par des Compagnies reglées, où l'on ne les admet à ce miniſtere qu'avec diſcernement & avec meure deliberation, faſſent ſouvent paroiſtre ſi peu de ſpiritualité & ſi peu de lumiere dans leurs Sermons, & qu'ils ne les rempliſſent pas moins que les autres d'une Scolaſtique baſſe & inutile ?

Ce qui doit augmenter noſtre étonnement ſur ce point, eſt que dans les meſmes ordres où l'on laiſſe ainſi les gens preſcher à leur phantaiſie, & avec des défauts viſiblés contraires à la fin de leur miniſtere, on ne ſouffriroit pas qu'ils fiſſent une fauſſe démarche dans les ceremonies, qu'ils omiſſent une genuflexion, & qu'ils manquaſſent à la moindre des pratiques regulieres. Il y a dans ces ſortes de Societez des punitions ordonnées pour toutes les fautes contre la regularité, mais il n'y en a point pour ceux qui abuſent de la parole de Dieu, ſoit en debitant aux peuples des penſées vai-

nes & abstraites, au lieu de leur donner une nourriture solide & proportionnée à leurs besoins, soit en détruisant le fruit des veritez qu'ils annoncent par une ostentation de science & d'éloquence. On se remet absolument aux Predicateurs de la maniere dont ils s'acquiteront de leur ministere. On leur laisse suivre leurs idées ; & si l'on leur donne quelques regles pour les conduire, elles sont si vagues & si peu précises qu'ils s'imaginent les suivre en faisant tout le contraire de ce qu'ils devroient.

On ne peut sans doute alleguer d'autre raison de cette conduite sinon que l'on sçait fort bien dans ces Societez en quoy consiste la maniere de bien pratiquer les ceremonies ; mais que l'on y a peu d'idée de ce que c'est qu'annoncer la parole de Dieu d'une maniere digne de Dieu, & que l'on y connoist peu l'importance des fautes qu'on peut commettre en abusant de ce ministere, & en le raportant à soymesme & non à l'utilité de ses Auditeurs.

C'est la conclusion qu'il semble que l'on ait droit d'en tirer, mais elle s'é-

CHAP. VI.

tend beaucoup plus loin que cet exemple, & ſi nous voulons nous faire juſtice, nous trouverons qu'elle nous regarde en une infinité de rencontres. Car nous ſommes de meſme exacts dans la pratique de certains devoirs exterieurs, juſques à y eſtre attachez d'une maniere ſuperſtitieuſe, & Judaique ; mais nous n'avons que des idées fort confuſes de la pluſpart des devoirs ſpirituels & des vertus interieures : ce qui fait que nous connoiſſons peu les fautes que nous faiſons contre ces devoirs & ces vertus. Nous ne ſçavons ce que c'eſt que la veritable humilité, la mortification interieure, l'amour de la juſtice, la dépendance de Dieu, le deſir de la ſouffrance : & comme ce ſont ces vertus interieures qui ſont la ſource de l'onction & de l'édification qui ſe répand dans les actions & dans les paroles, il n'eſt pas étrange que ne les connoiſſant pas & n'en ayant pas meſme de vraye idée, il n'y ait rien d'édifiant dans noſtre converſation ny dans noſtre vie.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE